DES PARTIS
ET DES ÉCOLES
DEPUIS 1830.

IV.

Du système politique de la monarchie de 1830 par rapport aux relations extérieures de la France.

SECONDE PARTIE [1].

Après un rapide coup d'œil sur les transactions politiques de ces dernières années, après une complète adhésion aux vues pacifiques et honorables qui les ont généralement dominées, il convient de monter dans une autre sphère, où l'on ait moins à tenir compte des circonstances que des principes. Tout en se déclarant prêt à incliner devant celles-là l'inflexibilité d'un système absolu, il est utile d'en poser les bases, et de rechercher la mission naturelle de la France dans les prochains conflits rendus inévitables par la situation du monde.

Ces études sont d'une importance d'autant plus actuelle, que les complications produites par les affaires d'Orient présentent un double danger. Outre qu'elles compromettent la paix européenne, ce premier

(1) Voyez le numéro du 1er novembre. Un mot passé a complètement dénaturé la pensée de l'auteur dans un paragraphe de son dernier article. Page 338, ligne 23, au lieu de : lui donner à l'instant satisfaction large et complète, *lisez* : à l'instant favorable.

intérêt de tous, elles sont de nature à engager graduellement la France hors des voies où la force des choses et ses intérêts mieux compris l'obligeraient plus tard à rentrer.

Il est évident qu'elle doit faire aujourd'hui de la politique expectante à Constantinople comme ailleurs. En retardant le grand jour des conflits européens, elle s'assure la chance d'y intervenir avec la prépondérance que lui préparent une situation moins incertaine, de l'expérience de plus et des préjugés de moins.

Un trop prochain avenir démontrera, d'ailleurs, la vanité des combinaisons auxquelles on voudrait la lier aujourd'hui d'une manière irrévocable.

La France a donc agi conformément à ses véritables intérêts en donnant à la Porte une assistance utile; son ambassadeur comprit ses devoirs en jetant le nom de son souverain entre elle et un redoutable vassal. Il est bon qu'elle lutte au divan contre l'influence croissante de la Russie, qu'elle s'unisse à l'Angleterre pour essayer de remuer ce cadavre, ne serait-ce que pour acquérir la pleine conviction de son irrémédiable décrépitude. Tant que les stipulations d'Unkiar-Skélessi et les intrigues russes à Constantinople ne provoqueront de la part de la France que des mémorandum; tant qu'elle se bornera à joindre ses escadres à celles de la Grande-Bretagne pour évolutionner dans la Méditerranée, elle ne compromettra l'issue définitive d'aucune question.

Mais un moment viendra, et peut-être est-il bien proche, où l'Angleterre, pressée par les nécessités d'une situation toute différente de la nôtre, cédant aux clameurs de l'opinion, à l'urgence de maintenir le système qui fait sa force en Europe et sa sécurité en Asie, prétendra rendre l'alliance plus étroite et substituer les coups de canon aux notes diplomatiques. Si, à cet instant décisif, la France, s'abandonnant à des sentimens irréfléchis, sortait d'une neutralité qui la rendrait l'arbitre des nouvelles destinées du monde; si l'on parvenait à lui faire envisager une guerre maritime avec la Russie du même œil que les lords de l'amirauté, les négocians de la Cité et les actionnaires de la compagnie des Indes, et qu'elle ne comprît pas qu'il est d'autres moyens d'assurer l'indépendance et l'équilibre de l'Europe, que de bloquer à tout jamais la puissance russe dans la mer Noire, et de lui interdire la possession de Constantinople, évènement mathématiquement certain dans un espace de temps plus ou moins long; alors l'Europe traverserait de violentes crises; elle épuiserait son sang et ses trésors dans des luttes acharnées, pour traiter, après un demi-siècle, sur des bases que les esprits prévoyans peuvent assigner dès aujourd'hui.

Est-il un moyen d'empêcher le développement naturel de la Russie vers le Bosphore? Quelles combinaisons atténueraient, avec le plus de certitude et d'avantage pour l'Europe et pour la France, les dangers qui sortiraient d'un tel bouleversement dans le système territorial et maritime du monde?

Ce n'est qu'en envisageant les évènemens d'un point de vue de chancellerie qu'on peut se faire quelque illusion sur l'issue de la catastrophe où s'engloutiront bientôt les ruines de l'empire d'Othman. La diplomatie est un monde à part, où il se dépense, bien souvent en pure perte, beaucoup d'esprit et de lumières; la vie, trop excentrique, ne s'y confond pas assez avec la vie puissante du dehors; à force de se considérer comme des mobiles alors qu'on n'est que des instrumens, on finit par subordonner les destinées essentielles des peuples et l'autorité des analogies historiques à l'omnipotence des protocoles. Le malheur de la diplomatie, c'est de ne pas voir assez qu'elle est traînée à la remorque des idées et des évènemens, et d'estimer les conduire alors qu'elle n'intervient que pour les sanctionner. En 1821, les chancelleries traitaient de rebelles les Grecs d'Ypsilanti et de Canaris, elles offraient leur concours à la Porte pour négocier les clauses de leur soumission; en 1827, l'opinion les contraignait à signer le traité du 6 juillet, et Navarin jeta ses débris à travers des négociations interminables.

Ainsi sera-t-il aussi de l'affaire turque : on continuera d'épuiser à Péra le formulaire diplomatique, que déjà la révolte d'un pacha, une émeute à Constantinople, un coup de main de la Russie, ou toute autre cause aura pour jamais tranché la question ottomane. Aux mêmes lieux où l'on disputait sur la lumière du Thabor en présence de l'ennemi, l'on discutera l'équilibre de l'Europe et la clôture de la mer Noire, la veille du jour où la flotte de Sébastopol viendra mouiller à la pointe du sérail, et où le dernier des princes ottomans aura cessé de régner et peut-être de vivre.

Quelle espérance de restauration entretiendrait-on pour un peuple qui ne possède plus, à bien dire, que sa capitale, où les baïonnettes russes ont dû venir le protéger, après avoir, quatre années auparavant, menacé cette capitale elle-même. Les voyageurs cherchent le puissant empire des Osmanlis, et ne le trouvent plus. Quelques populations éparses sur d'immenses territoires, inférieures en nombre comme en intelligence aux diverses races indigènes, attestent, dans leur décroissance rapide, l'arrêt porté par cette puissance que le musulman appelle fatalité, qui pour nous a nom providence.

En Afrique, les régences ont rompu le lien nominal qui les rattachait encore au siége de l'orthodoxie religieuse; l'Égypte est devenue le centre d'une puissance plus redoutable que celle du sultan, sans avoir peut-être plus d'avenir. La Grèce est indépendante, et un ambassadeur fanariote insulte, par sa présence, l'orgueil de la Porte Ottomane. La Moldavie et la Valachie, soumises au protectorat russe, ne contiennent plus de Turcs. La nomination de leurs hospodars à vie, l'abolition des tributs en nature, source principale pour le divan du revenu de ces provinces, la démolition de la forteresse de Giurgevo, l'établissement d'une quarantaine, sont autant de nouveaux liens, formés par le traité d'Andrinople pour préparer la réunion définitive de ces provinces à la Russie, en les rendant de plus en plus étrangères à la Porte. La Servie, délivrée par son courage et le génie d'un grand homme, forme le noyau d'un nouveau peuple, et sous les dômes épais de la Schumadia retentissent des chants de liberté que les populations voisines répètent comme des hymnes d'espérance. Cette vaste Caramanie, vieille terre de l'islamisme, a laissé passer sans résistance le rebelle contre lequel se déploya vainement l'étendard du prophète. Ibrahim y marcha de victoire en victoire; il institua ses officiers jusque dans Smyrne; et s'il recula devant les menaces des ambassadeurs, ce fut après avoir foulé aux pieds les ordres sacrés de son padischah.

Constantinople semble condamnée à recommencer le cours de ses hontes et de ses douleurs. On se croirait ramené aux temps durant lesquels l'empire de Constantin était chaque jour plus étroitement resserré dans ses murailles par une puissance qui trouvait alors, dans sa foi et dans son courage, la certitude de ses glorieuses destinées.

Othman, dormant sous la tente d'Edebali, avait été visité par de célestes visions : pendant que le disque argenté de la lune se jouait autour de sa tête, de ses reins s'élevait un grand arbre, dont l'étincelant feuillage s'étendait sur les trois parties du monde. Le Caucase et l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, colonnes gigantesques, soutenaient son dôme de verdure; le Tigre et l'Euphrate, le Nil et le Danube coulaient de ses racines. Des villes s'élevaient du fond des vallées, ornées de minarets d'où la voix du muezzin appelait les fidèles aux prières; mais bientôt ses rameaux convergèrent comme une épée flamboyante contre la cité impériale, qui, située entre deux mers et deux continens, ressemble à un diamant placé entre deux saphirs et deux émeraudes (1).

Othman ne fit pas mentir le prodige, et dans Brouse conquise, il son-

(1) M. de Hammer.

geait à Constantinople. Nicée et Nicomédie ne furent pour Orchan, son successeur, que quelques étapes de plus vers le but du grand voyage. Andrinople, soumise par Amurah, devint bientôt la rivale musulmane de la capitale des Césars, dont le blocus fut formé des monts Hémus à Gallipoli et à la mer Noire. Ses princes, cependant, se plaisaient à trôner pour la dernière fois, et donnaient à un peuple énervé le spectacle de quelques mascarades impériales. Mais Mahomet II frappait aux portes, il fallut quitter le cirque et l'école pour mourir; et des brodequins de pourpre brodés d'un aigle, trouvés sous un monceau de morts, prouvèrent que le dernier des Constantins avait, au moins, payé sa dette à l'heure suprême.

Quand le sultan Mahmoud, enfermé dans ses beaux kiosks du Bosphore, découvre au loin le pavillon de la Russie, voguant sur cette mer Noire qu'elle s'est conquise, et dont elle aspire à sortir, la glorieuse histoire de sa race doit lui revenir en mémoire. Ce ne sont plus les Ottomans qui pressent la ville immense; depuis un siècle l'investissement en est formé par les vengeurs des Paléologues. A partir surtout du traité de Kaïnardgik, qui, en préparant la conquête de la Crimée, révéla tout l'avenir, chaque année la ligne de circonvallation se resserre, et les apprêts deviennent plus formidables. Pendant qu'Oczakow tombe, que la Bessarabie est soumise, Odessa et Sébastopol s'élèvent; la Perse est entamée, l'ennemi est en même temps sur l'Araxe et sur le Danube.

Les derniers empereurs grecs, dans leurs luttes de palais, réclamaient l'appui de ces princes, successeurs prochains d'un trône dont d'ignobles prétendans se disputaient les débris; et voici que la rébellion d'un pacha a contraint le successeur des califes à mettre son sérail sous la protection de l'infidèle. Des frégates russes ont paradé devant ses palais, et Sultan-Mahmoud, entouré d'un brillant état-major, s'est donné le spectacle de leurs évolutions habiles. Il a perdu déjà la moitié de l'empire qu'il reçut puissant encore lorsqu'il ceignit le sabre à la mosquée d'Ejub; le reste attend avec indifférence que la destinée s'accomplisse; mais quelques articles secrets, signés avec le cabinet de Pétersbourg, lui assurent l'intervention empressée de l'empereur contre ses pachas ou contre son peuple. C'est là-dessus qu'il dort tranquille, c'est là qu'est désormais la dernière garantie de durée pour l'empire.

Si vous tirez de ces faits les inductions qu'ils comportent, certains agens diplomatiques vous répondront que ces conséquences sont fausses, qu'il ne dépend que de la France et de l'Angleterre de rendre la vie à ce corps paralysé, de la confiance à ce peuple, qui fait transpor-

ter ses tombeaux en Asie, pour ne pas les laisser aux mains des infidèles. Voyez, en effet, comme la civilisation marche en Turquie, depuis dix ans! Le sultan, vainqueur des janissaires, n'a-t-il pas discipliné les bataillons qui combattirent aux Balkans contre Diebitch, à Koniah contre Ibrahim? Le Grand-Seigneur rend des visites aux dames, et maintenant il y a des *rout* chez les membres du divan; les fonctionnaires turcs portent une redingote serrée et une casquette de très bon goût, comme chacun sait; il appert, d'ailleurs, d'un fait récent qu'aux bureaux du reis-effendi on sait, aussi bien qu'à la rue des Capucines, la différence existant entre un ambassadeur et un ministre plénipotentiaire: conquêtes importantes qui rendent sans doute plus difficile l'accomplissement des projets de Catherine II, et dont on doit essayer de profiter pour maintenir un état indispensable à la balance européenne!

Les faciles victoires d'Ibrahim contre un gouvernement décrépit avaient suggéré à plusieurs la pensée de faire de cet esclave la tige d'une nouvelle lignée régnant dans Stamboul la sainte; et le trésor de haines amassées dans le cœur des vieux croyans par une série de mesures sacriléges, offrait, en effet, au fils de Méhémet des chances pour tout oser, mais sans lui en donner pour consolider son œuvre. On n'a pas jusqu'à présent découvert, en politique plus qu'en médecine, le moyen de rajeunir les corps usés de vieillesse, en y injectant un sang nouveau. D'ailleurs, outre que le pacha d'Égypte ne partage peut-être pas les vues audacieuses que lui prêtent les beaux-esprits de notre Europe, lui qui, si l'on en croit un écrivain anglais, aspirait plus, en 1833, au titre de séraskier du sultan, qu'à le remplacer sur le trône, voilà que sa puissance s'ébranle, voici que la Syrie s'insurge, et que les grandes destinées prédites à une race plutôt conquérante que fondatrice commencent à paraître problématiques.

Méhémet-Ali est un grand homme sans doute, mais il ne lui est pas donné de créer un peuple; car un peuple vit par une pensée intime et plastique, et ces hordes disciplinées à coups de bâton n'auront jamais une individualité assez forte pour résister à l'absorption étrangère. Qu'il élève des manufactures et des instituts scientifiques, qu'il creuse des ports et des canaux, qu'il coupe l'isthme de Suez, le satrape ne travaille pas pour sa race. L'Europe chrétienne s'approche qui se portera l'héritière de tout cela. Elle a dans sa foi, et dans le génie progressif et libre nourri par ses croyances, le germe de cette haute civilisation intellectuelle, la seule qui ait droit et pouvoir de faire reculer la barbarie. Les Arabes de l'Espagne, supérieurs en élégance et en nombre aux farouches guerriers qui les vainquirent, reculèrent, malgré cette supé-

riorité matérielle, devant l'idée à laquelle appartient l'empire du monde. Les races américaines se fondent à l'approche des colons. comme la cire aux rayons du soleil. Ainsi l'Europe s'étendra sur l'Afrique et sur l'Asie par la dilatation naturelle de ses forces et de ses idées Que si de hardis réformateurs préparent cet avenir aux nations musulmanes en y fécondant les déserts, en appliquant les puissances nouvelles de l'industrie et de la science, comme beaucoup d'aveugles ouvriers de notre Europe incroyante, ils travaillent pour une œuvre dont ils n'ont pas le dernier mot, et qui ne leur profitera point.

La régénération de l'empire ottoman sous une dynastie arabe fut un rêve de quelques jours, comme la création d'un empire grec, ayant Constantinople pour capitale, fut celui de quelques années. Ce projet fut plus particulièrement défendu en France par un homme d'esprit, qui, après avoir eu le tort de trop écrire, a, dans ce moment, celui de garder un trop long silence. M. de Pradt a vécu pendant quinze ans en présence de la terreur inspirée aux esprits prévoyans par l'accroissement de la puissance russe; il a signalé chaque pas de ses armées dans les guerres de Perse et de Turquie comme un acheminement vers l'asservissement de l'Europe; il a démontré que déjà cette Europe, qui se croit libre, est tributaire de Pétersbourg pour une portion notable de son budget, puisque, sans la nécessité de faire équilibre à la masse des forces russes, l'état militaire européen diminuerait dans une sensible proportion (1). Aucun écrivain français n'a mieux établi la tendance nécessaire de la Russie vers le midi, et l'impossibilité où se trouve une grande puissance commerciale de ne pas s'assurer le débouché de cette mer Noire, dont la nature a fait un lac russe vers lequel se dirige le cours de tous ses grands fleuves. Mais à ces dangers le fécond publiciste n'a jamais trouvé que deux remèdes: d'abord, la formation d'un grand empire grec, s'étendant jusqu'au Danube; puis une alliance permanente de l'Europe contre la Russie.

Le philhellénisme est tombé, comme tous les sentimens exaltés, mais sincères, du jour où il a reçu satisfaction légitime et complète : auss la question grecque, passée dans le domaine de la politique, ne se colore-t-elle plus de cet éclat qu'elle empruntait aux flammes héroïques des brûlots de Canaris. Ce n'est pas quand le maintien du royaume grec dans ses limites actuelles peut sembler problématique, quand il ne se conserve que par la constante tutelle des puissances garantes de son indépendance, et que le sol hellénique est un foyer d'intrigues pour

(1) *Système permanent de l'Europe par rapport à la Russie.* 1828.

toutes les ambitions rivales, qu'il serait possible de présenter la formation d'un grand état grec comme une barrière contre une puissance qui compte près de soixante millions de sujets (1). Que les poètes se contentent d'avoir Athènes pour capitale de la Grèce restaurée, et qu'ils n'ambitionnent pas Constantinople. Un empire grec, à raison des sympathies religieuses de ses sujets, de sa faiblesse politique et de la corruption de ses agens, serait dans une dépendance encore plus étroite de la Russie, que celle où languit aujourd'hui la Porte. Il en serait de même de ces petits états qu'on a quelquefois présentés comme devant s'élever sur les ruines de l'empire ottoman.

Ces idées de la restauration ne sont plus guère de mise en 1835, et le temps a vraisemblablement convaincu M. l'abbé de Pradt qu'il en est à peu près de même de l'alliance universelle, si long-temps indiquée par lui comme unique sauvegarde contre l'ambition moscovite. Lorsque tous les princes de l'Allemagne ont emporté de Tœplitz un regard de l'autocrate comme une espérance, on doit, ce semble, reconnaître que l'espoir d'armer l'Europe entière contre la Russie est désormais une pure chimère, et que si jamais les dispositions des cabinets changeaient à cet égard, le sort de l'empire ottoman serait décidé longtemps avant que cette ligue ne fût assise.

L'Europe s'agite dans les limites arbitraires tracées à Vienne par l'ambition et l'imprévoyance. Comment s'étonner dès lors que quelques cabinets inclinent vers la puissance destinée à briser tôt ou tard un état territorial tout factice, et qui distribuerait sans doute dans l'occasion de ces magnifiques récompenses dont Napoléon savait le secret? La Prusse à laquelle, en 1815, on refusa la Saxe qu'elle réclamait, pour lui donner les provinces rhénanes qu'elle ne demandait pas, et qui se trouve échancrée par ce qu'elle a reçu comme par ce qui lui a été refusé, la Prusse qui tourne à la fois vers Dresde et vers Hanôvre des regards de convoitise, est l'alliée naturelle de la puissance qui a mis sur Byzance l'hypothèque de tout son avenir.

Des états du second ordre, auxquels le maître de l'Occident distribuera des couronnes royales, n'ignorent pas non plus qu'un jour la carte de l'Europe pourrait être refaite, non à Vienne, mais à Pétersbourg; et la manière dont on opérait à Paris à l'époque du réglement des indemnités germaniques, a laissé de bons souvenirs. Les états, dit-on, sont menacés, comme les grandes puissances elles-mêmes, par

(1) 56,000,000 en 1834, cette population ayant augmenté d'un tiers depuis 1800. — M. Schnitzler. *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

l'accroissement démesuré de la puissance autocratique. Eh! qu'importe? ne l'étaient-ils pas aussi par l'extension de l'empire français, ce qui ne les a pas empêchés de servir d'instrumens pour asservir le monde? Ils l'ont abandonné avec la fortune, et quand la voix des peuples a fait taire celle de la politique. Mais on s'est trop bien trouvé d'avoir long-temps écouté celle-ci pour n'en pas garder le souvenir.

L'Europe n'est donc ni assez compacte, ni assez bien assise, pour qu'une ligue continentale soit possible contre la Russie. Et peut-être est-il assez curieux de remarquer que la moins révolutionnaire des puissances, quant à son état intérieur, est celle autour de laquelle viennent se grouper les espérances menaçantes pour la paix du monde, tandis que l'Angleterre, livrée à toutes les influences démocratiques et novatrices, est la plus puissante comme la plus inflexible gardienne d'une situation dont elle défend l'intégrité, en même temps qu'elle ébranle les lois des ancêtres.

Les publicistes que préoccupe l'agrandissement de la Russie, usent d'un singulier raisonnement pour combattre cette ambition incessante (1). Si cette puissance, disent-ils, n'avait attaqué pendant un siècle la Suède et la Pologne, elle fût restée faible et barbare; si elle ne tournait aujourd'hui des vues vers le midi, pour s'assurer, par Constantinople, la possession des Dardanelles, tous les développemens ulté-

(1) « Comment la Russie ne se serait-elle pas mêlée de politique étrangère? En se renfermant dans ses limites primitives, elle restait à la merci de toute l'Europe. Deux détroits, celui du Bosphore et celui des Dardanelles, font la loi à ses rivières, à ses fleuves, à ses ports, à ses arsenaux les plus importans. C'est le double canal de ses richesses, le double seuil de sa prison ; c'est par là qu'elle respire, par là que son commerce s'active, par là qu'il pourrait s'éteindre. Il ne faut pas être profond diplomate pour comprendre ces choses; il suffit d'être Russe, marchand, bourgeois, armateur, soldat ou caporal. Placez à l'embouchure de l'un de ces détroits quelques canons ennemis de la Russie, aussitôt la Russie meurt. Vulnérable dans ces points éloignés d'elle-même, il semble que sa vitalité propre soit en dehors de son territoire; aussi est-ce au secours de ces points dangereux qu'elle s'élance. » (*European Quarterly Journal.*)

Un autre écrivain anglais, d'une plus haute autorité, s'exprime ainsi : « Si tant de raisons ne faisaient pas désirer à la Russie la possession des Dardanelles, cette possession lui serait encore nécessaire pour la sécurité de son commerce actuel; autrement elle ne saurait tolérer chez elle aucun grand développement de l'industrie, qui pourrait, à chaque moment, ébranler l'empire et renverser le gouvernement, sans autre cause immédiate qu'un ordre verbal donné par le reis-

rieurs de sa civilisation, de ses richesses et de son industrie, seraient arrêtés; c'est par là qu'elle respire, c'est par là qu'elle pourrait mourir. Le canal du Bosphore et des Dardanelles est à la fois le véhicule de ses richesses et la clé de sa prison. Ouvrez cette mer, et la Russie devient industrielle, commerciale, maritime; elle met en valeur les riches produits de ses magnifiques provinces méridionales; elle retrouve le prix de tous ses sacrifices, de toutes ses avances, de toutes ses corruptions; fermez-la, la Russie s'éteint, car c'est mourir que de vivre dans une geôle, que de végéter sans grandir.

Ces faits sont constans, irréfragables, et c'est avec toute raison que l'autocrate s'écriait dans le manifeste qui précéda la dernière guerre : *Le Bosphore est fermé, notre commerce est anéanti! La ruine des villes russes qui doivent leur existence à ce commerce devient imminente, et les provinces du midi sont privées de l'unique débouché de leurs produits, de l'unique communication maritime qui peut, en facilitant les échanges, faire fructifier le travail, développer l'industrie et la richesse.*

Si d'aussi hautes paroles avaient besoin de commentaire, il nous suffirait d'emprunter une observation péremptoire à la statistique : « En 1815, dit M. Moreau de Jonnès, la Russie faisait, dans les ports d'Odessa et de Tanganrok, un commerce d'importation et d'exportation de 60,000,000. La fermeture de la mer Noire fit soudain cesser la prospérité de ces deux villes; et les différends de la Russie et de la Porte firent perdre dans ce seul marché, à la première de ces puissances, un commerce excédant 180,000,000 pour une simple suspension de trois années (1). »

Il est donc reconnu en fait, et surabondamment établi de l'aveu des écrivains anglais, qu'il s'agit ici pour la Russie de l'une de ces questions capitales sur lesquelles un peuple ne saurait transiger sans engager l'avenir des générations, sans manquer aux lois de son développement naturel : question de vie ou de mort, plus encore que d'ambition, car il n'est point ambitieux le jeune homme qui aspire à la maturité de ses forces et de ses facultés, et c'est un devoir, plus encore qu'un droit, pour les peuples, de faire fructifier les dons que leur a dispensés la Providence.

effendi au gouverneur du port de Constantinople. *Les Dardanelles*, a dit le comte Nesselrode, *sont pour vous une question importante; pour nous, elles sont une question vitale. — C'est la clé de ma maison*, disait Alexandre. (*L'Angleterre, la France, la Russie et la Turquie.*)

(1) *Le Commerce au* XIXe *siècle*, tom. Ier, ch. VII.

Un équilibre durable se pourrait-il donc asseoir sur la manifeste violation des lois par lesquelles les nations vivent et se conservent? L'intérêt national en Angleterre, les préjugés en France, égarent tellement sur cette question, qu'on la pose vraiment de manière à justifier par avance tous les efforts de la Russie pour s'assurer une possession à laquelle on rattache les destinées même de cet empire, tous ses développemens ultérieurs, et jusqu'à sa sûreté présente. Quel gouvernement serait coupable aux yeux de la politique ou de la morale, en brisant, même au prix d'une guerre acharnée, les entraves où l'on prétendrait retenir à tout jamais l'élan de sa prospérité naissante?

Le cabinet russe est sans doute aujourd'hui, comme tous les pouvoirs de l'Europe, sous l'influence d'une situation générale qui, en rendant les bouleversemens redoutables, impose la paix comme un devoir envers l'ordre social et la civilisation même. La crainte des révolutions fait dévier de ses voies la politique de toutes les chancelleries, comme une avalanche suspendue aux flancs de la montagne détourne de sa route le voyageur effrayé. Cependant comprenons bien, ainsi qu'on commence à le faire en Angleterre, que l'instant décisif approche. Alexandre lui-même ne s'est pas fait faute de prendre la Bessarabie; quelque appréhension que puisse éprouver Nicolas de faire éclater l'orage qui gronde sur le monde, il n'a pas hésité à faire franchir à ses armées l'arc de triomphe qui indiquait à son aïeul le chemin de Byzance. Le traité d'Andrinople, tout modéré qu'on veuille le trouver, assure à la Russie le Delta du Danube, Anapa, clé de la Circassie, et d'autres possessions lointaines dont l'Europe sait à peine les noms, et dont la Russie seule connaît l'importance. Le traité d'Unkiar-Skelessi, qui rend le cabinet de Pétersbourg suprême garant de la sûreté extérieure et intérieure de l'empire ottoman, parut assez important au négociateur pour être acheté au prix de l'abandon des créances russes. L'on construit des flottes immenses dans la mer Noire; les grandes fortifications de Sébastopol s'élèvent avec rapidité, et déjà tinte la cloche qui sonnera l'agonie de l'empire des Osmanlis. La Russie n'a point intérêt à hâter cet instant, car la violence est inutile là où la nature agit avec une si effrayante promptitude. D'ailleurs, l'irritation croissante de l'Angleterre, la nécessité qu'éprouverait un pouvoir impopulaire, et menacé de détourner au dehors, selon la politique de tous les patriciats, l'esprit d'entreprise et d'innovation, un retour de l'énergie du divan, une révolution de sérail, tout semble pouvoir amener, pour l'empire ottoman, de sanglantes et prochaines funérailles.

La flotte anglo-française forcerait les Dardanelles, brûlerait dans la mer Noire les vaisseaux et les arsenaux russes, que Constantinople n'en finirait pas moins par être occupée, et qu'après de longues calamités, un traité de partage devrait l'assurer à la Russie, faute de pouvoir la donner à d'autres. Étudiez l'histoire de la diplomatie moderne, depuis la paix d'Utrecht, qui reconnut la succession de la maison de Bourbon en Espagne et celle de la maison de Hanovre en Angleterre, et vous verrez que presque toujours les traités sont intervenus pour sanctionner des faits accomplis malgré d'énergiques résistances. Ce ne sera certainement pas dans cette circonstance que cette loi recevra une exception. L'alliance des deux puissances maritimes créerait incontestablement à la Russie de grands obstacles; elle pourrait tarir pour plusieurs années, dans la mer Noire, les sources de sa prospérité; mais il est évident que cette alliance ne saurait prévenir indéfiniment les progrès de ses armées dans la Bulgarie et la Roumélie.

A quel prix, d'ailleurs, achèterions-nous un délai qui nous touche peu, quoi qu'on en dise? Faut-il que la France se précipite dans de tels hasards, parce que l'Angleterre tremble pour son monopole maritime et commercial, parce que la Russie à Constantinople menace à la fois Corfou et Calcutta? Faudra-t-il qu'une puissance dont l'intérêt, comme la mission providentielle, est de préparer le triomphe de la politique naturelle des nations, ainsi que celui de toutes les idées fécondes et vraiment progressives, faudra-t-il que la France s'engage dans une lutte sanglante et peut-être séculaire, pour donner raison à la diplomatie contre la nature, à la barbarie contre la civilisation?

Je ne saurais comprendre qu'on pût nous imposer la guerre pour défendre la Turquie contre les Russes, tandis qu'on ne nous en fit pas, en 1831, un impérieux devoir pour leur arracher la Pologne. Comment voir avec des transes aussi vives les progrès de la marine russe dans la mer Noire, lorsque nous nous félicitons avec raison des développemens rapides de la marine des États-Unis, dans l'espoir de résister un jour, avec des chances moins inégales, aux forces navales britanniques, supérieures à celles de toutes les puissances du monde réunies? Sans réveiller de vieilles haines entre deux grandes et généreuses nations, faut-il donc faire un métier de dupes, et nous payer de déclamations redondantes contre le colosse du nord?

Comment s'expliquer qu'on prêche à la fois la liberté du commerce, l'avantage d'étendre le champ de la concurrence et celui de la consommation, et qu'on s'effraie de voir renaître à la civilisation les fertiles

contrées qui en furent le berceau (1)? Se préoccuper de l'extension de la Russie vers l'Orient plus que de la nécessité de faire reculer ses frontières occidentales, qui, en longeant la Moravie, menacent Vienne, et rejettent un tiers de la Prusse, de l'Oder à Memel, sur les derrières de l'empire russe; attacher, par exemple, comme question européenne, plus d'importance à l'occupation de Constantinople qu'à la renaissance de Varsovie; lutter pour empêcher un fleuve d'affluer à la mer, un oiseau voyageur de suivre le cours de sa migration, au lieu d'intervenir dans ce grand ébranlement pour redresser les vieux torts de notre faiblesse, et régler le système nouveau de l'Europe sur des bases conservatrices, en même temps que favorables à notre légitime influence; c'est là, à notre avis, une aberration dont on peut croire que la réflexion fera justice avant l'expérience, cette tardive et inflexible conseillère des peuples.

La science de l'homme politique consiste à pressentir la nature en en

(1) En envisageant cette question sous le rapport commercial, il serait facile de démontrer que les transactions de la France dans le Levant ne sont pas aujourd'hui sur un pied assez avantageux pour qu'on dût appréhender un évènement qui, en tout état de cause, ne saurait jamais aggraver notre position, et la modifierait vraisemblablement d'une manière heureuse.

Si la balance fut en notre faveur dans les marchés du Levant jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, elle commençait à flotter vers 1749, et depuis 1764, elle ne cessa plus d'être à notre détriment. On peut consulter à cet égard les savans ouvrages de MM. Félix de Beaujour et Moreau de Jonnès. Dans les dix années comprises entre 1780 et 1789, le terme moyen de l'excédant des importations sur les exportations fut de 13 millions. Cet état de choses s'empire chaque jour par suite de la dépopulation croissante des provinces de la Turquie d'Europe et d'Asie, et par la concurrence que les Anglais ont élevée contre presque tous nos articles d'exportation. Dans ce commerce, d'où la France se retire de plus en plus, la balance est en faveur de l'Angleterre de plus de 25 millions par an. Depuis 1816, la grande extension qu'a reçue le commerce américain a conduit les navires de l'Union dans les Échelles, et leurs relations y prennent chaque année une extension plus notable.

On sait quels efforts fait, de son côté, l'Autriche, reconnue, depuis le traité de Campo-Formio, héritière de la puissance vénitienne, pour participer par les bouches du Cattaro et Trieste, à ces transactions qui lui présentent à la fois des avantages politiques et commerciaux. C'est ainsi que la France a vu s'élever chaque jour contre elle des concurrences qui l'ont à peu près désintéressée dans cette question.

secondant le travail. Qu'il marche selon les temps, d'un pas lent ou rapide, qu'il s'arrête souvent, c'est sagesse; mais malheur à lui s'il tourne le dos à l'avenir, s'il combat ce qu'il n'a que la mission de retarder. Voyez l'Angleterre luttant sept ans contre ses colonies révoltées, et finissant par signer avec elles un traité de puissance à puissance; voyez l'Espagne; voyez l'histoire tout entière.

C'est surtout dans notre patrie, bénie du ciel, que cet accord de la politique avec la nature devient chose simple et facile. La France est ainsi constituée qu'elle n'a point à redouter pour les autres peuples ce qui fait leur force et assure leurs développemens légitimes. Confiante et forte, elle repose sur elle-même; elle est grande par les richesses de son sol et par son génie, par l'unité de ses parties et leur cohérence. Ce n'est point des stipulations officielles qu'elle tire cette prééminence morale que des traités malheureux ne lui ont point ôtée. Comme son avenir et sa fortune ne sont en question ni au Cap de Bonne-Espérance, ni dans l'Inde, ni aux Antilles, ni à Constantinople, les peuples comprennent qu'elle doit survivre aux révolutions, et sa médiation est acceptée avec confiance, parce que les principes de sa politique naturelle sont libéraux et désintéressés. Ce rôle a fait sa force ou ses malheurs, selon qu'elle l'a bien ou mal compris. Louis XV et Napoléon y ont été infidèles, chacun selon leur mesure, l'un en nous léguant une vaine gloire, l'autre une éternelle honte. C'est cette intervention qu'il lui appartient d'exercer dans la crise qui s'approche, et par l'autorité de sa parole et par la force de ses armes.

On a raison de lui faire envisager sévèrement les devoirs que son honneur et sa sûreté lui imposent envers elle-même et envers l'Europe. Mais si ces devoirs sont grands, ils prennent leur source dans sa position continentale, et nullement dans ses intérêts maritimes; et si elle se préoccupait de ceux-ci, elle devrait envisager l'établissement naval de la Russie à Constantinople du même œil que la création du nouveau royaume de Grèce, combinaison sanctionnée par la bonne politique, surtout parce qu'elle aura pour résultat de créer une marine de plus dans la Méditerranée.

De toutes les erreurs, la plus grave et la plus générale, celle que les agens et les écrivains officiels de l'Angleterre s'attachent à entretenir, c'est l'identité d'intérêts qui lierait à tout jamais les cabinets de Paris et de Londres (1). La France a mieux à faire pour prévenir les dangers

(1) Voyez surtout le livre récent intitulé : *L'Angleterre, la France, la Turquie et la Russie.* Cet ouvrage, dont on connaît la source, œuvre si remarquable,

dont l'extension de la Russie menace, il est trop vrai, l'Europe, que de s'imposer une tâche ruineuse, et à bien dire impossible. Grace à Dieu, elle ne doit prononcer contre aucun peuple le *delenda Carthago*.

On veut rire quand on nous montre déjà les hordes cosaques s'embarquant à Constantinople pour venir tenter une restauration en Provence (1). Il y a moins loin de Plymouth à la côte de Bretagne que du Bosphore à Marseille; la flotte anglaise était, dans la guerre de la révolution, plus formidable que ne le sera jamais la flotte russe, et cependant la Grande-Bretagne, appuyée sur l'émigration et la gigantesque Vendée, n'a pas ébranlé même le terrible pouvoir qu'elle combattait en 1793. Un écrivain spirituel et grave, qui produit de semblables raisons comme décisives, laisse croire qu'il n'en a pas de meilleures à donner.

On s'impose une tâche par trop facile en s'efforçant de démontrer que les cabinets assez peu prévoyans ou assez lâches pour tolérer, sans conditions rassurantes pour l'Europe, l'extension indéfinie de la puissance russe, compromettraient la liberté du monde. La France surtout, cette gardienne de la civilisation et de l'indépendance des peuples, ne saurait, sans descendre au dernier degré de l'abaissement, permettre la formation d'un empire qui, appuyé aux glaces polaires, continuerait à tenir garnison à quatre-vingts lieues de Vienne, Dresde et Berlin, tandis qu'il s'ouvrirait par mer le centre de l'Europe, et menacerait l'Angleterre aux bords du Gange. Mais, pour prévenir un tel danger, faut-il s'imposer une tâche qui n'obtiendrait jamais qu'un succès dilatoire? Serait-il impossible de creuser un large lit au cours de l'ambition russe, en lui faisant quitter, dans l'intérêt de l'Europe, des voies où elle a dû marcher temporairement, mais où elle n'a aucun motif de rester désormais engagée?

On a beaucoup reproché depuis un siècle, au cabinet de Pétersbourg, de trop intervenir dans les affaires de l'Europe; reproche sur lequel il est bon de s'entendre.

Pierre Ier faisait son métier de grand homme en dépouillant la Suède de l'Ingrie et de la Livonie, en s'ingérant dans les affaires de Pologne,

du reste, par les données positives et l'habileté du rédacteur, n'est qu'un long sophisme pour changer une question purement anglaise, celle de la possession des Dardanelles, en question française et européenne, et pour confondre la politique de deux grands peuples qui s'honorent et s'affectionnent sans doute, mais dont la position est distincte comme l'intérêt.

(1) *L'Angleterre, la France*, etc., page 136.

en élevant Saint-Pétersbourg contre Stockholm, Copenhague et Varsovie. Il conquérait ainsi plus que des provinces, il créait plus qu'une capitale, car il fondait la civilisation de son peuple. D'ailleurs, quelle que fût la pénétration de Pierre-le-Grand, il ne pouvait avoir, en face de la puissance des Ottomans, encore imposante, ni le secret de leur faiblesse, ni celui de sa propre force. Le vainqueur de Pultawa faillit trouver des Fourches Caudines au bord du Pruth, où il dut signer une paix désastreuse, et l'on ne pouvait entretenir du temps d'Achmet les pensées que l'on conçoit sous Mahmoud. Les préoccupations de la Russie, avant de se détourner sur l'Orient, devaient donc se porter sur l'Europe. Ce fut par son contact avec elle que Pierre grandit dans l'opinion, et qu'il avança son œuvre immense. Sous Elisabeth et sous Pierre III, le gouvernement russe porta dans les affaires d'Allemagne des vues tellement incohérentes, qu'on put le croire animé beaucoup moins de l'espoir de s'assurer des avantages matériels que du désir de peser à tout prix dans la balance. Il n'y eut plus sous Catherine, Paul Ier et Alexandre, de question occidentale qui n'attirât les Russes sur l'Oder et sur le Rhin.

Mais aujourd'hui cette civilisation est acquise à l'immense empire du nord. Moscou en est le siége comme Paris; elle descendrait sur Constantinople à l'instant où le patriarche élèverait dans Sainte-Sophie une hostie consacrée. Le contact immédiat avec l'Europe, indispensable pour former une armée et s'assurer une considération extérieure, est donc, sous ce rapport, d'une moindre importance pour l'empire russe qu'au temps de son fondateur. Les motifs qui portaient ce prince à dépouiller la Suède, et Catherine II à provoquer le partage de la Pologne, n'existent plus au même degré, puisque la Russie à Constantinople ne serait pas moins puissance européenne prépondérante, dût-elle, pour prix d'une si magnifique conquête, signer, dans le sérail des sultans, l'indépendance de Varsovie.

La Pologne épuisée sommeille : il peut dépendre de l'Europe que ce soit dans son berceau et non dans sa tombe. L'Europe ne doit-elle rien à ce peuple? ne se doit-elle rien à elle-même? Que si le devoir de réparer une grande iniquité la laisse insensible, qu'au moins le soin de sa propre sûreté la touche. Personne ne croit sans doute à la possibilité de reporter la frontière russe à Smolensk; mais il serait des arrangemens à prendre, autant dans l'intérêt de tous que dans l'intérêt de ce grand empire lui-même. Le premier besoin d'une puissance en voie de progrès est une domination bien assise, et la Pologne ne s'agitera-t-elle pas des siècles encore sous l'oppression étrangère? Un peuple

chrétien a la vie dure; les plus abondantes saignées ne l'épuisent pas; il lègue sa vengeance aux générations qui doivent suivre, et ses héros en mourant jettent aussi contre le ciel de la poussière que le temps féconde. La Russie, barbare encore, avait besoin de s'ouvrir l'Occident; la Russie actuelle, avec son million de soldats, dompte et contient la Pologne; mais la Russie industrieuse et maritime, maîtresse du cours du Danube et du Bosphore, n'aura plus ces instincts de conquête et de domination militaire; il lui faudra utiliser pour la paix ses ressources aujourd'hui stériles; le vieil esprit moscovite cèdera devant des influences nouvelles, et l'orgueil national ne résistera pas toujours; on peut l'espérer, à l'intérêt manifeste de l'empire.

Un système est près de devenir inapplicable quand il impose au chef d'un grand empire des paroles de la nature de celles qui viennent d'émouvoir si profondément l'Europe. C'est sans doute une scène toute théâtrale que celle à laquelle s'est prêté l'empereur, au sein de Varsovie désolée; le cœur du frère d'Alexandre démentait les sauvages paroles que son rôle l'obligeait de prononcer; on le croit pour l'honneur de la Russie comme pour celui du czar; mais le même sentiment oblige de croire aussi que ce rôle de geôlier finira par répugner aux vainqueurs, autant qu'il est insupportable aux vaincus. Jamais, du reste, plus éclatant témoignage ne fut rendu à la vitalité de la Pologne, jamais gage plus assuré ne fut donné à sa renaissance. La Russie, qui se dit seule forte et compacte, fait aux yeux du monde entier, un aveu dont, dans des jours plus calmes, elle profitera sans doute; elle confesse qu'un peuple entier est en insurrection permanente sur sa frontière, et l'empereur le dispense désormais de l'hypocrisie, ce dernier supplice des faibles et des opprimés.

Toute la politique de la France, sous le rapport de la sûreté de l'Europe et de sa propre sécurité, se réduit à un fait fort simple : pour une toise de terrain que la Russie abandonnerait à l'Occident, lui en livrer dix en Orient; lier indissolublement la question polonaise à celle de la Turquie, de manière à rétablir le seul rempart naturel contre le Nord, en même temps qu'on porterait un coup sensible au monopole de l'Angleterre; comprendre enfin qu'il n'y a ni plus ni moins à se préoccuper du despotisme militaire de la Russie que du despotisme maritime de la Grande-Bretagne, puisque si nous payons tribut à l'un par notre budget de la guerre, notre budget de la marine nous rend tributaires de l'autre.

La France ne doit pas s'inquiéter de ce qu'un peuple grandit, mais seulement de la manière dont cet agrandissement s'opère. Elle a jeté

au milieu des nations ces Etats-Unis d'Amérique qui protégent seuls aujourd'hui la liberté maritime du monde, et qu'une politique haineuse et sans portée croyait possible de maintenir éternellement à l'humble rang de colonies. La France a noblement rempli son rôle; et si cette république, ambitionnant une influence plus éclatante, aspirait à prendre pied sur le continent européen, elle combattrait, sans doute, de telles prétentions comme contraires à la nature des choses : qu'il en soit de même pour la Russie. Comprenons bien qu'il est tel agrandissement de cet empire que nous devons être les derniers à combattre, parce que nous serons les premiers à en profiter; qu'il est tel autre auquel il importerait de résister à outrance. C'est ainsi, par exemple, que la conquête de la Finlande, qui annule toute l'influence extérieure de la Suède, devait être considérée d'un autre point de vue que la conquête de la Bessarabie. Un jour viendra où l'on pourra dire, sans être accusé de paradoxe, que la Russie, occupant l'île d'Aland, d'où elle menace Stockholm, est moins à sa place que la Russie à Constantinople.

La décomposition de l'empire ottoman soulève, du reste, et de toutes parts, d'innombrables questions. Elles ont été récemment remuées avec hardiesse par un homme qui, sur cette terre de ruines et d'espérances, a évoqué à la fois le passé et l'avenir. Le monde semble, en effet, destiné à se retremper à son berceau, et l'on dirait qu'en retardant une inévitable catastrophe, la Providence donne à l'Europe le temps de mûrir ses idées et d'embrasser l'horizon qui se déroule devant elle. Si la raison des peuples et des gouvernemens ne prépare pour ces évènemens une issue pacifique, si les traditions routinières l'emportent, on aura la guerre avec les longs désastres qu'elle entraînera pour l'Europe et pour l'Asie.

« Cette guerre finie de lassitude, rien de ce qu'on aura voulu empêcher ne sera empêché; la force des choses, la pente irrésistible des évènemens, l'influence des sympathies nationales et des religions, la puissance des positions territoriales, auront leur inévitable effet. La Russie occupera les bords de la mer Noire et Constantinople; l'Autriche se répandra sur la Servie, la Bulgarie et la Macédoine, pour marcher du même pas que la Russie; la France, l'Angleterre et la Grèce, après s'être disputé quelque temps la route, occuperont l'Egypte, la Syrie, Chypre et les îles; l'effet sera le même; seulement des flots de sang auront été versés sur terre et sur mer. Des divisions forcées, arbitraires, faites par le hasard des batailles, auront été substituées à des divisions rationnelles de territoires; des colonisations utiles auront perdu

des années; et pendant ces années, peut-être longues, la Turquie d'Europe et l'Asie auront été en proie à une anarchie et à des calamités incalculables. Vous y trouverez plus de déserts encore que les Turcs disparus n'en auront laissé. L'Europe aura reculé, au lieu de suivre son mouvement accéléré de civilisation et de prospérité, et l'Asie sera restée plus long-temps morte dans son sépulcre. Si la raison préside aux destinées de l'Europe, peut-elle hésiter (1)? »

A ces immenses changemens se lieront ceux que les évènemens préparent dans la situation de l'Europe occidentale. La Prusse et la Bavière, centre d'attraction de l'Allemagne du nord et de l'Allemagne méridionale, suivant le cours de leurs destinées ascendantes, la France combinera l'intérêt de sa sécurité avec l'intérêt permanent de l'Europe; elle maintiendra ou modifiera des combinaisons qui ne peuvent conquérir un caractère définitif qu'autant qu'elles acquerraient la sanction de l'expérience et du temps. Si l'état territorial de l'Europe est altéré, elle n'oubliera pas que des cinq puissances, elle est la seule qui n'ait pas accru ses possessions depuis le XVIIIe siècle, si ce n'est de cette conquête africaine, dont la haute importance, si pauvrement appréciée dans les débats parlementaires, se rattache à l'ordre entier des faits nouveaux qui naîtront du prochain contact de l'Europe avec l'Asie.

Personne n'ignore que cette pensée d'une reconstitution de l'Europe sur la base de la renaissance de la Pologne, et d'amples compensations pour la Russie dans l'Orient, traversa souvent la tête de Napoléon. Il l'apportait à Tilsitt, et l'habile historien de ces transactions, M. Bignon, expose mieux les considérations devant lesquelles il recula, qu'il ne le justifie d'y avoir cédé dans la plénitude de sa puissance. Peut-être soutiendrait-on avec plus d'avantage que ce remaniement est si étroitement lié à la question turque, qu'il eût été impossible, même à Napoléon, de l'en séparer, et que, de son temps, l'heure n'avait pas encore sonné pour la puissance ottomane.

« J'ai pu partager l'empire turc avec la Russie; il en a été plus d'une fois question entre nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras, la vraie pierre d'achoppement. La Russie la voulait; je ne devais pas l'accorder : c'est une clé trop précieuse; elle vaut à elle seule un empire : celui qui la possédera peut gouverner le monde (2). »

(1) M. de Lamartine. *Voyage en Orient*, tome IV.

(2) *Mémorial de Sainte-Hélène.* Avril 1816.

Ces paroles sont graves sans doute; elles autorisent bien des hésitations, elles donnent bien de la force à l'opinion contraire à celle que l'on défend ici. Ne peut-on faire remarquer cependant que la Russie à Constantinople eût été un coup plus grave porté à l'Angleterre que le blocus continental? Et si la possession de cette capitale suggérait des craintes pour l'avenir, un remaniement de l'Europe occidentale n'eût-il donc pu les dissiper? Le véritable motif de l'opinion de l'empereur, c'est que, malgré sa foudroyante perspicacité, il se faisait quelques illusions sur la viabilité de l'empire ottoman, illusions qui ne sont possibles désormais qu'avec un parti pris.

Quant à la restauration d'un royaume de Pologne, ce puissant génie en comprit la véritable importance, pour l'honneur de la politique française devant l'Europe et devant l'histoire : aussi jusqu'à son dernier jour berça-t-il le monde de cette espérance dont on doit lui reprocher sévèrement d'avoir différé l'accomplissement, sans qu'on puisse lui imputer le crime de l'avoir jamais abandonné. Pour jeter quelque popularité sur l'expédition de 1812, il l'appelait dans ses proclamations la guerre polonaise, comme pour dire la guerre européenne, la guerre sacrée (1); et quand, sur le rocher de Sainte-Hélène, il se drape pour la postérité, c'est par cette féconde pensée qu'il se complaît à expliquer tout ce qu'il y a d'obscur et d'incohérent dans l'ensemble de ses actes. Celui qui commença sa carrière par rayer Venise de la liste des nations, qui écrasa l'Europe sous la France, pour fouler celle-ci de son talon, se pose là comme le fondateur prochain d'un équilibre nouveau, préparé de longue main, et dont le germe inaperçu reposait au fond des actes qui soulevèrent contre lui les plus vives irritations. Le grand homme veut en imposer à l'histoire et peut-être à lui-même; on dirait que, devinant la vanité de sa gloire, il aspire à la troquer contre une autre.

La France aura quelque chose d'irrémissible à expier, tant que le crime de 1772 n'aura pas été effacé par des stipulations généreuses. Cet attentat médité par Catherine, au milieu de ses philosophes et de ses amans, qui trouva dans Frédéric un trop facile complice, et dont la perpétration, de l'aveu de Marie-Thérèse, imprima sur son noble règne une tache indélébile; cet attentat où la ruse se combine avec la

(1) Les articles secrets du traité conclu avec l'Autriche au mois de mars 1812 renferment en effet des stipulations relatives à l'échange des provinces illyriennes, dont Napoléon s'était réservé le droit de disposer, contre une portion équivalente de la Pologne autrichienne. — Schoël, tome X.

brutalité, l'hypocrisie avec l'impudeur, témoignait de la sauvage abjection où les doctrines athées avaient conduit les peuples et les rois. Le ministère Dubarry supporta ce qu'il n'était pas digne d'empêcher, et Louis XV s'enferma dans son sérail, en donnant un regret au duc de Choiseul, qui eût eu plus de pénétration sans avoir peut-être plus de puissance. Près d'un siècle s'est écoulé depuis ce crime, et l'Europe le paie chaque jour davantage. Ce rempart lui manque de plus en plus; et quand l'extension de la Russie l'aura portée sur Constantinople, une telle situation deviendra intolérable.

Ce n'est pas en 1815 qu'on pouvait accueillir ou ces prévisions lointaines ou ces vues réparatrices. De toutes les réunions dans lesquelles le sort du monde fut débattu, le congrès de Vienne est celle où il a été joué avec plus de légèreté et d'imprévoyance. Des complaisances réciproques, quelques combinaisons factices dont la création du royaume des Pays-Bas fut la principale, une absence complète de doctrines qui fit résoudre toutes les questions par des moyens termes, lever tous les embarras par des expédiens sans portée, tel fut l'esprit de ces conférences fameuses où l'on se tint en même temps en dehors du passé et de l'avenir.

Les actes de Vienne appartiennent, sous le rapport européen, au mouvement d'idées qui caractérisa la restauration en France. On tenta sans foi sérieuse dans son œuvre, et sans appui dans les sympathies des peuples, de créer des principes et d'en concilier de contradictoires; on régularisa l'antagonisme, parce que le moment n'était pas venu d'établir l'harmonie. Le congrès de Vienne fut le terme où vint expirer la politique toute mécanique qui régit l'Europe depuis la paix de Westphalie. A titre de transition vers l'ère qui se prépare, il doit arrêter notre attention, surtout en ce qui concerne la France, dont le rôle, durant le cours de ces transactions, est généralement peu et mal connu. En 1815, l'Angleterre et l'Autriche élevèrent seules sur un plan, sinon rationnel, du moins fort habile, le laborieux édifice de leur grandeur présente; le congrès de Vienne fut, pour l'une comme pour l'autre, le sommet de la puissance. La Russie ne voyait pas clair encore dans ses destinées; son généreux souverain cédait au vieil esprit russe en gardant la Pologne, et à l'esprit nouveau en la constituant indépendante avec une constitution représentative. La Prusse rencontra, pour ses vues sur la Saxe, des résistances qu'il est difficile de comprendre, en présence de l'inexplicable abandon où l'on laissa tomber de prime-abord la question polonaise. La France n'apporta dans ces débats aucune vue large et féconde; elle les rétrécit aux proportions de

questions de famille, ne défendit la Saxe, et n'intervint dans les arrangemens de l'Italie, que sous le seul rapport de l'honneur dynastique. La légitimité des familles princières, indépendamment de celle des nations, telle fut la base et la règle de son action politique; se contentant d'un rôle d'apparat, dont la théâtrale grandeur plaisait à Louis XVIII à peine rétabli au trône de ses ancêtres, elle se tint pour quitte envers elle-même et envers le monde, parce que, au prix de l'abandon de la Pologne, elle conservait un lambeau de royaume à la maison de Saxe, alliée de la maison de Bourbon, et qu'en livrant Venise à l'Autriche et Gênes à la Sardaigne, elle rendait à un Bourbon le trône des Deux-Siciles. Ce ne sera pas nous qui hésiterons à payer un juste hommage à l'habileté dont usa le représentant de la France pour dissoudre la coalition qui durait encore à l'ouverture des conférences de Vienne, et qu'avaient cimentée trois années de combats heureux, après tant d'années d'humiliation. M. de Talleyrand plaça, dès l'origine, la grande nation, dont les plus chers intérêts lui étaient confiés, sur un pied d'égalité qu'on semblait d'abord disposé à contester; mais sans diminuer à cet égard la part d'influence appartenant à l'ambassadeur lui-même, il est bon de rappeler cependant que la France n'était pas à l'ouverture du congrès, comme au 20 novembre 1815, sous le coup de l'occupation qui suivit la sanglante catastrophe de Waterloo. L'ordre soudainement rétabli, les finances se restaurant par la paix, le crédit consolidé, l'armée se réorganisant avec rapidité sur ce sol que cent batailles n'avaient pas épuisé; cet enthousiasme des premiers jours, qui cachait sous des fleurs l'abîme entr'ouvert; cet enivrement de chevaleresque féauté pour les uns, de liberté constitutionnelle pour les autres, auxquelles on revenait après un despotisme de quinze années; tout cela avait subjugué les vainqueurs même. Les rancunes prussiennes, les rudes instincts du Nord, s'étaient amollis dans l'atmosphère de notre brillante capitale.

La France portait donc au congrès une autorité que rehaussèrent, sans la créer, les talens et le nom de son ambassadeur : elle pouvait beaucoup, infiniment plus qu'on ne le croit en général, et bien plus peut-être qu'elle ne le croyait elle-même ; car on ne saurait expliquer que par l'ignorance de ses ressources, ou l'ignorance de ses devoirs, son inaction et son imprévoyance.

Son gouvernement était dans une situation d'autant plus favorable, que la France, dont la position avait été réglée par le traité du 30 mai, n'avait nulle prétention à faire valoir pour elle-même dans ce vaste partage de dépouilles. La nation avait renoncé sans trop de répugnance

à la Belgique et à la rive gauche du Rhin; car la paix était alors le besoin le plus universellement senti; et acheter la paix au prix de ses conquêtes, n'est point l'acheter aux dépens de l'honneur. La France n'avait donc à défendre à Vienne que les intérêts permanens de l'Europe; si ces intérêts avaient été bien compris dès l'origine, si l'on ne s'était pas trouvé dans l'une de ces époques de transition où les pensées fécondes avortent contre des vues éphémères, il n'eût vraisemblablement pas été impossible de faire oublier la faiblesse de Louis XV, comme Alexandre aspirait à effacer le crime de Catherine; et, en restaurant la Pologne, on pouvait, ce semble, régler d'une manière plus avantageuse pour nous et pour elle-même l'état intérieur de l'Allemagne; on pouvait donner aux provinces rhénanes une organisation qui eût mis ce pays dans une étroite dépendance de la France; il était facile enfin de constituer la Prusse d'une manière forte et compacte en la rendant moins offensive pour nous. C'est ainsi qu'on eût acheté son concours pour la Pologne, par l'abandon d'une question insignifiante, où la vanité du gouvernement français l'emporta certainement sur sa prévoyance politique.

L'Angleterre, ame de cette coalition qui triomphait après vingt années de défaites, et que plaçaient si haut dans l'esprit des peuples et ses innombrables sacrifices et sa courageuse obstination; l'Angleterre, préoccupée du soin de compléter son système de domination maritime, pour lequel elle ne rencontra, du reste, nul obstacle, n'exerça pas sur les questions générales une influence proportionnée à l'importance de son rôle; à l'exemple de la France, uniquement préoccupée de cette affaire de Saxe, transformée en question capitale, et des arrangemens favorables à la maison de Bourbon en Italie, la Grande-Bretagne eut aussi son idée fixe, fichée dans la tête de lord Castlereagh, l'élévation de la maison d'Orange, et l'établissement de ce royaume hybride des Pays-Bas, que le bruit lointain du canon de juillet suffit pour abattre.

Cet accouplement de deux peuples séparés par leurs intérêts moraux et matériels était, du reste, décidé en principe avant l'ouverture du congrès; dès lors la France n'avait pas à tenter une opposition inutile, et la question des Pays-Bas ne formait pas pierre d'achoppement entre elle et l'Angleterre. Ces deux grands états conservaient donc toute liberté de s'entendre sur les autres questions continentales, au premier rang desquelles se présentait l'existence d'un royaume de Pologne indépendant.

Malheureusement celle-ci fut laissée, pendant tout le cours des négociations, dans un abandon complet par la France, et les représentations

de l'Angleterre n'y firent le plus souvent allusion que pour reprocher au cabinet des Tuileries son inexplicable inertie.

Au commencement des conférences, lord Castlereagh est fixé sur la nécessité d'abandonner la Saxe à la Prusse pour s'assurer son concours dans les autres arrangemens territoriaux; puis il hésite, parce que l'opposition parlementaire a choisi l'affaire de Saxe pour thème de ses déclamations obligées; enfin, il se rend aux idées de M. de Talleyrand, et la triple alliance est signée: alliance dissoute par le coup de foudre du 20 mars, et à laquelle le rétablissement de la Pologne eût donné un objet plus important et plus digne.

L'Autriche concentrait son attention principale sur l'Italie, et la France, on doit le dire, n'était ni en mesure, ni peut-être en droit de contrarier ses vues d'agrandissement de ce côté, en revenant sur des actes qu'elle avait sanctionnés à Campo-Formio et à Lunéville, alors qu'elle faisait la loi à l'Europe. Dans l'affaire de Saxe, l'Autriche avait d'abord adhéré aux vues de la Prusse; puis, influencée par la résistance de M. de Talleyrand qui provoqua celle de lord Castlereagh, par l'opinion des petits états et l'énergique refus de la Bavière, elle résolut, à l'exemple de ses alliés, de faire, du maintien de la Saxe abaissée au rang d'état du quatrième ordre, la question fondamentale pour l'avenir et la sécurité du monde.

Si, à cet instant suprême qu'avaient précédé tant d'hésitations, une volonté forte et éclairée eût présidé aux conseils de la France, l'influence de son ambassadeur se fût-elle dépensée d'une manière aussi stérile? Si, en compensation de l'adjonction de la Saxe, dont le morcellement et l'anéantissement politique étaient malheureusement inévitables, on avait préparé l'érection d'un royaume de Pologne sur un pied, sinon intégral, du moins respectable, cette proposition n'avait-elle donc aucune chance d'être accueillie?

On sait par combien de larmes Marie-Thérèse paya sa participation à une combinaison infâme, dont la pensée première fut étrangère à l'Autriche. Ces regrets, le cabinet impérial ne les dissimula jamais, et ce qui se passa depuis le premier partage ne fut pas de nature à les diminuer. L'Autriche ne tira pas de sa complicité une part égale à celle que leurs machinations valurent aux cours de Pétersbourg et de Berlin. Cette conviction était toute vivante encore en 1815; et au milieu des fluctuations de la politique autrichienne, c'était à ce sentiment qu'il fallait faire au moins un énergique appel, au lieu de n'oser pas même prononcer un nom que chacun murmurait tout bas!

Quel invincible obstacle existait donc à l'origine contre cette com-

binaison? Si cet obstacle se produisit à la suite des conférences, à quoi l'attribuer, si ce n'est à la prééminence donnée à la question saxonne sur celle de Pologne? En se refusant à faire à la Prusse une concession qui eût assuré son repos et délivré la France d'un dangereux voisinage; en invoquant les principes dans une seule occasion, quand on les foulait aux pieds dans toutes les autres, en faisant de la conservation d'un lambeau du royaume de Saxe une affaire d'honneur pour la France, on se mettait dans l'impossibilité de reporter sur une pensée incomparablement plus haute les vues si incertaines de l'Autriche et de l'Angleterre; on renonçait à obtenir de la Prusse des concessions à cet intérêt vraiment européen.

On sait quelles généreuses pensées fermentaient dans le cœur d'Alexandre. Pour ce prince, qui aspirait à former un perpétuel contraste avec Bonaparte, et à se faire appeler, lui aussi, le Napoléon de la paix, le titre de restaurateur de la Pologne était celui qui devait flatter le plus son orgueil et ses espérances. Il est constant que la question du rétablissement intégral de la Pologne avait été agitée à Paris; Alexandre y était alors très favorable. Son vœu était de poser de ses propres mains la couronne des Jagellons sur la tête d'un prince allié de sa maison; il avait d'abord songé au duc d'Oldenbourg, puis à Constantin, son frère, et s'il dut modifier ses résolutions généreuses, et restreindre ses premiers projets dans la limite de cette sémi-indépendance, combinaison de la même force que la conservation de ce petit territoire décoré du nom de royaume de Saxe; s'il ne suivit pas à Vienne ses vues premières, ce changement ne s'explique-t-il pas par les dispositions du congrès, et la profonde indifférence des gouvernemens le plus immédiatement intéressés dans ce grand acte?

Personne ne l'ignore : le seul moyen de relever la Pologne en 1815 eût été de faire de la Saxe royale et de divers autres territoires vacans un objet de compensation pour le grand-duché de Posen, sauf à distraire, dans la division de la Saxe, quelques parties au profit de l'Autriche, telles que les Lusaces, ancien fief impérial, important pour couvrir la Bohême. On pouvait aussi former un royaume autrement important que celui dont Dresde est restée la capitale, ayant le grand-duché de Varsovie pour noyau, et pour annexe tout ou partie du duché de Posen, quelques provinces polonaises détachées de l'Autriche, et peut-être de la Russie.

Dans la disposition d'esprit où fut primitivement Alexandre, une influence heureuse eût pu s'exercer sur lui; il eût acheté par bien des sacrifices la reconnaissance d'une dynastie russe sur le trône relevé par

lui. L'Europe n'avait rien à redouter d'une telle combinaison : on sait ce que sont les alliances de famille, et combien la voix du sang se tait vite sous une couronne. L'exemple de la maison d'Anjou à Madrid, de la branche de Sicile à Naples, celui des membres de la famille de Napoléon, étaient présens aux négociateurs de 1815 ; Murat, Louis Bonaparte et Bernadotte n'attestaient-ils pas quelle soudaine adoption confère un trône ?

La déplorable combinaison à laquelle s'arrêta le congrès a été pour la Pologne l'origine de toutes ses calamités, la cause et le principe du mouvement imprudent qui les a provoquées. Cette situation, qui laissait aux Polonais l'ombre d'une patrie, pour les empêcher de s'endormir dans la servitude, qui leur mettait les armes à la main, en leur inspirant la fatale tentation de s'en servir, qui leur donnait tout le matériel d'un gouvernement, sans leur en assurer les bienfaits, était, de toutes les combinaisons, la moins propre à garantir la paix de l'Europe. Mieux valait, et tous les hommes éclairés en tombaient d'accord, un partage pur et simple qu'une telle parodie de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre après la religion, la patrie.

L'on ne comparera pas certainement, sous le rapport de l'importance européenne, un royaume que, sans aucune supputation exagérée, l'on pouvait porter au moins à huit millions d'hommes, à la Saxe royale, ouverte à tout venant, et dont le souverain conserve à peine ce qu'il faut de sujets pour jouer son rôle de roi ; à cette Saxe dont l'Europe, tout en la morcelant, semblait faire l'objet de ses plus hautes sollicitudes. Il est resté depuis vingt ans démontré par les faits que le royaume de Saxe, aussi bien que les souverainetés liliputiennes qui l'entourent, ont été et seront constamment inutiles et à la politique générale, qui fait bon marché de l'existence de la Saxe dans toutes les combinaisons d'avenir, et à l'action particulière de la France en Allemagne. Le seul point d'appui du système français, la guerre advenant, serait, comme chacun sait, dans les états constitutionnels du second ordre de l'Allemagne méridionale.

Quant à la question de droit, une observation péremptoire. Comment expliquer que, lorsqu'on abandonnait sans la moindre résistance Venise et Gênes, deux nobles états, l'ordre de Malte protégé par de glorieux souvenirs ; quand on ne donnait pas même un regret à la Pologne, qu'on réunissait la Belgique et la Hollande sans se préoccuper en rien du consentement préalable des deux peuples à cette union contre nature, et qu'on se distribuait les colonies des deux hémisphères comme la petite monnaie restant après un apurement de comptes, on

ait concentré toutes ses susceptibilités, toute sa probité politique, sur la moins importante des questions soulevées au congrès?

Les Saxons, d'ailleurs, désiraient ou l'intégrité de leur vieille patrie, ou sa réunion à la Prusse; et si ce dernier projet était repoussé par les préventions populaires, il était favorablement accueilli par les classes éclairées, plus prévoyantes de l'avenir. La réunion d'un petit pays avec un plus grand, opérée avec certaines conditions d'assimilation, peut être un fait social et civilisateur, qui tire sa légitimité de cette qualité même; mais les démembremens sont à la fois injustes et barbares: ils tuent sans préparer de renaissance.

N'y avait-il pas, d'ailleurs, une insigne mauvaise foi à comparer l'adjonction de la Saxe au partage de la Pologne? Sans se prévaloir contre ce pays des malheurs de la guerre, on devait néanmoins reconnaître qu'il était alors occupé, ce qui établit une immense différence entre la réunion par un traité et le guet-apens de 1772. De plus, nulle incompatibilité ne séparait les Saxons des Prussiens : la langue et la religion, ces deux grandes bases des nationalités, ces deux puissans mobiles d'agglomération, étaient les mêmes. Le lien moral de la famille saxonne n'eût pas été violemment rompu, puisque le roi de Prusse n'aspirait au trône de Saxe qu'en tenant les deux couronnes séparées. C'était ainsi que des intérêts particuliers et transitoires pouvaient se fondre dans des intérêts plus généraux, et que ce rêve d'unité politique qui tourmente les intelligences au nord comme au midi de la Germanie, eût reçu un commencement d'exécution, pierre d'attente de l'avenir.

La France ne pouvait abandonner le roi de Saxe au malheur d'une situation fatale; ce n'était point à elle de lui faire un crime de sa fidélité à notre fortune chancelante. Mais une compensation était offerte à ce prince, et l'intérêt français éclatait en cette occasion avec une telle évidence, qu'on a peine à comprendre qu'il ait été à ce point méconnu. On sait que la souveraineté des provinces rhénanes était destinée au vieux et respectable monarque, qui se fût trouvé en accord de sentimens et de croyances avec ces populations paisibles et florissantes, qu'on ne consulta pas, d'ailleurs, pour les livrer à la Prusse, alors que par scrupule on se refusait à abandonner la Saxe à cette puissance. En admettant même comme démontrée l'impossibilité de reconstituer la Pologne, il est facile de reconnaître combien la création d'une souveraineté indépendante dans les provinces rhénanes importait à nos véritables intérêts, si étrangement méconnus. Un tel état eût complété cette ceinture de petites puissances qui entourent nos frontière et les

protégent. Enfin, des chances plus lointaines restaient entières; ce n'était plus à travers une longue suite de guerres contre une monarchie du premier ordre, que la France pouvait entrevoir la perspective d'un agrandissement éventuel.

Telles furent les principales stipulations consacrées à Vienne, au sein des distractions les plus bruyantes et dans l'enivrement de confiance que la victoire laisse pour quelque temps après elle. L'affection réciproque des souverains, leur caractère personnel, la lassitude des peuples et des gouvernemens, la surveillance rigoureuse exercée sur la France, militairement occupée et subissant le traité du 20 novembre, sur l'Italie frémissante, et sur cette Pologne à laquelle on venait de rendre les moyens de se nuire à elle-même, et dont on irritait toutes les espérances sans en satisfaire aucune; ce furent là les principales, on peut dire les seules garanties que reçut alors la paix du monde.

Pendant quinze ans, tout le travail des cabinets ne consista qu'à maintenir, contre les résistances intérieures, un état de choses fondé sur l'incertitude et la confusion de tous les principes. La sainte-alliance fit plutôt de la haute police que de la politique. La seule action qui s'y exerça d'une manière vraiment habile, fut celle de l'Autriche profitant des inquiétudes générales pour enchaîner la Russie au *statu quo* et s'assurer à elle-même la prépondérance dans les congrès des souverains. La France fut, et devait d'abord être tout entière au soin de se libérer des engagemens que lui avait imposés l'Europe, et de la tutelle exercée à Paris même par ses ambassadeurs réunis en conférence. Le malheur grandit un peuple autant que la prospérité; et s'il n'est guère dans notre histoire d'époque plus triste, il n'en n'est pas de plus honorable que cette période des quatre années de l'occupation étrangère, suivie de la libération de notre territoire, du merveilleux rétablissement de nos finances et de notre prospérité. Il fut donné à la restauration de réparer des désastres dont elle n'était pas comptable, et de faire reprendre à la France cette attitude d'égalité que ses vainqueurs d'un jour inclinaient à lui refuser.

Son gouvernement ne porta dans la politique étrangère aucune vue ambitieuse et hardie; ses embarras intérieurs et les méfiances jalouses de l'Europe l'en auraient empêché; mais il tint à honneur d'intervenir dans toutes les grandes transactions, et, de fait, il n'en est pas une où le nom de la France ait été oublié; il en est même, celles relatives à la Grèce, par exemple, où ce nom a pesé son juste poids. L'expédition de 1823 en Espagne offrait au gouvernement des Bourbons l'occasion de fonder sur des bases prudemment réformatrices un système

d'influence dans l'Europe méridionale ; peut-être lui eût-il alors été donné de régler le sort de l'Amérique, et de prévenir pour les deux mondes une longue série d'épreuves et de calamités; mais une influence aveugle et fatale enchaînait dès lors la liberté de son action, et ce pouvoir donna à l'univers le douloureux spectacle d'un gouvernement s'abîmant au sein d'une prospérité sans exemple, qui, en croissant chaque jour, augmentait ses périls et précipitait sa chûte.

Enfin retentit le canon de 1830; le royaume des Pays-Bas tomba comme un château de cartes, et la Pologne se suicida avec les armes qu'on lui avait laissées. La restauration française, clé de voûte de cet édifice, fut emportée par une bourrasque, et bientôt la crise orientale préparera pour l'Europe des dangers plus sérieux que ceux dont la menacèrent, en 1830, les mouvemens révolutionnaires de l'Italie et les vagues agitations de l'Allemagne. Il ne restera peut-être alors, de l'édifice de 1815, que des ruines et des enseignemens.

Rappeler ce qui ne se fit pas à Vienne, autant par la faute des circonstances que par celle des hommes, c'est avoir esquissé en quelque sorte la tâche réservée à l'avenir. Il est temps que le respect des nationalités vraiment vivantes devienne la base du système politique, et qu'on fasse, de l'équilibre européen, bien moins le but d'arrangemens factices que la conséquence naturelle de dispositions durables, dictées par le vœu des peuples, et sanctionnées par leur bien-être.

On n'invoque point ici cette étroite nationalité, résurrection du génie antique, que les rêve-creux de l'Allemagne, dans leur haine du cosmopolitisme français, prétendaient imposer à leur patrie; l'unité des idées prépare l'unité des institutions et des mœurs, et le jour qui verrait triompher le principe des nationalités, verrait aussi consacrer un droit public nouveau, plus rigoureusement applicable à toutes.

L'on ne croit pas non plus que les arrangemens d'où dépendra désormais la stabilité du monde, puissent être irrévocablement empêchés par l'autorité de faits antérieurs, qui ne se concilieraient pas avec eux. Il est tels faits qui, après avoir été sociaux et civilisateurs, ont pourtant cessé de l'être; si ceux-là succombent, ils n'ont pas de droit à invoquer, car un droit ne prescrit pas contre la Providence. Les sécularisations et les médiatisations germaniques ont contrarié des titres respectables, sans doute, et cependant ces actes ont trouvé leur sanction dans leurs résultats définitifs et les nécessités de l'époque. Les grands états sont une condition essentielle du développement de la civilisation moderne; condition mieux sentie et d'une réalisation de plus en plus facile, à mesure que la science administrative se perfectionne, et que les

distances disparaissent devant des moteurs nouveaux. Ce principe, qui appartient autant à l'ordre intellectuel qu'à l'ordre politique, ne peut manquer d'influer sur l'organisation future du monde, et l'esprit libéral, qui préside aux relations intérieures des peuples, pénétrera le droit international qui en a trop rarement reçu l'empreinte.

Peut-être n'est-ce pas non plus une simple illusion d'homme de bien que d'attendre des progrès de la raison publique et de l'expérience des cabinets plutôt que des chances de la guerre, ces améliorations progressives. La guerre est aujourd'hui plus difficile et plus décréditée qu'on ne pense; l'on commence à douter de son efficacité, et à comprendre qu'il ne lui est guère plus donné d'arrêter le mouvement naturel des nations qu'à l'inquisition d'empêcher celui des idées.

Que la France poursuive donc avec une énergique confiance le pacifique et conciliant système qu'elle a eu l'honneur de fonder au milieu des circonstances les plus terribles; qu'elle apprenne à estimer à leur juste valeur les lentes et glorieuses victoires de la civilisation et de l'expérience, préparées dans le silence des cabinets, et que Dieu ne fait pas payer aux peuples au prix des larmes et du sang de générations entières; qu'un respect profond pour les droits des autres préside toujours à sa politique, et qu'elle ne renverse que là où la Providence aura déjà prononcé; qu'elle se pénètre de cette mission modératrice à laquelle la convient sa position, son génie et ses plus honorables souvenirs. C'est ainsi qu'elle pourra retarder l'instant des conflagrations européennes, et faire ambitionner aux nations une alliance qui doit fixer leurs destinées. Qu'enfin, si la main de Dieu laisse, au jour de la colère, échapper la guerre générale comme la plus redoutable des épreuves, que la France y entre le plus tard possible, libre de tout engagement, et se refusant à lier son sort à des intérêts qui lui sont étrangers; que son gouvernement descende hardiment au fond de cette question d'Orient qui semble contenir en germe toutes les autres, et qu'il ose seul, s'il le faut, avoir raison contre les préjugés de tous.

LOUIS DE CARNÉ.

ÉCRIVAINS CRITIQUES

ET

HISTORIENS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

I.

DU GÉNIE CRITIQUE ET DE BAYLE.

La critique s'appliquant à tout, il y en a de diverses sortes selon les objets qu'elle embrasse et qu'elle poursuit; il y a la critique historique, littéraire, grammaticale et philologique, etc., etc. Mais en la considérant moins dans la diversité des sujets que dans le procédé qu'elle y emploie, dans la disposition et l'allure qu'elle y apporte, on peut distinguer en gros deux espèces de critique, l'une reposée, concentrée, plus spéciale et plus lente, éclaircissant et quelquefois ranimant le passé, en déterrant et en discutant les débris, distribuant et classant toute une série d'auteurs ou de connaissances; les Casaubon, les Fabricius, les Mabillon, les Fréret, sont les maîtres en ce genre sévère et profond. Nous y rangerons aussi ceux des critiques littéraires, à propre-

ment parler, qui, à tête reposée, s'exercent sur des sujets déjà fixés et établis, recherchent les caractères et les beautés particulières aux anciens auteurs, et construisent des arts poétiques ou des rhétoriques, à l'exemple d'Aristote et de Quintilien. Dans l'autre genre de critique, que le mot de *journaliste* exprime assez bien, je mets cette faculté plus diverse, mobile, empressée, pratique, qui ne s'est guère développée que depuis trois siècles, qui, des correspondances des savans où elle se trouvait à la gêne, a passé vite dans les journaux, les a multipliés sans relâche, et est devenue, grace à l'imprimerie dont elle est une conséquence, l'un des plus actifs intrumens modernes. Il est arrivé qu'il y a eu, pour les ouvrages de l'esprit, une critique alerte, quotidienne, publique, toujours présente, une clinique chaque matin au lit du malade, si l'on ose ainsi parler; tout ce qu'on peut dire pour ou contre l'utilité de la médecine se peut dire, à plus forte raison, pour ou contre l'utilité de cette critique pratique à laquelle les bien portans même, en littérature, n'échappent pas. Quoi qu'il en soit, le génie critique, dans tout ce qu'il a de mobile, de libre et de divers, y a grandi et s'est révélé. Il s'est mis en campagne pour son compte, comme un audacieux partisan; tous les hasards et les inégalités du métier lui ont souri, les bigarrures et les fatigues du chemin l'ont flatté. Toujours en haleine, aux écoutes, faisant de fausses pointes et revenant sur sa trace, sans système autre que son instinct et l'expérience, il a fait la guerre au jour le jour, selon le pays, *la guerre à l'œil*, ainsi que s'exprime Bayle lui-même, qui est le génie personnifié de cette critique.

Bayle, obligé de sortir de France comme calviniste relaps, réfugié à Rotterdam où ses écrits de tolérance aliénèrent bientôt de lui le violent Jurieu, persécuté alors et tracassé par les théologiens de sa communion, Bayle mort la plume à la main en les réfutant, a rempli un grand rôle philosophique dont le dix-huitième siècle interpréta le sens en le forçant un peu, et que M. Leroux a bien cherché à rétablir et à préciser dans un excellent article de son Encyclopédie. Ce n'est pas ce qui nous occupera chez Bayle; nous ne saisirons et ne relèverons en lui que les traits essentiels du génie critique qu'il représente à un degré merveilleux dans sa pureté et son plein, dans son empressement discursif, dans sa cu-

riosité affamée, dans sa sagacité pénétrante, dans sa versatilité perpétuelle et son appropriation à chaque chose; ce génie, selon nous, domine même son rôle philosophique et cette mission morale qu'il a remplie; il peut servir du moins à en expliquer le plus naturellement les phases et les incertitudes.

Bayle, né au Carlat, dans le comté de Foix, en 1647, d'une famille patriarcale de ministres calvinistes, fut mis de bonne heure aux études, au latin, au grec, d'abord dans la maison paternelle, puis à l'académie de Puy-Laurens. A dix-neuf ans, il fit une maladie causée par ses lectures excessives; il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, mais relisait Plutarque et Montaigne de préférence. Étant passé à vingt-deux ans à l'académie de Toulouse, il se laissa gagner à quelques livres de controverse et à des raisonnemens qui lui parurent convaincans, et ayant abjuré sa religion, il écrivit à son frère aîné une lettre très ardente de prosélytisme pour l'engager à venir à Toulouse se faire instruire de la vérité. Quelques mois plus tard, ce zèle du jeune Bayle s'était refroidi; les doutes le travaillaient, et, dix-sept mois après sa conversion, sortant secrètement de Toulouse, il revint à sa famille et au calvinisme. Mais il y revint bien autre qu'il n'y était d'abord « Un savant homme, a-t-il dit quelque part, qui essuie la cen-« sure d'un ennemi redoutable, ne tire jamais si bien son épingle « du jeu qu'il n'y laisse quelque chose. » Bayle laissa dans cette première école qu'il fit tout son feu de croyance, tout son aiguillon de prosélytisme : à partir de ce moment, il ne lui en resta plus. Chacun apporte ainsi dans sa jeunesse sa dose de foi, d'amour, de passion, d'enthousiasme: chez quelques-uns, cette dose se renouvelle sans cesse; je ne parle que de la portion de foi, d'amour, d'enthousiasme, qui ne réside pas essentiellement dans l'ame, dans la pensée, et qui a son auxiliaire dans l'humeur et dans le sang; chez quelques-uns donc cette dose de chaleur de sang résiste au premier échec, au premier coup de tête, et se perpétue jusqu'à un âge plus ou moins avancé. Quand cela va trop loin et dure obstinément, c'est presque une infirmité de l'esprit sous l'apparence de la force, c'est une véritable incapacité de mûrir. Il y a des natures poétiques ou philosophiques qui restent jusqu'au bout, et, à travers leurs diverses transformations,

toujours opiniâtres, incandescentes, à la merci du tempérament. Bayle, autrement favorisé et pétri selon un plus doux mélange, se trouva, dès sa première flamme jetée, une nature tout aussitôt réduite et consommée, et à partir de là il ne perdit plus jamais son équilibre. Première disposition admirable pour exceller au génie critique qui ne souffre pas qu'on soit fanatique ou même trop convaincu, ou épris d'une autre passion quelconque.

Bayle alla continuer ses études à Genève en 1670, et il y devint précepteur, d'abord chez M. de Normandie, syndic de la république, et ensuite chez le comte de Dhona, seigneur de Coppet. Il commence à connaître le monde, les savans, M. Minutoli, M. Fabri, M. Pictet, M. Tronchin, M. Burlamaqui, M. Constant, toutes ces figures protestantes sérieuses et appliquées. On établit des conférences de jeunes gens, pour lesquelles il s'essaie à déployer ses ressources de bel esprit, ses premiers lieux-communs d'érudition, et où M. Basnage, autre illustre jeune homme, ne brille pas moins. Il assiste à des sermons, à des expériences de philosophie naturelle, et à propos des expériences de M. Choüet sur le venin des vipères et sur la pesanteur de l'air, il remarque que c'est là le génie du siècle et des philosophes modernes. A l'occasion des controverses et querelles entre les théologiens de sa religion, il énonce déjà sa maxime de garder toujours *une oreille pour l'accusé*. A vingt-quatre ans, sa tolérance est fondée autant qu'elle le sera jamais. La philosophie péripatéticienne, qu'il avait apprise chez les jésuites de Toulouse, ne le retient pas le moins du monde en présence du système de Descartes auquel il s'applique; mais ne croyez pas qu'il s'y livre. Quand plus tard il s'agira pour lui d'aller s'établir en Hollande, il laissera échapper son secret : « Le cartésianisme, dit-il, ne sera pas « une affaire (*un obstacle*), je le regarde simplement comme une « hypothèse ingénieuse qui peut servir à expliquer certains effets « naturels.... Plus j'étudie la philosophie, plus j'y trouve d'incer- « titude. La différence entre les sectes ne va qu'à quelque proba- « bilité de plus ou de moins. Il n'y en a point encore qui ait frappé « au but, et jamais on n'y frappera apparemment, tant sont gran- « des les profondeurs de Dieu, dans les œuvres de la nature, aussi « bien que dans celles de la grace. Ainsi vous pouvez dire à « M. Gaillard (*qui s'entremettait pour lui*) que je suis un philo-

« sophe sans entêtement, et qui regarde Aristote, Epicure, Des-« cartes, comme des inventeurs de conjectures que l'on suit ou « que l'on quitte selon que l'on veut chercher plutôt un tel qu'un « tel amusement d'esprit. » C'est ainsi qu'on le voit engager ses cousins à prendre le plus qu'ils pourront de philosophie péripatéticienne, sauf à s'en défaire ensuite, quand ils auront goûté la nouvelle : « Ils garderont de celle-là la méthode de pousser vive-« ment et subtilement une objection et de répondre nettement et « précisément aux difficultés. » Ce mot que Bayle a lâché, de prendre telle ou telle philosophie, selon *l'amusement* d'esprit qu'on cherche pour le moment, est significatif et trahit une disposition chez lui instinctive, le fort, ou si l'on veut, le faible de son génie. Ce mot lui revient souvent; le côté de l'amusement de l'esprit le frappe, le séduit en toute chose. Il prend *plaisir* à voir *les petites furies* qui se logent dans les écrits des théologiens, dans les attaques de M. Spanheim et les réponses de M. Amyrault; il ajoute, il est vrai, par correctif : *s'il n'y a pas plus sujet de pleurer que de se divertir, en voyant les faiblesses de l'homme.* Mais l'amusement du curieux, on le sent, est chose essentielle pour lui. Il se met à la fenêtre et regarde passer chaque chose; les nouvelles même *l'amusent*; il est *nouvelliste à toute outrance*; sa curiosité est *affamée* par les victoires de Louis XIV. Il *amuse* son frère par le récit de la mort du comte de Saint-Pol. Plus loin, il exprime son grand plaisir de lire *le Comte de Gabalis*, quoique, au reste, plusieurs endroits profanes fassent beaucoup de peine aux consciences tendres. Ces consciences tendres ont-elles tort ou raison? N'est-ce pas bien, en certaines matières, d'avoir la conscience tendre? Bayle ne dit ni oui ni non; mais il note leur scrupule, de même qu'il exprime son plaisir. Cette indifférence du fond, il faut bien le dire, cette tolérance prompte, facile, aiguisée de plaisir, est une des conditions essentielles du génie critique, dont le propre, quand il est complet, consiste à courir au premier signe sur le terrain d'un chacun, à s'y trouver à l'aise, à s'y jouer en maître et à connaître de toutes choses. Il avertit en un endroit son frère cadet qu'il lui parle des livres sans aucun égard à la bonté ou à l'utilité qu'on en peut tirer : « Et ce qui me détermine à vous en faire mention est « uniquement qu'ils sont nouveaux, ou que je les ai lus, ou que j'en « ai ouï parler. »

Bayle ne peut s'empêcher de faire ainsi; il s'en plaint, il s'en blâme, et retombe toujours : « Le dernier livre que je vois, écrit-« il de Genève à son frère, est celui que je préfère à tous les au-« tres. » Langues, philosophie, histoire, antiquité, géographie, livres galans, il se jette à tout, selon que ces diverses matières lui sont offertes : « D'où que cela procède, il est certain que jamais « amant volage n'a plus souvent changé de maîtresse, que moi de « livres. » Il attribue ces échappées de son esprit à quelque manque de discipline dans son éducation : « Je ne songe jamais à la manière « dont j'ai été conduit dans mes études, que les larmes ne m'en « viennent aux yeux. C'est dans l'âge au-dessous de vingt ans que « les meilleurs coups se ruent : c'est alors qu'il faut faire son em-« plette. » Il regrette le temps qu'il a perdu jeune à chasser les cailles et à hâter les vignerons (ce dut être pourtant un pauvre chasseur toujours et un compagnon peu rustique que Bayle, et il ne put guère jouir des champs que pendant la saison qu'il passa, affaibli de santé, aux bords de l'Arriége); il regrette même le temps qu'il a employé à étudier six ou sept heures par jour, parce qu'il n'observait aucun ordre, et qu'il étudiait sans cesse *par anticipation*. Le journal, suivant lui, n'est, pour ainsi dire, qu'*un dessert d'esprit*; il faut faire provision de pain et de viande solide avant de se disperser aux friandises. « Je vous l'ai déjà dit, écrit-il encore à son « frère, la démangeaison de savoir en gros et en général diverses « choses est une maladie flatteuse (*amabilis insania*), qui ne laisse « pas de faire beaucoup de mal. J'ai été autrefois touché de cette « même avidité, et je puis dire qu'elle m'a été fort préjudiciable. » Mais voilà, au moment même du reproche, qu'il l'encourt de plus belle; il voudrait tout savoir, même les détails rustiques, lui qui tout à l'heure regrettait le temps perdu à la chasse; il demande mainte observation à son frère sur les verreries de Gabre, sur le pastel du Lauragais. Il le presse de questions sur les nobles de sa province, sur les tenans et aboutissans de chaque famille. « Je sais « bien que la généalogie ne fait pas votre étude, comme elle aurait « été ma marotte si j'eusse été d'une fortune à étudier selon ma « fantaisie. » Il complimente son frère et se réjouit de le voir touché de la même passion que lui, *de connaître jusqu'aux moindres particularités des grands hommes*. A propos de ses migraines fréquentes,

ce n'est pas l'étude qui en est cause, suivant lui, parce qu'il ne s'applique pas beaucoup à ce qu'il lit : « Je ne sais jamais, quand « je commence une composition, ce que je dirai dans la seconde « période. Ainsi, je ne me fatigue pas excessivement l'esprit..... « Aussi pressens-je que, quand même je pourrais rencontrer dans « la suite quelque emploi à grand loisir, je ne deviendrais jamais « profond. Je lirais beaucoup, je retiendrais diverses choses *vago* « *more*, et puis c'est tout. » Ces passages et bien d'autres encore témoignent à quel degré Bayle possédait l'instinct, la vocation critique dans le sens où nous la définissons,

Ce génie, dans son idéal complet (et Bayle réalise cet idéal plus qu'aucun autre écrivain), est au revers du génie créateur et poétique, du génie philosophique avec système; il prend tout en considération, fait tout valoir, et se laisse d'abord aller, sauf à revenir bientôt. Tout esprit qui a en soi une part d'art ou de système n'admet volontiers que ce qui est analogue à son point de vue, à sa prédilection. Le génie critique n'a rien de trop digne, ni de prude, ni de préoccupé, aucun *quant à soi*. Il ne reste pas dans son centre ou à peu de distance; il ne se retranche pas dans sa cour, ni dans sa citadelle, ni dans son académie; il ne craint pas de se mésallier; il va partout, le long des rues, s'informant, accostant; la curiosité l'allèche, et il ne s'épargne pas les régals qui se présentent. Il est, jusqu'à un certain point, tout à tous, comme l'apôtre, et en ce sens il y a toujours de l'optimisme dans le critique véritablement doué. Mais gare aux retours! que Jurieu se méfie! L'infidélité est un trait de ces esprits divers et intelligens; ils reviennent sur leurs pas, ils prennent tous les côtés d'une question, ils ne se font pas faute de se réfuter eux-mêmes. Combien de fois Bayle n'a-t-il pas changé de rôle, se déguisant tantôt en nouveau converti, tantôt en vieux catholique romain, heureux de cacher son nom et de voir sa pensée faire route nouvelle en croisant l'ancienne! Un seul personnage ne pouvait suffire à la célérité et aux reviremens toujours justes de son esprit mobile, empressé, accueillant. Quelque vastes que soient les espaces et le champ défini, il ne peut promettre de s'y renfermer, ni s'empêcher, comme il le dit admirablement, de *faire des courses sur toutes sortes d'auteurs*. Le voilà peint d'un mot.

Bayle s'ennuya beaucoup durant son séjour à Coppet, où il était précepteur des fils du comte de Dhona. Le précurseur de Voltaire pressentait-il, dans ce château depuis si célèbre, l'influence contraire du génie futur du lieu? Le fait est que Bayle aimait peu les champs, qu'il n'avait aucun tour rêveur dans l'esprit, rien qui le consolât dans le commerce avec la nature. Plus mélancolique que gai de tempérament, mais parce qu'il était *de petite complexion*, avec de l'agrément et du badinage dans l'esprit, il n'aimait que les livres, l'étude, la conversation des lettrés et philosophes. Son désir de Paris et de tout ce qui l'en pourrait rapprocher était grand. Il a maintes fois exprimé le regret de n'être pas né dans une ville capitale, et il confesse dans *sa Réponse aux Questions d'un Provincial* qu'il a été éclairé sur les ressources de Paris pour avoir senti le préjudice de la privation. Il quitta donc Coppet pour Rouen dans cette idée de se rapprocher à tout prix du centre des belles-lettres et de la politesse, et du foyer des bibliothèques : « J'ai fait « comme toutes les grandes armées qui sont sur pied pour ou « contre la France, elles décampent de partout où elles ne trou- « vent point de fourrages ni de vivres. » Précepteur à Rouen et mécontent encore, précepteur à Paris enfin, mais sans liberté, sans loisir, introduit aux conférences qui se tenaient chez M. Ménage, et connaissant M. Conrart et quelques autres, mais avec le regret de ses liens, Bayle accepta, en 1675, une chaire de philosophie à Sédan, et dut se remettre aux exercices dialectiques qu'il avait un peu négligés pour les lettres. Pendant toutes ces années, sa faculté critique ne se fait jour que par sa correspondance, qui est abondante. Il ne devint véritablement auteur que par sa *Lettre sur les Comètes* (1682). Un an auparavant, sa chaire de philosophie à Sédan avait été supprimée, et après quelque séjour à Paris il s'était décidé à accepter une chaire de philosophie et d'histoire qu'on fondait pour lui à Rotterdam. Sa *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme du père Maimbourg* parut cette même année 1682, et jusqu'en décembre 1706, époque de sa mort, sa carrière, à l'ombre de la statue d'Érasme, ne fut plus marquée que par des écrits, des controverses littéraires ou philosophiques; et après ses disputes de plume avec Jurieu, Leclerc, Bernard et Jaquelot, après son petit démêlé avec le domestique chatouilleux de la reine

Christine, les plus graves évènemens pour lui furent ses déménagemens (en 1688 et en 1692), qui lui brouillaient ses livres et ses papiers. La perte de sa chaire, en 1693, lui fut moins fâcheuse à supporter qu'il n'aurait semblé, et, dans la modération de ses goûts, il y vit surtout l'occasion de loisir et d'étude libre qui lui en revenait. En tête d'une des lettres de sa *Critique générale*, Bayle nous dit avoir remarqué, dès ses jeunes ans, *une chose qui lui parut bien jolie et bien imitable*, dans *l'Histoire de l'Académie française* de Pellisson; c'est que celui-ci avait toujours plus cherché, en lisant un livre, l'esprit et le génie de l'auteur que le sujet même qu'on y traitait. Bayle applique cette méthode au père Maimbourg; et nous, au milieu de tous ces ouvrages si *bigarrés de pensées*, de ces ouvrages pareils à des *rivières qui serpentent*, nous appliquerons la méthode à Bayle lui-même, nous occupant de sa personne plus que des objets nombreux où il se disperse.

Bayle, d'après ce qu'on vient de voir, a toujours très peu résidé à Paris malgré son vif désir. Il y passa quelques mois comme précepteur, en 1675; il y vint quelquefois pendant ses vacances de Sédan; il y resta dans l'intervalle de son retour de Sédan à son départ pour Rotterdam. Mais on peut dire qu'il ne connut pas le monde de Paris, la belle société de ces années brillantes; son langage et ses habitudes s'en ressentent d'abord. Cette absence de Paris est sans doute cause que Bayle paraît à la fois en avance et en retard sur son siècle, en retard d'au moins cinquante ans par son langage, sa façon de parler, sinon provinciale, du moins gauloise, sa phrase longue, interminable, à la latine, à la manière du XVIe siècle, à peu près impossible à bien ponctuer; en avance par son dégagement d'esprit et son peu de préoccupation pour les formes régulières et les doctrines que le XVIIe siècle remit en honneur après la grande anarchie du XVIe. De Toulouse à Genève, de Genève à Sédan, de Sédan à Rotterdam, Bayle contourne, en quelque sorte, la France du pur XVIIe siècle sans y entrer. Il y a de ces existences pareilles à des arches de pont qui, sans entrer dans le plein de la rivière, l'embrassent et unissent les deux rives. Si Bayle eût vécu au centre de la société lettrée de son âge, de cette société polie que M. Rœderer vient d'étudier avec une minutie qui n'est pas sans agrément, et avec une prédilection

qui ne nuit pas à l'exactitude; si Bayle, qui entra dans le monde vers 1675, c'est-à-dire au moment de la culture la plus châtiée de la littérature de Louis XIV, avait passé ses heures de loisir dans quelques-uns des salons d'alors, chez Mme de la Sablière, chez le président Lamoignon, ou seulement chez Boileau à Auteuil, il se fût fait malgré lui une grande révolution en son style. Eût-ce été un bien? Y eût-il gagné? je ne le crois pas. Il se serait défait sans doute de ses vieux termes *ruer, bailler,* de ses proverbes un peu rustiques. Il n'aurait pas dit qu'il voudrait bien aller de temps en temps à Paris *se ravictuailler en esprit et en connaissances*; il n'aurait pas parlé de Mme de la Sablière comme d'une femme de grand esprit *qui a toujours à ses trousses La Fontaine, Racine* (ce qui est inexact pour ce dernier) *et les philosophes du plus grand nom*; il aurait redoublé de scrupules pour éviter dans son style *les équivoques, les vers, et l'emploi dans la même période d'un* on *pour* il, etc., toutes choses auxquelles, dans la préface de son *Dictionnaire critique,* il assure bien gratuitement qu'il fait beaucoup d'attention; en un mot, il n'aurait plus tant osé écrire *à toute bride* (Mme de Sévigné disait *à bride abattue*) ce qui lui venait dans l'esprit. Mais, pour mon compte, je serais fâché de cette perte; je l'aime mieux avec ses images franches, imprévues, pittoresques, malgré leur mélange. Il me rappelle le vieux Pasquier avec un tour plus dégagé, ou Montaigne avec moins de soin à aiguiser l'expression. Écoutez-le disant à son frère cadet qui le consulte: « Ce qui est propre à l'un ne l'est pas à l'autre; il faut donc « faire la guerre à l'œil et se gouverner selon la portée de chaque « génie..... il faut exercer contre son esprit le personnage d'un « questionneur fâcheux, se faire expliquer sans rémission tout ce « qu'il plaît de demander. » Comme cela est joli et mouvant! le mot vif, qui chez Bayle ne se fait jamais long-temps attendre, rachète de reste cette *phrase longue* que Voltaire reprochait aux jansénistes, qu'avait en effet le grand Arnauld, mais que le père Maimbourg n'avait pas moins. Bayle lui-même remarque, à ce sujet des périodes du père Maimbourg, que ceux qui s'inquiètent si fort des règles de grammaire, dont on admire l'observance chez l'abbé Fléchier ou le père Bouhours, se dépouillent de tant de graces vives et animées, qu'ils perdent plus d'un côté qu'ils ne

gagnent de l'autre. Montesquieu, qui conseillait plaisamment aux athsmatiques les *périodes* du père Maimbourg, n'a pas échappé à son tour au défaut de trop écourter la phrase; ou plutôt, Montesquieu fait bien ce qu'il fait; mais ne regrettons pas de retrouver chez Bayle cette liberté de façon à la Montaigne, qui est, il l'avoue ingénuement, *de savoir quelquefois ce qu'il dit, mais non jamais ce qu'il va dire.* Bayle garda son tour intact dans sa vie de province et de cabinet, il ne l'eût pas fait à Paris; il eût pris garde davantage, il eût voulu se polir; cela eût bridé et ralenti sa critique.

Une des conditions du génie critique dans la plénitude où Bayle nous le représente, c'est de n'avoir pas d'*art* à soi, de *style:* hâtons-nous d'expliquer notre pensée. Quand on a un style à soi, comme Montaigne, par exemple, qui certes est un grand esprit critique, on est plus soucieux de la pensée qu'on exprime et de la manière aiguisée dont on l'exprime, que de la pensée de l'auteur qu'on explique, qu'on développe, qu'on critique; on a une préoccupation bien légitime de sa propre œuvre, qui se fait à travers l'œuvre de l'autre, et quelquefois à ses dépens. Cette distraction limite le génie critique. Si Bayle l'avait eue, il aurait fait durant toute sa vie un ou deux ouvrages dans le goût des *Essais*, et n'eût pas écrit ses *Nouvelles de la République des Lettres,* et toute sa critique usuelle, pratique, incessante. De plus, quand on a un *art* à soi, une poésie, comme Voltaire, par exemple, qui certes est aussi un grand esprit critique, le plus grand, à coup sûr, depuis Bayle, on a un goût décidé, qui, quelque souple qu'il soit, atteint vite ses restrictions. On a son œuvre propre derrière soi à l'horizon; on ne perd jamais de vue ce clocher-là. On en fait involontairement le centre de ses mesures. Voltaire avait de plus son fanatisme philosophique, sa passion, qui faussait sa critique. Le bon Bayle n'avait rien de semblable. De passion, aucune; l'équilibre même; une parfaite idée de la profonde bizarrerie du cœur et de l'esprit humain, et que tout est possible, et que rien n'est sûr. De style, il en avait sans s'en douter, sans y viser, sans se tourmenter à la lutte comme Courier, La Bruyère ou Montaigne lui-même; il en avait suffisamment, malgré ses longueurs et ses parenthèses, grace à ses expressions charmantes et de source. Il n'avait

besoin de se relire que pour la clarté et la netteté du sens : heureux critique! Enfin, il n'avait pas *d'art*, de *poésie*, par-devers lui. L'excellent Bayle n'a, je crois, jamais fait un vers français en sa jeunesse, de même qu'il n'a jamais rêvé aux champs, ce qui n'était guère de son temps encore, ou qu'il n'a jamais été amoureux d'une femme, ce qui est davantage de tous les temps. Tout son art est critique, et consiste, pour les ouvrages où il se déguise, à dispenser mille petites circonstances, à assortir mille petites adresses afin de mieux divertir le lecteur et de lui colorer la fiction : il prévient lui-même son frère de ces artifices ingénieux à propos de la *Lettre des Comètes*.

Je veux énumérer encore d'autres manques de talens, ou de passions, ou de dons supérieurs, qui ont fait de Bayle le plus accompli critique qui se soit rencontré dans son genre, rien n'étant venu à la traverse pour limiter ou troubler le rare développement de sa faculté principale, de sa passion unique. Quant à la religion d'abord, il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante. Le métier de critique est comme un voyage perpétuel avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes de pays, par curiosité. Or, comme on sait,

> Rarement à courir le monde
> On devient plus homme de bien;

rarement, du moins, on devient plus croyant, plus occupé du but invisible. Il faut dans la piété un grand jeûne d'esprit, un retranchement fréquent, même dans les commerces innocens et purement agréables, le contraire enfin de se répandre. La façon dont Bayle était religieux (et nous croyons qu'il l'était à un certain degré), cadrait à merveille avec le génie critique qu'il avait en partage. Bayle était religieux, disons-nous, et nous tirons cette conclusion moins de ce qu'il communiait quatre fois l'an, de ce qu'il assistait aux prières publiques et aux sermons, que de plusieurs sentimens de résignation et de confiance en Dieu, qu'il manifeste dans ses lettres. Quoiqu'il avertisse quelque part (1) de

(1) *Nouvelles de la République des Lettres*. Avril 1684.

ne pas trop se fier aux lettres d'un auteur comme à de bons témoins de ses pensées, plusieurs de celles où il parle de la perte de sa place respirent un ton de modération qui ne semble pas tenir seulement à une humeur calme, à une philosophie modeste, mais bien à une soumission mieux fondée et à un véritable esprit de christianisme. En d'autres endroits voisins des précédens, nous le savons, l'expression est toute philosophique. Mais avec Bayle, pour rester dans le vrai, il ne convient pas de presser les choses; il faut laisser coexister à son heure et à son lieu ce qui pour lui ne s'entrechoquait pas. Nous aimons donc à trouver que le mot de *bon Dieu* revient souvent dans ses lettres d'un accent de naïveté sincère. Après cela, la religion inquiète médiocrement Bayle; il ne se retranche par scrupule aucun raisonnement qui lui semble juste, aucune lecture qui lui paraît divertissante. Dans une lettre, tout à côté d'une belle phrase sincère sur la Providence, il mentionnera l'*Hexameron rustique* de La Mothe le Vayer avec ses obscénités : « *Sed omnia sana sanis,* » ajoute-t-il tout aussitôt, et le voilà satisfait. Si, par impossible, quelque bel-esprit janséniste avait entretenu une correspondance littéraire, y rencontrerait-on jamais des lignes comme celles qui suivent? « M. Hermant, doc-« teur de Sorbonne, qui a composé en français les vies de quatre « pères de l'Église grecque, vient de publier celle de saint Am-« broise, l'un des pères de l'Église latine. M. Ferrier, bon poète « français, vient de faire imprimer les *Préceptes galans* : c'est une « espèce de traité semblable à *l'Art d'aimer* d'Ovide. » Et quelques lignes plus bas : « On fait beaucoup de cas de *la Princesse de Clèves.* « Vous avez ouï parler sans doute de deux décrets du pape, etc. » Plus ou moins de religion qu'il n'en avait aurait altéré la candeur et l'expansion critique de Bayle.

Si nous osions nous égayer tant soit peu à quelqu'un de ces badinages chez lui si fréquens, nous pourrions soutenir que la faculté critique de Bayle a été merveilleusement servie par son manque de désir amoureux et de passion galante. Il est fâcheux sans doute qu'il se soit laissé aller à quelque licence de propos et de citations. L'obscénité de Bayle, on l'a dit avec raison, est celle des savans qui s'émancipent sans bien savoir, et ne gardent pas de nuances. Certains dévots n'en gardent pas non plus dans l'ex-

pression, dès qu'il s'agit de ces choses, et l'on a remarqué qu'ils aiment à salir la volupté, pour en dégoûter sans doute. Bayle n'a pas d'intention si profonde. Il n'aime guère la femme; il ne songe pas à se marier : « Je ne sais si un certain fonds de paresse et un « trop grand amour du repos et d'une vie exempte de soins, un « goût excessif pour l'étude et une humeur un peu portée au cha- « grin ne me feront toujours préférer l'état de garçon à celui « d'homme marié. » Il n'éprouve pas même au sujet de la femme et contre elle cette espèce d'émotion d'un savant une fois trompé, de l'*Antiquaire* dans Scott, contre le *genre-femme*. Un jour à Coppet, en 1672, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, dans son moment de plus grande galanterie, il prêta à une demoiselle le roman de *Zayde*, mais celle-ci ne le lui rendait pas : « fâché de voir lire si lentement « un livre, je lui ai dit cent fois le *tardigrada, domiporta*, et ce « qui s'ensuit, avec quoi on se moque de la tortue. Certes voilà « bien des gens propres à dévorer les bibliothèques. » Dans un autre moment de galanterie, en 1675, il écrit à Mlle Minutoli, et à cet effet il se pavoise de bel-esprit, se raille de son incapacité à déchiffrer les modes, lui cite, pour être léger, deux vers de Ronsard sur les cornes du bélier, et les applique à un mari · « Au « reste, mademoiselle, dit-il à un endroit, le coup de dent que « vous baillez à celui qui vous a louée, etc. » L'état naturel et convenable de Bayle à l'égard du sexe est un état d'indifférence et de quiétisme; il ne faut pas qu'il en sorte; il ne faut pas qu'il se ressouvienne de Ronsard ou de Brantôme pour tâcher de se faire un ton à la mode. S'il a perdu à ce manque d'émotions tendres quelque délicatesse et finesse de jugement, il y a gagné du temps pour l'étude, une plus grande capacité pour ces impressions moyennes qui sont l'ordinaire du critique, et l'ignorance de ces dégoûts qui ont fait dire à Lafontaine : *Les délicats sont malheureux*. Si Bayle en demeura exempt, l'abbé Prévost, critique comme lui, mais de plus romancier et amoureux, ne fut pas sans en souffrir.

On lit dans la préface du *Dictionnaire critique* : « Divertisse- « mens, parties de plaisir, jeux, collations, voyages à la cam- « pagne, visites et telles autres récréations nécessaires à quantité « de gens d'étude, à ce qu'ils disent, ne sont pas mon fait; je n'y « perds point de temps. » Il était donc utile à Bayle de ne point

aimer la campagne; il lui était utile même d'avoir cette santé frêle, ennemie de la bonne chère, ne sollicitant jamais aux distractions. Ses migraines, il nous l'apprend, l'obligeaient souvent à des jeûnes de trente et quarante heures continues. Son sérieux habituel, plus voisin de la mélancolie que de la gaieté, n'avait rien de songeur, et n'allait pas au chagrin ni à la bizarrerie. Une conversation gaie lui revenait fort par momens, et on aurait été près alors de le loger dans la classe des rieurs. Il se sentit toujours peu porté aux mathématiques; ce fut la seule science qu'il n'aborda pas et ne désira pas posséder. Elle absorbe en effet, détourne un esprit critique, chercheur et à la piste des particularités; elle dispense des livres; ce qui n'était pas du tout le fait de Bayle. La dialectique, qu'il pratiqua d'abord à demi par goût et à demi par métier (étant professeur de philosophie), finit par le passionner et par empiéter un peu sur sa faculté littéraire. Il a dit de Nicole et l'on peut dire de lui que « sa coutume de pousser les raisonnemens jusqu'aux derniers recoins de la dialectique le rendait mal propre à composer des pièces d'éloquence. » Ce désintéressement où il était pour son propre compte dans l'éloquence et la poésie le rendait d'autre part plus complet, plus fidèle dans son office de rapporteur de la république des lettres. Il est curieux surtout à parler des *poètes et pousseurs de beaux sentimens*, qu'il considère assez volontiers comme une espèce à part, sans en faire une classe supérieure. Pour nous qui en introduisant l'art, comme on dit, dans la critique, en avons retranché tant d'autres qualités, non moins essentielles, qu'on n'a plus, nous ne pouvons nous empêcher de sourire des mélanges et associations bizarres que fait Bayle, bizarres pour nous à cause de la perspective, mais prompts et naïfs reflets de son impression contemporaine : le ballet de *Psyché* au niveau des *Femmes savantes*; l'*Hippolyte* de M. Racine et celui de M. Pradon, *qui sont deux tragédies très achevées*; Bossuet côte à côte avec *le Comte de Gabalis*; l'*Iphigénie* et sa préface qu'il aime presque autant que la pièce, à côté de *Circé*, opéra à machines. En rendant compte de la réception de Boileau à l'Académie, il trouve que « M. Boileau est d'un mérite si distin« gué qu'il eût été difficile à MM. de l'Académie de remplir aussi « avantageusement qu'ils ont fait la place de M. de Bezons. » On

le voit, Bayle est un véritable républicain en littérature. Cet idéal de tolérance universelle, d'anarchie paisible et, en quelque sorte, harmonieuse, dans un état divisé en dix religions comme dans une cité partagée en diverses classes d'artisans, cette belle page de son *Commentaire philosophique*, il la réalise dans sa république des livres, et quoi qu'il soit plus aisé de faire *s'entre-supporter* mutuellement les livres que les hommes, c'est une belle gloire pour lui, comme critique, d'en avoir su tant concilier et tant goûter.

Un des écueils de ce goût si vif pour les livres eût été l'engouement et une certaine idée exagérée de la supériorité des auteurs, quelque chose de ce que n'évitent pas les subalternes et caudataires en ce genre, comme Brossette. Bayle, sous quelque dehors de naïveté, n'a rien de cela. On lui reprochait d'abord d'être trop prodigue de louanges; mais il s'en corrigea, et d'ailleurs ses louanges et ses respects dans l'expression envers les auteurs ne lui dérobèrent jamais le fond. Son bon sens le sauva, tout jeune, de la superstition littéraire pour les illustres : « J'ai assez de va-« nité, écrit-il à son frère, pour souhaiter qu'on ne connaisse pas « de moi ce que j'en connais, et pour être bien aise qu'à la faveur « d'un livre qui fait souvent le plus beau côté d'un auteur, on me « croie un grand personnage... Quand vous aurez connu per-« sonnellement plus de personnes célèbres par leurs écrits, vous « verrez que ce n'est pas si grand'chose que de composer un bon « livre... » C'est dans une lettre suivante à ce même frère cadet qui se mêlait de le vouloir pousser à je ne sais quelle cour, qu'on lit ce propos charmant : « Si vous me demandez pourquoi j'aime l'obscurité et un état médiocre et tranquille, je vous assure que je n'en sais rien... Je n'ai jamais pu souffrir le miel, mais pour le sucre je l'ai toujours trouvé agréable : voilà deux choses douces que bien des gens aiment. » Toute la délicatesse, toute la sagacité de Bayle, se peuvent apprécier dans ce trait et dans le précédent.

Le moment le plus actif et le plus fécond de cette vie si égale fut vers l'année 1686. Bayle, âgé de trente-neuf ans, poursuivait ses *Nouvelles de la République des Lettres*, publiait sa *France toute catholique* contre les persécutions de Louis XIV, préparait son *Commentaire philosophique*, et en même temps, dans une note qu'il rédigeait (*Nouv. de la Rép. des Lett.*, mars 1686) sur son écrit

anonyme de *la France toute catholique*, note plus modérée et plus discrète assurément que celle que l'abbé Prevost insérait dans son *Pour et contre* sur son chevalier Des Grieux; dans cette note parfaitement mesurée et spirituelle, Bayle faisait pressentir que l'auteur, après avoir tancé les catholiques sur l'article des violences, pourrait bientôt *toucher cette corde des violences* avec les protestans eux-mêmes qui n'en étaient pas exempts, et qu'alors il y aurait lieu à des *représailles*. La *Réponse d'un nouveau Converti* et le fameux *Avis aux Protestans*, toute cette contre-partie de la question, qui remplit la seconde moitié de la carrière de Bayle, était ainsi présagée. La maladie qui lui survint l'année suivante (1687), par excès de travail, le força de se dédoubler, en quelque sorte, dans ce rôle à la fois littéraire et philosophique; il dut interrompre ses *Nouvelles de la République des Lettres*. Peu auparavant, il écrivait à l'un de ses amis, en réponse à certains bruits qui avaient couru, qu'il n'avait nul dessein de quitter sa fonction de *journaliste*, qu'il n'en était point las du tout, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il le fût de long-temps, et que c'était l'occupation qui convenait le mieux à son humeur. Il disait cela après trois années de pratique, au contraire de la plupart des journalistes qui se dégoûtent si vite du métier. C'était chez lui force de vocation. Au temps qu'il était encore professeur de philosophie, il éprouvait un grand ennui à l'arrivée de tous les livres de la foire de Francfort, si peu choisis qu'ils fussent, et se plaignait que ses fonctions lui ôtassent le loisir de cette pâture. Il s'était pris d'admiration et d'émulation pour la belle invention des journaux par M. de Sallo, pour ceux que continuait de donner à Paris M. l'abbé de La Roque, pour les *Actes des Erudits* de Leipsick. Lorsqu'il entreprit de les imiter, il se plaça tout d'abord au premier rang par sa critique savante, nourrie, modérée, pénétrante, par ses analyses exactes, ingénieuses, et même par les petites notes qui, bien faites, ont du prix, et dont la tradition et la manière seraient perdues depuis long-temps, si on n'en retrouvait des traces encore à la fin du *Journal* actuel *des Savans*; petites notes où chaque mot est pesé dans la balance de l'ancienne et scrupuleuse critique, comme dans celle d'un honnête joaillier d'Amsterdam. Cette critique modeste de Bayle, qui est républicaine de Hollande, qui va à pied, qui s'excuse de ses défauts auprès du public sur ce qu'elle

a peine à se procurer les livres, qui prie les auteurs de s'empresser un peu de faire venir les exemplaires, ou du moins les curieux *de les prêter pour quelques jours*, cette critique n'est-elle pas en effet (si surtout on la compare à la nôtre et à son éclat que je ne veux pas lui contester), comme ces millionnaires solides, rivaux et vainqueurs du grand roi, et si simples au port et dans leur comptoir? D'elle à nous, c'est toute la différence de l'ancien au nouveau notaire, si bien marquée l'autre jour par M. de Balzac, dans sa *Fleur des Pois*.

Après la cessation de ses *Nouvelles de la République des Lettres*, la faculté critique de Bayle se rejeta sur son *Dictionnaire*, dont la confection et la révision l'occupèrent durant dix années, depuis 1694 jusqu'en 1704. Il publia encore par délassement (1704) *la Réponse aux Questions d'un Provincial*, dont le commencement n'est autre chose qu'un assemblage d'aménités littéraires. Mais ses disputes avec Leclerc, Bernard et Jaquelot, envahirent toute la continuation de l'ouvrage. Bien que ces disputes de dialectique fussent encore pour Bayle une manière d'amusement, elles achevèrent d'user sa santé si frêle et *sa petite complexion*. La poitrine, qu'il avait toujours eue délicate, se prit; il tomba dans l'indifférence et le dégoût de la vie à cinquante-neuf ans. Un symptôme grave, c'est ce qu'il écrivait à un ami, en novembre 1706, un mois environ avant sa mort : « Quand même ma santé me permettrait de travailler à un supplément du Dictionnaire, je n'y « travaillerais pas; je me suis dégoûté de tout ce qui n'est point « matière de raisonnement... » Bayle dégoûté de son Dictionnaire, de sa critique, de son amour des faits et des particularités de personnes, est tout-à-fait comme Chaulieu sans amabilité, tel que Mlle Delaunay nous dit l'avoir vu aux approches de sa fin. Nous ne rappellerons pas plus de détails sur ce grand esprit : sa vie par Desmaizeaux et ses œuvres diverses sont là pour qui le voudra bien connaître. Comme qualité qui tient encore à l'essence de son génie critique, il faut noter sa parfaite indépendance, indépendance par rapport à l'or et par rapport aux honneurs. Il est touchant de voir quelles précautions et quelles ruses il fallut à milord Shafsbury pour lui faire accepter une montre : « Un tel « meuble, dit Bayle, me paraissait alors très inutile, mais pré« sentement il m'est devenu si nécessaire, que je ne saurais plus

« m'en passer... » Reconnaissant d'un tel cadeau, il resta sourd à toute autre insinuation du grand seigneur son ami. On n'était pourtant pas loin du temps où certains grands offraient au spirituel railleur Guy-Patin un louis d'or sous son assiette, chaque fois qu'il voudrait venir dîner chez eux. On se serait arraché Bayle s'il avait voulu, car il était devenu, du fond de son cabinet, une espèce de roi des beaux-esprits. Le plus triste endroit de la vie de Bayle, est l'affaire assez tortueuse de l'*Avis aux Protestans*, soit qu'il l'ait réellement composé, soit qu'il l'ait simplement revu et fait imprimer. Sa sincérité dut souffrir d'être si à la gêne et réduite à tant de faux-fuyans.

Bayle restera-t-il? est-il resté? demandera quelqu'un; relit-on Bayle? Oui, à la gloire du génie critique, Bayle est resté et restera autant et plus que les trois quarts des poètes et orateurs, excepté les très-grands. Il dure, sinon par telle ou telle composition particulière, du moins par l'ensemble de ses travaux. Les neuf volumes in-folio que cela forme en tout, les quatre volumes principalement de ses *Œuvres diverses*, préférables au Dictionnaire, bien que moins connues, sont une des lectures les plus agréables et commodes. Quand on veut se dire que rien n'est bien nouveau sous le soleil, que chaque génération s'évertue à découvrir ou à refaire ce que ses pères ont souvent mieux vu, qu'il est presque aussi aisé en effet de découvrir de nouveau les choses que de les déterrer de dessous les monceaux croissans de livres et de souvenirs; quand on veut réfléchir sans fatigue sur bien des suites de pensées vieillies ou qui seraient neuves encore, oh! qu'on prenne alors un des volumes de Bayle et qu'on se laisse aller. Le bon et savant Dugas-Montbel, dans les derniers mois de sa vie, avouait ne plus supporter que cette lecture d'érudition digérée et facile. La lecture de Bayle, pour parler un moment son style, est comme la collation légère des *après-dînées* reposées et déclinantes, la nourriture ou plutôt le *dessert* de ces heures médiocrement animées que l'étude désintéressée colore, et qui, si l'on mesurait le bonheur moins par l'intensité et l'éclat que par la durée, l'innocence et la sûreté des sensations, pourraient se dire les meilleures de la vie.

SAINTE-BEUVE.

LA
NUIT DE DÉCEMBRE.

LE POÈTE.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,

De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'Amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir

Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instans de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour en vivre ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin,
A Cologne, en face du Rhin,
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais,
A Brigues, dans les vieux chalets,
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Hâvre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon ame;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin!
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange;
  Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!)
  Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
  Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie?
Tu me souris sans partager ma joie,
  Tu me plains sans me consoler!

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
  C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre;
  J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
  Tiède encor d'un baiser brûlant;
Et je songeais comme la femme oublie,
Et je sentais un lambeau de ma vie
  Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
  Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
  Ses éternels sermens d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées,
  Qui me faisaient trembler la main;
Larmes du cœur, par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
  Ne reconnaîtront plus demain!

J'enveloppais dans un morceau de bure
  Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure
  C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
  Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,

Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et n'y pouvant pas croire,
En pleurant j'en doutais encor.
Ah! faible femme, orgueilleuse insensée,
Malgré toi tu t'en souviendras!
Pourquoi, grand Dieu! mentir à sa pensée?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures;
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien! adieu. Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce cœur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner.
Ah! pauvre enfant, qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner!
Allez, allez, suivez la destinée;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée; —
Éternel Dieu! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu?

— Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre;
Elle vient s'asseoir sur mon lit.

Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
  Sombre portrait vêtu de noir?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve? est-ce ma propre image
  Que j'aperçois dans ce miroir?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
  Pélerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
  Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
  Hôte assidu de mes douleurs?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
  Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère:
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

ALFRED DE MUSSET.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE.

REVUE TRIMESTRIELLE.

Pendant long-temps les journaux littéraires n'ont été alimentés que par la critique des livres. Quand la presse périodique naquit, il y a deux siècles, elle commença comme commencent toutes les choses du monde, elle fut d'abord fort petite et fort modeste; ce fut un germe presque inaperçu, qui se greffa un beau jour sur la seule littérature que l'on connût alors. Le père des journaux français, médecin en vogue et grand nouvelliste, Théophraste Renaudot, prétendait n'avoir songé à imiter à Paris les gazettes de Venise, que dans la louable intention d'amuser ses malades et de leur fournir un sujet de distraction. Qui aurait pensé que le journal politique, tel qu'on le connaît aujourd'hui, sortirait d'une invention si innocente et si frivole? La même idée, appliquée aux nouveautés scientifiques, donna naissance à l'antique et respectable *Journal des Savans*. A peu de temps de là, l'illustre Bayle, réfugié à Rotterdam, en imitant cet exemple, au grand profit de l'esprit humain, s'annonça également sous l'humble titre de nouvelliste; il fit les *Nou-*

velles de la république des lettres. Pendant deux cents ans, les journaux, comme une plante parasite, s'attachèrent donc aux livres, y plantèrent leurs racines, et y puisèrent toute leur sève. Vers la fin du dernier siècle, les *Revues*, en donnant plus d'étendue à leurs articles, introduisirent un genre nouveau; et, chemin faisant, elles ont fini par abandonner les livres, pour vivre de leur vie propre; elles se sont faites livres elles-mêmes. La presse périodique a pris tellement pied dans la littérature, qu'on se plaint même qu'elle étouffe un peu trop cette presse des livres, qui l'a précédée de si loin, et qui l'a si long-temps nourrie. Aujourd'hui les *Revues* les plus favorisées du public ont délaissé le soin d'annoncer les ouvrages, et se composent presque entièrement d'articles originaux. Il semble enfin, au dire de leurs flatteurs, que ces recueils ne sont devenus attrayans que depuis qu'ils ont renoncé totalement à leur ancienne méthode.

Cependant, tout en conservant le caractère nouveau que les *Revues* ont pris depuis quelques années, ne pourraient-elles pas au moins garder quelque trace de leur origine? La critique des livres n'est-elle pas chose profitable et même nécessaire au public? Ce livre collectif qu'on appelle aujourd'hui *Revue* rend-il inutile et sans intérêt la connaissance sommaire des autres productions de l'esprit? et n'y a-t-il pas un notable dommage à ce que les voies de communication dans le domaine de l'intelligence soient moins bien entretenues qu'elles ne l'étaient autrefois? La meilleure *Revue*, suivant le plan aujourd'hui à la mode, ne met son lecteur en communication qu'avec un nombre très limité d'écrivains; or, que dirait-on de la plus belle route du monde, lors même qu'elle passerait par les cités les plus florissantes, si elle était sans embranchement avec les autres routes qui s'étendent dans les diverses parties d'un grand territoire, et y font circuler partout la vie et la richesse?

La *Revue des Deux-Mondes* n'a certainement jamais négligé la critique. On peut dire au contraire que c'est dans ce recueil qu'a grandi et s'est développé le genre de critique qui convient aux œuvres nouvelles de l'art et au mouvement intellectuel de notre époque. La critique, telle qu'on la connaissait à la fin du XVIIIe siècle et sous l'empire, n'était plus viable après le mouvement de crise et de renouvellement qui s'est fait sentir il y a quelques années; il en fallait une autre, assez novatrice, assez affranchie des vieux préjugés, et en même temps assez féconde et assez riche de son propre fonds, pour n'être pas récusée par les artistes, et pour lutter dignement contre leurs tendances ou les appuyer au besoin. Donner au public des informations utiles était le moindre des services que l'on pût rendre à l'art, quand il s'agissait d'initier le public à des œuvres

d'un art si nouveau pour lui. Il fallait que le critique se fît artiste lui-même dans ses jugemens, pour se faire écouter et croire. De là la nécessité d'une forme toute nouvelle. De tels morceaux sont plutôt des articles originaux inspirés à l'occasion d'un livre, et doués par eux-mêmes de vie et de spontanéité, que le compte-rendu d'un ouvrage. Assurément nul recueil n'a présenté aussi souvent que le nôtre cette alliance de la critique et de l'art.

Mais, dans notre plan, les ouvrages qui ont droit à un pareil examen sont en fort petit nombre, et désignés pour ainsi dire d'avance par une grande notabilité littéraire. Or, il paraît chaque année des livres très remarquables qui, sans avoir l'à-propos ou l'éclat (durable ou éphémère) de certaines productions de la littérature et du théâtre, ont cependant le droit incontestable d'être connus et appréciés. Nous regrettons de ne pas nous en être occupés jusqu'ici d'une manière assez suivie.

C'est pour remplir cette lacune que nous commençons aujourd'hui ce Bulletin, sorte de supplément aux articles de critique qui ont leur place déjà assignée dans notre recueil. Ce sera, si l'on veut, une amende honorable faite à l'ancienne méthode des *Revues*; le genre proscrit reparaîtra, mais seulement comme un complément utile de la forme actuelle. e cette façon, les ouvrages véritablement importans seront toujours signalés à nos lecteurs; car s'ils n'entrent pas, par leur objet, dans une de nos séries déjà constituées, ils trouveront place dans la nouvelle série spéciale que nous leur ouvrons. Ce Bulletin en effet ne se bornera pas aux ouvrages littéraires : l'histoire, la politique, la philosophie, les sciences, en fourniront la matière, et jusqu'aux livres de pure érudition pourront y obtenir l'honorable mention que méritent des travaux utiles et consciencieux. Nous avons calculé, et ce calcul est aisé à faire, que quatre Bulletins par année suffiraient à l'annonce des livres qui, à des titres divers, méritent d'être signalés au public.

Quant aux principes qui nous dirigeront dans cet examen, nous jugeons inutile de nous en expliquer. Avant tout, nous ferons nos efforts pour présenter des aperçus nets sur le contenu des livres que nous passerons en revue. Certes, nous n'entendons pas nous priver du droit qu'a la critique de faire bonne justice des mensonges, des erreurs et des ridicules; cependant nous déclarons d'avance que nous n'attachons pas toute importance à cette attribution. Il est un autre rôle que nous préférerions, s'il nous fallait choisir : la fonction de nouvellistes, comme on disait au XVIIe siècle, nous irait mieux que celle de ces *jugeurs* par métier et par nature, sorte de Perrin Dandin du monde littéraire; et s'il nous fallait aussi opter entre les deux parts de la justice

distributive apanage de la critique, nous aimerions mieux encore celle qui consiste à aider, à encourager tout ce qui est bon et honorable.

En résumé, la devise de cette section de notre recueil, c'est l'*utilité*. Le lecteur sait d'avance qu'il ne doit pas demander à ces notices faites pour l'*informer*, comme disent les Anglais, et qui ne comportent pas de grands développemens, le charme des articles originaux qui composent les autres séries de la *Revue*.

---

§ I. — HISTOIRE ET POLITIQUE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DES OTTOMANS, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS, par J. de Hammer, traduite de l'allemand par J. Heller (1).

Cet ouvrage d'histoire fera marque dans notre époque, déjà si riche cependant en travaux de ce genre. Jusqu'ici, chose étonnante, puisqu'il s'agissait d'une nation européenne et d'une période toute moderne, l'histoire des Ottomans ne nous a point été connue, ou du moins ne l'a été que par des récits tronqués et imparfaits, peu dignes de la gravité scientifique de notre temps. Pour les origines et la génération de ce formidable empire, nous en étions à peu près réduits, pour toute richesse historique, aux chroniques médiocres des Bysantins. Les sources originales étaient trop lointaines pour qu'il nous fût permis d'y puiser. Aussi, que d'erreurs, que d'obscurités, que d'oublis! La chose pouvait être aisément entrevue; mais voici M. de Hammer qui l'établit avec une rigueur faite pour nous confondre, et qui, du même jet de lumière dont il dissipe notre ignorance, nous dévoile toute l'étendue du domaine sur lequel elle régnait. Pour assurer au monument qu'il se proposait de construire les bases les plus solides et les plus respectables, cet illustre écrivain n'a reculé ni devant les efforts les plus pénibles, ni devant les plus coûteux sacrifices. Trente années de travaux, de voyages, de dangers, ne lui ont point semblé une préparation trop dure, et n'ont rien détruit de son infatigable patience. Tout ce que l'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Bagdad, a pu lui fournir de documens authentiques, de collections de lois ou de traités, de compositions historiques turques, arabes, persanes, il l'a eu. Près de soixante ouvrages de chronologie, de géographie, d'histoire, de politique, dont l'Occident soupçonnait à peine l'existence, et dont il s'est procuré à grands frais les manuscrits,

(1) Tomes I et II, librairie de Bellizard, rue de Verneuil.

servent de fondement et de garantie à ses premiers volumes. Son crédit, ses correspondances, ses longs séjours en Turquie, l'ont rendu maître d'une réunion d'écrits originaux que la cour de Vienne s'est empressée d'acquérir, et à laquelle aucune autre, même en Asie, ne saurait être comparée. Toutes les bibliothèques de l'Europe lui ont fourni leur contingent; et enfin les archives d'état de Venise et de l'Autriche, ces deux puissances si long-temps mêlées par la guerre à la puissance ottomane, se sont ouvertes devant lui pour livrer à son investigation savante le riche trésor des pièces diplomatiques qu'elles renferment : rapports d'ambassadeurs, négociations, conventions, traités de paix; précieux contrôle des historiens orientaux!

Tels sont les fondemens de certitude sur lesquels repose l'histoire dont M. de Hammer vient de doter l'Europe. Ce sont des annales turques composées avec les connaissances que pourrait posséder un musulman érudit, et écrites avec la clarté et l'impartialité du génie occidental. A ses autres mérites, cette histoire joint celui d'être née dans l'instant le plus favorable que puisse rencontrer l'écrivain qui se propose de retracer les évènemens d'un empire. La puissance ottomane, après s'être élevée au plus haut degré de splendeur que les puissances mahométanes aient jamais atteint dans le monde, est aujourd'hui pleinement entrée dans cette phase de décrépitude qui attend inévitablement toutes les sociétés qui n'ont apporté en naissant qu'un principe éphémère d'existence. Le moyen-âge chrétien finissait lorsqu'elle a commencé à dresser sur la scène politique l'image menaçante de son croissant, et déjà voici qu'elle est à son terme. Que notre regard remonte l'espace de quelques siècles, et il touche à l'antiquité de ces Barbares : en un clin d'œil leur domination s'installe, grandit, fait trembler à la fois les trois mondes; en un clin d'œil aussi elle s'ébranle, perd sa force et n'est plus qu'un fantôme que le moindre souffle de guerre va remettre au néant. Naissance, grandeur et décadence, l'historien peut convoquer à son aise dans sa pensée tous les élémens de cette destinée déjà presque entièrement accomplie; et cependant les traces qu'elle lui présente encore ne sont pas tellement effacées dans la poussière du passé, qu'il ne lui soit donné de toucher de ses mains cette caduque et chancelante nation, de la voir, de l'entendre dérouler ses souvenirs, et de ramasser ses dernières paroles. C'est à l'instant où le moribond s'apprête à descendre dans le silence du tombeau que les vivans ont coutume de s'approcher de lu pour recueillir le testament de sa vie.

Enfin, dans un moment où l'attention de l'Europe se reporte si vivement, et par de si justes motifs, sur les affaires de la Turquie, les

récits de M. de Hammer acquièrent une sorte d'intérêt d'actualité qui rehausse encore l'intérêt historique qui est leur apanage. Quelques détails sur les antiquités ottomanes, puisés dans les premiers volumes de cette histoire, ne seront donc point jugés ici hors de propos. Nous nous contenterons de montrer dans ce premier article cette puissance asiatique dans son germe sauvage. Plus tard, nous la verrons se déployer hors de son embryon et étaler toutes ses splendeurs, mais toujours empreinte de ce caractère dur et ambitieux, signe dominant de son enfance.

Les Turcs, desquels les Ottomans ne sont qu'une faible dérivation, sont une race très ancienne et très considérable. Le *Targitaos* d'Hérodote, ou *Togharma* de Moïse, est vraisemblablement sa souche la plus lointaine. Elle occupait les steppes immenses qui s'étendent dans le centre de l'Asie, sur une surface presque décuple de celle de la France, de l'est à l'ouest, entre le lac Aral et la Chine, et, du sud au nord, entre le Thibet et la Sibérie. Peuples nomades, célèbres par leurs incursions et leurs rapines, les anciens Perses les désignaient sous le nom de *Touran*, les Chinois sous celui de *Tuku*, ou sous celui plus ancien de *Hounnious*. Ce sont ces Scythes *Tourgious* ou *Amourgious* qui furent en guerre avec Cyrus. Oghouz-Khan, fils de Kara-Khan, est le prince à qui l'on doit rapporter les commencemens de la nation turque, à peu près comme les Juifs et les Arabes se rapportent à Abraham. Ces deux patriarches paraissent aussi appartenir au même temps. Oghouz, ayant quitté l'idolâtrie pour un culte nouveau, entra en révolte contre son père, le défit les armes à la main, et devint roi, par cette victoire parricide, de tout le pays compris entre Artelas et Boukhara. Sa résidence était à Yassy. Il eut six fils, Boun-Khan (*le khan du jour*), Aï-Khan (*le khan de la lune*), Ildiz-Khan (*le khan de l'étoile*), Goek-Khan (*le khan du ciel*), Tagh-Khan (*le khan de la montagne*), et Deniz-Khan (*le khan de la mer*). Les trois premiers, connus sous le nom de Outschok (*les trois flèches*), avaient le commandement de l'aile gauche de son armée; les trois autres, nommés Bozouk (*les destructeurs*), avaient celui de l'aile droite. Après la mort de leur père, les premiers devinrent chefs des tribus turques de l'est, les seconds de celles de l'ouest.

La route des *destructeurs* est vers l'ouest. Ils s'éloignent peu à peu de leurs steppes natales, dépassent le Sihoun et le Djihoun, gagnent l'Asie-Mineure, la Grèce, le Bosphore, et s'étendent enfin jusque sur le Danube. Les plus célèbres tiges de ces conquérans asiatiques, les Oghouzes, les Seldjoukides et les Ottomans, descendent respectivement du khan de la montagne, du khan de la mer, et du khan du ciel.

Lorsque la digue opposée par le royaume de Khowaresm aux débordemens vers l'occident, fut enfin emportée par le gigantesque effort de Djenghiz-Khan, Souleïman-Schah, de la famille de Kayi, l'un des plus illustres de la race turque, quitta le Khorassan à la tête des familles de sa tribu, et vint établir ses campemens près d'Akhlath, au voisinage de l'Arménie. La mort de Djenghiz-Khan l'ayant bientôt forcé de quitter cette position avancée, il reprit le chemin de sa patrie, suivi de sa troupe, et périt malheureusement en traversant l'Euphrate à la nage. Cet évènement fut un signal de dispersion pour les familles qui s'étaient groupées autour de lui : les unes demeurèrent en Syrie et allèrent chercher fortune çà et là dans les montagnes; les autres se rangèrent sous le commandement de ses deux fils aînés, Sounkourtckin et Gountoghdi, et regagnèrent le Khorassan ; enfin, un détachement de quatre cents familles environ, ayant reconnu pour chefs les deux plus jeunes fils de Souleïman, Ertoghrul et Dundar, remonta de nouveau vers l'Arménie, et alla se loger dans la vallée de Sourmeli, près des sources de l'Euphrate.

Cependant, Ertoghrul et son frère, désireux de trouver pour leur tribu un établissement plus favorable, montèrent à cheval à la tête de leurs cavaliers, et se mirent en route vers l'occident, dans le dessein de reconnaître les lieux. Voyageurs insoucians et sauvages, comme ils étaient en train de cheminer à l'aventure au travers de ces régions inconnues, un spectacle vint tout à coup frapper leurs yeux : deux armées étaient en bataille dans une plaine; on apercevait les escadrons se chargeant et se confondant l'un dans l'autre au milieu des tourbillons de poussière; mais on était trop loin pour rien distinguer de précis, et l'on ignorait les noms des combattans. A cette vue, l'ardeur guerrière se réveille. Ertoghrul, sans autre délibération, fait vœu à l'instant même de se ranger du côté du plus faible. Il accourt, suivi de ses quatre cents cavaliers, et ce renfort inespéré ayant décidé la victoire, les Turcs reconnaissent dans leur allié inconnu le puissant souverain des Seldjoukides, Alaeddin : les vaincus étaient l'armée des Mongols. Ertoghrul ayant demandé pour toute récompense à ce prince une demeure tranquille et solitaire dans ses états pour lui et ses troupeaux, celui-ci, après l'avoir revêtu d'un habit d'honneur, lui assigna pour séjour d'été les montagnes d'Ermeni, et pour séjour d'hiver les vastes pâturages de Sœgud. Ce fut là le berceau de la puissance ottomane dans l'Asie-Mineure. Peu de temps après, Ertoghrul joignit à cette première possession le district de Sultan-Œni, l'ancienne Phrygia-Epictetos, qu'il reçut en fief des mains d'Alaeddin, pour prix d'une victoire remportée

sur les Grecs près de Brousa. Enfin, après un long intervalle de repos, causé par sa vieillesse, ce chef nomade mourut en 1288. Son fils Osman lui avait déjà depuis long-temps succédé dans la carrière des armes; agrandissant continuellement par son infatigable persévérance le cercle de sa puissance, il était réservé à ce jeune chef de s'élever bientôt à la dignité de prince indépendant, et de devenir le principe de l'illustre dynastie des Osmanlis.

Quelques jours avant la mort d'Ertoghrul, Osman à la tête de ses amis avait enlevé sur les Grecs le château de Karadjahissar, l'une des forteresses dont ils étaient encore maîtres sur le territoire asiatique. Alaeddin, pour s'attacher le jeune homme et lui donner bon courage, lui avait adressé, au sujet de cette victoire, les insignes de prince, le drapeau, les timbales, la queue de cheval; en même temps, il lui avait conféré l'investiture du fief qu'il venait de conquérir. Enhardi par ce changement de position, le jeune Turc fut bientôt tout entier à l'idée de la guerre. Depuis long-temps les hordes d'Ertoghrul avaient pris l'habitude, aux approches de l'été, lorsqu'elles quittaient la plaine pour se rendre avec leurs troupeaux dans les montagnes, de déposer leurs effets les plus précieux entre les mains du commandant grec du fort de Biledjik, avec lequel elles avaient toujours vécu en bonne intelligence. De cette manière elles ne craignaient pas d'être inquiétées sur leur passage par les commandans des autres forts, et notamment par celui d'Angelocoma qui s'était déclaré leur ennemi; et à leur retour, elles retrouvaient les objets dont elles avaient besoin et qui leur étaient fidèlement remis. Les Grecs avaient seulement exigé, comme garantie, que ce seraient les femmes qui seraient chargées de ces transports. Quant aux hommes, les portes de la forteresse leur demeuraient fermées, et ils s'acquittaient chaque année, envers le commandant, en lui envoyant, à leur retour des montagnes, des fromages, des outres de miel, des peaux de chèvre et des tapis grossiers, comme ils avaient l'industrie d'en fabriquer. L'amitié était donc ainsi de vieille date lorsque le commandant de Biledjik, ayant commencé à prendre ombrage de la puissance ascendante d'Osman, imagina, de concert avec les commandans de Yarhissar et de Belocoma, de s'en défaire par trahison. Les noces du commandant de Biledjik avec la fille du commandant de Yarhissar, que l'on devait prochainement célébrer, et auxquelles Osman se trouvait invité, devaient servir d'occasion. Osman avait été heureusement prévenu du complot. Tandis que son perfide ennemi l'attendait au lieu fixé pour la réunion, profitant de l'habitude prise pour le transport des trésors, il s'introduit dans l'intérieur de la forteresse avec trente-neuf de ses plus

intrépides guerriers, tous voilés et déguisés en femmes, s'empare de la garnison et des remparts, et se porte dans une gorge à la rencontre du commandant qui, accompagné de sa jeune épouse, revenait en paix à son château. Le commandant est tué, sa femme enlevée et donnée en récompense à Ourkhan, fils d'Osman. Du même coup, la troupe guerrière s'empare du château de Yarhissar, tandis qu'un autre détachement fait main-basse sur celui d'Aïnegœl. C'est à cet événement, qui eut lieu dans la dernière année de XIIIe siècle de notre ère, qu'il faut rapporter le commencement de la domination indépendante de la famille d'Osman. L'empire des Seldjoukides, qui avait jusque-là tenu en tutelle cet empire naissant, venait de tomber en morceaux, et la carrière politique s'ouvrait d'elle-même devant l'intrépide famille d'Ertoghrul.

Osman commença à battre monnaie et à faire prononcer la prière publique en son nom, signe caractéristique de la souveraineté chez les princes musulmans. Adieu le soin des troupeaux et la vie paisible des peuples pasteurs sous la tente! il n'est plus question que de guerre, d'agrandissement, de conquêtes; il faut que la nation tourne toute sa force contre les remparts des Grecs. En vain l'oncle d'Osman, le vénérable frère d'Ertoghrul, le vieux Dundar, qui, soixante-dix ans auparavant, à la tête des tribus, avait quitté les hautes vallées de l'Euphrate pour s'avancer vers les pâturages de l'Occident, s'efforce-t-il, dans le sein du conseil, de modérer l'ardeur de son neveu et de le maintenir dans les bornes d'une ambition plus tranquille; un coup de flèche est la seule réponse du conquérant, et le vieillard tombe sans vie; sanglant exemple pour quiconque voudrait retarder la marche du nouveau torrent d'invasion qui se prépare. Les noms viennent du ciel, a dit Mahomet: ce n'était pas sans raison que la racine arabe de celui d'Osman signifiait *briseur de jambes*, et que sa généalogie le faisait remonter aux Oghouzes *destructeurs*. Lorsque ce prince mourut en 1326, les Turcs se trouvaient établis sur les belles eaux de l'Archipel, dominateurs des îles par leurs essaims de pirates, possesseurs de presque tous les châteaux que les Grecs avaient si long-temps conservés au milieu des pays déjà inondés par le flot mahométan, maîtres enfin de Brousa, l'antique capitale de la Bithynie, l'une des places de l'Asie Mineure les plus florissantes et les plus considérables; en attendant Constantinople, c'était un digne siége pour un empire né d'hier au sein d'une troupe de pasteurs. Vienne le temps, nous verrons cet empire assis sur le Bosphore, occuper la mer Noire, la Méditerranée et le golfe Persique, tenir la Grèce, l'Égypte, la Romélie et la Syrie, s'avancer sur la

Hongrie, menacer Vienne, et faire trembler l'Europe devant l'éclat de son croissant.

L'YSTOIRE DE LI NORMANT, et la CHRONIQUE DE ROBERT VISCART, par Aimé, moine du Mont-Cassin; publiées pour la première fois, d'après un manuscrit français inédit du XIIIe siècle, appartenant à la Bibliothèque royale, pour la Société de l'histoire de France, par M. Champollion-Figeac (1).

Rien de plus célèbre dans l'histoire du moyen-âge que l'établissement des Normands en Italie, ou, pour parler le langage des historiens du dernier siècle, que la conquête de Naples et de la Sicile par des gentilshommes normands. Ces gentilshommes, comme Voltaire les appelle dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, étaient tout simplement les descendans des pirates de Hastings, qui, assez semblables encore à leurs pères, continuaient au loin leurs expéditions vagabondes; et quant au royaume de Naples et de Sicile, ces Normands ne le conquirent pas seulement, ils le fondèrent.

Avant leur arrivée, en effet, ce qu'on a appelé depuis le royaume de Naples était le pays le plus morcelé et le plus malheureux du monde. C'était nominalement une dépendance de l'empire grec; mais c'était réellement la proie d'une foule de despotes. L'Italie d'aujourd'hui est une bien faible image de cette anarchie générale, où luttaient les uns contre les autres des empires, des villes, des châteaux-forts : ici l'empereur grec, représenté par son gouverneur, le *Katapan*; ailleurs, des princes indépendans, comme le prince de Capoue, le duc de Bénévent; plus loin, comme à Salerne, des seigneurs coalisés pour tyranniser en commun une ville et son territoire; ailleurs encore des espèces de petites républiques, comme Gaëte et Naples, cette future capitale plus ressemblante alors à un village de pêcheurs au bord de la mer qu'à la splendide cité du Vésuve. Cependant, au nord, l'empire d'Allemagne, ce lourd tyran de l'Italie, prétendait disputer tout ce territoire à l'empire grec, à titre de succession des Césars d'Occident; et enfin les Sarrasins, abrités comme des vautours dans leurs vaisseaux ou dans quelques châteaux fortifiés sur la côte, venaient piller indifféremment tous ces chrétiens. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, de la grecque, ou mahométans. Épuisée, comme un champ qui a trop produit, la terre natale

(1) Paris, 1835, 1 vol in-8°, librairie de Jules Renouard, rue de Tournon, 6.

d'Horace et de Cicéron ne nourrissait que des hommes faibles, incapables de se régénérer et de s'affranchir. Quelques Normands, revêtus d'armures comme d'une écaille, ayant de longues lances et des casques pointus, suffirent pour changer, en moins de cinquante ans, cet état de choses, et pour amener l'unité politique de cette moitié de l'Italie. Est-il étonnant que cette terre reconnaissante leur ait plus tard donné le Tasse pour chanter leur gloire dans les croisades? Chanter leurs exploits, n'était-ce pas chanter sa délivrance?

Les Normands furent vraiment l'instrument le plus actif de la formation de l'Europe au moyen-âge. Ils semblent fondre du Nord pour détruire l'Europe, et la Providence veut que ce soit eux qui en achèvent la construction et l'unité. Ils viennent les derniers des Barbares à la curée, et ils se trouvent venus à point pour repousser définitivement les Sarrasins. Ils se jettent en loups furieux sur les restes de la civilisation romaine, et l'Église les emploie comme elle avait autrefois employé les Francs; elle s'en sert et les discipline; ils deviennent son escorte et ses missionnaires, et c'est par eux qu'elle parvient à réunir l'Europe dans les croisades.

Et ce qui est remarquable, ce n'est pas seulement de voir la Providence faire tourner au bien ce qui semblait ne pouvoir engendrer que le mal, mais c'est encore de la voir produire par les mêmes ressorts des effets si différens. Les Normands, sauveurs de la chrétienté, suivaient précisément le même instinct que lorsqu'ils venaient, païens, attaquer la chrétienté. Une admirable simplicité dans les moyens employés par la Providence s'observe dans l'histoire comme dans la nature. Si, dans le spectacle du monde physique, on admire à chaque pas l'unité au sein d'une variété infinie de phénomènes, si l'on a pu dire de la nature qu'elle est uniforme en tous ses actes et toujours semblable à elle-même, ne doit-on pas dire la même chose de l'acte divin qui pousse l'humanité dans sa route, quand on voit les mêmes causes produire des effets si divers, les mêmes passions, les mêmes instincts accomplir successivement les différentes destinées qui, réunies et ajoutées bout à bout, élèvent dans le temps un monde tout aussi réel, tout aussi varié et tout aussi un, que le monde qui se dresse devant nous dans l'espace? Le mouvement des Normands qui nous occupe eut lieu sans interruption du VIIIe siècle au XIIe. Pendant ces quatre siècles, rien de plus changeant en apparence que les mœurs de cette nation, qui, de dévastatrice et d'errante, se fait rapidement stationnaire, et presque à l'instant même redevient conquérante, sans quitter cette fois ni ses anciens ni ses nouveaux établissemens. Les

historiens médiocres ne manquent pas de faire ressortir ces oppositions; le vulgaire est plus frappé des différences et des contrastes que de l'harmonie et de l'unité : mais que d'uniformité réelle à travers ces diverses transformations! La conquête de l'Angleterre et celle de la Sicile ne doivent pas se séparer des invasions de pirates qui les avaient précédées au VIIIe et au IXe siècle. Au commencement du dix[illegible], les Normands semblent, il est vrai, changer d'existence; ils se fixent les uns sur la Loire, les autres sur la Seine : mais leur mouvement n'est que ralenti, et non pas arrêté. Leur établissement de Normandie n'est qu'une halte; car, à peine fixés, les voilà qui repartent. Cinquante ans après Rollon, une de leurs bandes guerroie déjà en Italie; ils fondent la principauté d'Averse dès l'an 1030; puis vient presque aussitôt la fortune inouie des fils de Tancrède de Hauteville; et, à peine Robert Viscart, le héros de cette race, a-t-il fait la conquête de Naples, que nous voyons partir des côtes de Normandie l'expédition de Robert Crespin contre les Sarrasins d'Espagne, et que Guillaume-le-Bâtard envahit l'Angleterre. Ainsi, cette célèbre expédition d'Angleterre n'est qu'un épisode de l'histoire des Normands, un fait du même genre que ceux qui l'avaient précédé ou qui l'accompagnèrent. On dirait que le duc de Normandie, voyant qu'un de ses chevaliers s'était fait duc de la moitié de l'Italie, voulut, pour ne pas déchoir, monter plus haut et se faire roi : la conquête de Guillaume suivit presque immédiatement celle de Robert Viscart.

Robert Viscart, ou Guiscard, c'est-à-dire Robert-l'Avisé ou le Rusé, (de *wise*, esprit), fait dans l'histoire, il faut en convenir, une moins magnifique figure que Guillaume-le-Bâtard. La conquête de Naples paraît d'abord un bien moindre évènement que la conquête de l'Angleterre. C'est que cette dernière fut accompagnée d'une émigration bien plus considérable du peuple conquérant. Les aventuriers normands qui se firent comtes, ducs et rois en Italie, n'avaient avec eux qu'un petit nombre de compagnons; ces familles ne formèrent donc pas, comme en Angleterre, une race superposée sur une autre race. Leur action se perd dans la vie générale de l'Italie. C'est pour cela que cette conquête n'a pas le même relief que la conquête d'Angleterre. Mais, sous tout autre rapport, la fondation du royaume de Naples par les fils de Tancrède est un évènement aussi considérable que la victoire de Guillaume sur les Saxons. Cette fondation devint en effet la clé de toute la politique des papes. C'est en s'appuyant sur Naples que les papes purent enfin lutter avec succès contre les Gibelins et l'Empire; c'est par l'appât de cette couronne qu'ils attirèrent les Français en Italie; c'est en en dis-

posant qu'ils achetèrent Rome. Jusque-là ils n'avaient été maîtres de rien, toujours exposés à tous les caprices du peuple et à toutes les interventions des étrangers. Mais, seigneurs suzerains de la Sicile, propriétaires de Rome, ils eurent un levier pour agir en Europe, et pour intéresser, suivant le besoin, les nations les plus éloignées aux affaires d'Italie. Pourtant, si grande qu'ait été l'influence de cette conquête sur la politique intérieure de l'Europe, elle fut plus grande encore sur sa politique extérieure; car, sans ces aventuriers normands, qui se firent les chefs de l'Italie méridionale en si peu de temps, les croisades n'auraient pas eu lieu. Ce furent leurs victoires sur les Sarrasins qui armèrent l'Europe contre l'Asie, et qui l'enflammèrent d'une belliqueuse ardeur, bien plus que ne le firent les prédications de Pierre-l'Ermite. Leur conquête de Sicile fut pour ainsi dire la première croisade. Sous tous ces rapports, il n'y a pas dans l'histoire de figure plus remarquable que celle de Robert Viscart, parti simple chevalier des environs de Coutances, obligé d'abord à vivre de rapines et à se faire chef de brigands, pour devenir ensuite le chef d'une espèce de république de condottieri, vainqueur des Sarrasins, maître de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, et qui mourut après avoir été duc vingt-cinq ans, après avoir fait en même temps la guerre à l'empire grec et à l'empire d'Allemagne, après avoir pris Rome sur les Tudesques et délivré Grégoire VII. Cette délivrance du grand Hildebrand, de ce pape type, qui eut lieu en 1084, et qui fut la dernière action éclatante de Robert Viscart, caractérise bien la destinée de ce héros normand, venu au monde pour servir la papauté, afin qu'elle pût respirer plus à l'aise, plus libre en Italie, plus puissante en Europe. On a souvent représenté l'alliance des Normands et du pape comme celle de deux larrons qui s'associent dans un intérêt commun, les Normands ayant besoin pour voler la Sicile d'en concéder au pape la suzeraineté, et le pape profitant de cette suzeraineté pour vendre ensuite au plus offrant la couronne de Sicile. S'arrêter là, c'est s'arrêter à la surface, et ne pas voir le fond des choses; c'est ne pas comprendre les nécessités de l'Italie et la construction successive de l'Europe. Ce qui est certain, c'est qu'après Hildebrand et son fidèle appui Viscart, il se trouva que la papauté avait sous sa main des royaumes; son alliance avec les conquérans lui avait donné Naples en Italie, et à l'autre bout de l'Europe l'Angleterre. Alors purent venir les croisades; l'Europe, excitée par les merveilleux exploits des chevaliers normands, et par leurs victoires sur les Sarrasins de Sicile, s'élança en Asie à la voix des pontifes. Les Normands devaient encore avoir ici l'initiative. On sait que Boémond, fils de Ro-

bert Viscart, laissant à ses parens l'Italie, continua sa course en avant, et, portant la bannière rouge des Normands à la croisade de Godefroy de Bouillon, se fit prince d'Antioche : il ne s'arrêta que là où s'arrêta l'Europe (1). Ce Boémond a été célébré par le Tasse; mais le poète des croisades, en lui laissant le caractère que l'histoire lui donne, la prudence politique et l'ambition dominatrice, a créé une autre figure pour personnifier cette race des chevaliers normands, une figure idéale qu'il a élevée au-dessus de tous ses héros : c'est Tancrède, dont le nom rappelle le vieux chevalier de Coutances d'où les conquérans de Naples tiraient leur origine. Il semble que ce nom était pour l'Italie le nom normand par excellence. Il y eut bien en effet à la croisade un chevalier nommé Tancrède, qui se signala par son intrépide valeur; mais on dirait que le Tasse s'est plu à rassembler sur lui toute la poésie de la chevalerie normande.

Malheureusement on ne possède que fort peu de monumens historiques sur cette curieuse époque. Muratori a inséré dans sa collection des écrivains de l'histoire d'Italie (*Rerum italicarum Scriptores*) tous les ouvrages latins, en prose ou en vers, qui traitent spécialement de l'établissement des Normands en Italie au XIe siècle. Les plus considérables de ces ouvrages sont l'Histoire de Sicile, de Malaterra, en prose et

(1) M. Michelet, dans sa description des croisades (*Histoire de France*, t. II), s'est trompé sur ce fils de Robert Viscart. « *Un certain Bohémond*, dit-il, *bâtard de Robert l'Avisé*, et non moins avisé que son père, n'avait rien eu en héritage que Tarente et son épée. » La *Chronique* publiée par M. Champollion prouve, ce qui était d'ailleurs bien connu, que Boëmond était, non le bâtard, mais le fils légitime et l'aîné des fils de Robert Guiscard. Robert se maria deux fois, la première avec une dame normande nommée Alberade, qui était riche et d'une noble famille; il s'en sépara dans la suite par autorité de l'église, sous prétexte qu'elle était sa parente aux degrés prohibés, et épousa la fille de Gaimar, prince de Salerne. Dans la *Chronique*, Boëmond, fils d'Alberade, seconde le duc Robert son père dans toutes ses entreprises; c'est à lui que Robert laissa le commandement de l'expédition de Morée en 1084, année où Boëmond remporta une victoire signalée sur l'empereur Alexis. Après la mort de Robert, les conquêtes furent divisées : Roger, son frère, se réserva la Sicile; le fils aîné de Robert et de sa seconde femme lui succéda aux duchés de la Pouille et de la Calabre; Boëmond eut la principauté de Salerne, Otrante, Galipoli, et d'autres terres. Il est vrai que Boëmond se trouvait mal partagé, et qu'il fut obligé de céder à la force. Mais M. Michelet a tort de le représenter comme si dépourvu et si obscur au moment de la croisade.

en quatre livres, et un poème historique en cinq livres, de Guillaume de la Pouille. Ces relations, qui ont été écrites après les premiers temps de la conquête, sont d'ailleurs fort sèches, et laissent beaucoup à désirer. Mais on savait, par la Chronique du Mont-Cassin, qu'un moine, nommé *Amatus*, Amat ou Aimé, contemporain de l'établissement des Normands en Italie, avait écrit une histoire de ce grand évènement.

Les savans avaient souvent déploré la perte de cet ouvrage. Baluze, Mabillon, les bénédictins auteurs de l'Histoire littéraire de la France, ont fait des suppositions assez diverses sur cet Amat; mais tous se sont accordés à regarder comme perdue à jamais sa précieuse Histoire des Normands.

Hé bien, c'est cette Histoire dont on vient de retrouver non pas le texte original latin, mais une traduction française dans un manuscrit de la Bibliothèque royale; et c'est cette traduction que M. Champollion-Figeac a été chargé de publier au nom de la Société de l'histoire de France.

M. Champollion a fait précéder cette publication d'une préface très érudite, dont on nous permettra d'indiquer ici la substance.

Le précieux manuscrit de la Bibliothèque royale dont il est question contient, outre l'*Ystoire de li Normant*, trois autres ouvrages; car c'était assez l'usage, au moyen-âge, de coudre les uns à la suite des autres plusieurs écrits historiques, de manière à composer une histoire suivie. Ce manuscrit s'ouvre donc par la Chronique d'Isidore, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'empereur Héraclius. A cette chronique succède le Sommaire de l'Histoire romaine par Eutrope, d'après la rédaction et avec les additions de Paul Diacre, commençant au règne de Janus et finissant au milieu de celui de Justinien. Vient ensuite l'Histoire des Lombards, par le même Paul. Enfin le recueil est terminé par l'Histoire des Normands d'Italie et de Sicile.

M. Champollion a profité de l'occasion pour résoudre un problème intéressant d'histoire littéraire. On possédait plusieurs rédactions très différentes du *Breviarium* d'Eutrope, remanié et alongé par Paul Diacre. Une de ces rédactions, entre autres, augmentée encore des additions qu'y firent plusieurs écrivains postérieurs, forme la compilation connue sous le nom d'*Historia Miscella*, compilation qui n'est pas sans importance. Mais on ne savait comment s'expliquer ces diverses rédactions d'un même ouvrage, et on avait peine à se reconnaître dans ce dédale de textes si dissemblables entre eux. Le manuscrit français de la Bibliothèque royale a fourni à M. Champollion des indications précises qui permettent de classer les divers textes, soit manuscrits,

soit imprimés, qui nous sont restés d'Eutrope et de ses continuateurs. Il est aujourd'hui démontré qu'Eutrope, écrivain romain, a fourni le premier fond de l'*Historia Miscella* jusqu'au règne de Valentinien, et que Paul Diacre, moine chrétien, a travaillé deux fois à l'étendre jusqu'au règne de Justinien, en y introduisant principalement les faits de l'Histoire sainte. Ce moine commença ce travail pour plaire à une princesse de Bénévent; mais la dame ayant d'abord trouvé l'ouvrage de *trop fort stille*, Paul Diacre en fit une nouvelle rédaction, beaucoup plus longue et plus prolixe que la première. D'autres ont ensuite conduit cet ouvrage jusqu'au neuvième siècle de l'ère vulgaire.

Quant à l'Histoire des Normands, qui devait l'occuper plus spécialement, M. Champollion a traité en détail les différentes questions que l'examen de ce manuscrit fait naître. Il démontre, par des preuves qui nous ont paru irrécusables, que l'ouvrage retrouvé est précisément celui du moine Amat, dont l'écrit a servi de base aux récits d'écrivains postérieurs, tels que Geoffroy de Malaterra, Guillaume de la Pouille, et Léon d'Ostie. Il se trouve même que ce dernier, en faisant à l'ouvrage d'Amat de très nombreux emprunts, nous en a conservé en partie le texte latin. Toutes les personnes qui aiment les recherches et les découvertes d'érudition prendront plaisir à lire cette dissertation. Jamais, même dans les meilleurs temps, on n'a fait un travail de ce genre avec plus de conscience. La société qui avait confié cette mission à M. Champollion doit se trouver satisfaite. Il y a, dans ces cent pages, assez de recherches minutieuses et de solides inductions pour montrer que les plus patiens bénédictins ont encore aujourd'hui des émules.

Venons à l'*Ystoire de li Normant* et à la *Chronique de Robert Viscart*, que M. Champollion croit aussi appartenir au moine Amat. Sur ce dernier point, nous avouons qu'il nous reste quelque doute.

Nous avons lu avec intérêt ces récits qu'un Italien, un moine, contemporain de Guillaume Bras-de-fer et de Robert l'Avisé, écrivait dans sa solitude du Mont-Cassin pendant que ces rudes Normands se faisaient les maîtres de son pays. Hélas! ce bon moine n'est pas un Tacite. Son Histoire ressemble fort aux chroniques latines que nous possédions déjà; et il faut avouer que sous bien des rapports elle n'ajoute pas une grande lumière à celle que l'on pouvait tirer des écrivains de la collection de Muratori. Pour peindre la vie des chevaliers du XIe ou du XIIe siècle, il fallait vivre soi-même de cette vie d'aventures; il fallait un homme qui consentît à déposer la lance pour prendre la plume; il fallait un laïc, un guerrier, qui écrivît en langue vulgaire, et non pas en latin: il fallait le sire de Joinville. La plupart du temps,

le bon moine Amat se borne à enregistrer les faits ou à les raconter sèchement. Cependant çà et là se trouvent quelques récits plus complets, qui se présentent comme des oasis dans ce désert de sable : nous en citerons deux ou trois exemples.

Un des faits les plus singuliers de la conquête des Normands, c'est la délivrance de Salerne en 983 par quelques pélerins normands qui mirent en déroute les Mahométans : ce fut là l'origine de la célébrité des chevaliers normands en Italie, et ce qui en attira tant d'autres en ce pays. Voici comment le fait est raconté dans l'Histoire d'Amat :

« Avan mille puis que Christ lo nostre Seignor prist char en la virgine Marie, apparurent en lo monde .xl. vaillant pélerin ; venoient del saint sépulcre de Jérusalem pour aorer Jhucrist. Et vindrent à Salerne, laquelle estoit asségié de Sarrasin, et tant mené mal qu'il se vouloient rendre. Et avant Salerne estoit faite tributaire de li Sarrazin; mès se tardèrent qu'il non paièrent chascun an li tribut à lor terme, et encontinent venoient li Sarrazin o tout moult de nefs, et tailloient et occioient, et gastoient la terre. Et li pélegrin de Normendie vindrent là, non porent soustenir tant injure de la seignorie de li Sarrazin, ne que li chrestiens en fussent subject à li Sarrazin. Cestui pélegrin alèrent à Guaimarie sérénissime principe, liquel governoit Salerne o droite justice, et proièrent qu'il lor fust donné arme et chevaux, et qu'il vouloient combattre contre li Sarrazin, et non pour pris de monnoie, mès qu'il non pooient soustenir tant superbe de li Sarrazin; et demandoient chevaux. Et quand il orent pris armes et chevaux, il assallirent li Sarrazin et moult en occistrent, et moult s'encorurent vers la marine, et li autre fouirent par li camp; et ensi li vaillant Normant furent veincéor, et furent li Salernitain délivré de la servitute de li pagan.

« Et quant ceste grant vittoire fu ensi faite par la vallantise de ces .xl. Normant pélegrin, lo prince et tuit li pueple de Salerne les regraciérent moult, et lor offrirent domps, et lor prometoient rendre grant guerredon. Et lor prièrent qu'il demorassent à deffendre li chrestien. Mès li Normant non vouloient prendre mérite de deniers de ce qu'il avoient fait por lo amor de Dieu, et se excusèrent qu'il non poient demorer.

« Après ce orent conseill li Normant que là venissent tuit li principe de Normendie; et les envitèrent; et alcun se donnèrent bone volenté et corage à venir en ces parties de sà, pour la richece qui i estoit. Et mandèrent lor messages avec ces victorioux Normans, et mandèrent citre, agmidole, noiz confites, pailles impérials, ystrumens de fer aorné

d'or, et ensi les clamèrent qu'il deussent venir à la terre qui mène lac et miel et tant belles coses. Et que ceste cosez fussent voires, cestui Normant veincéor lor testificarent en Normendie. »

Les commencemens de Robert Viscart sont fort intéressans. Il était le sixième fils de Tancrède de Hauteville; ses frères aînés étaient déjà établis dans la Pouille, lorsqu'il vint à son tour chercher fortune en Italie. Il fut d'abord assez mal reçu; il était sorti d'un second mariage, ses frères du premier lit le repoussèrent: Enfin, Humphroy, pour se débarrasser de lui, le conduit à l'extrémité de la Calabre, avise *un mont moult fort*, y construit un petit château, appelle ce lieu la Roche-Saint-Martin, le donne à Robert, *et lo mit en possession de toute la Calabre, et puiz s'en parti, et s'en torna en sa terre.* Il ne restait à Robert, pour vivre et jouir de cet empire qu'on lui avait donné si libéralement, qu'à se faire brigand. Ainsi fit-il :

« Robert regarda et vit terre moult large, et riches citez, et villes espessez, et les champs pleins de moult de bestes. Et regarda en loing tant coment pot regarder, et pensa que faisoit lo poure, prist voie de larron, chevalier sont petit, poureté est de la cose de vivre, li faillirent les deniers à la bourse. Et come ce fust cose que toutes choses lui failloient, fors tant solement qu'il avoit abundance de char; comment li filz de Israël vesquirent en lo désert, ensi vivoit Robert en lo mont; ceaux menjoient la char à mesure, cestui se o une savour toutes manières de char; et lo boire d'estui Robert estoit l'aigue de la pure fontainne.

« Et puiz torna Robert à son frère, et lui dist sa poureté; et cellui dist de sa bouche moustra par la face, quar estoit moult maicre. Mès voulta Robert la face, et voutèrent la face tuit cil de cil de la maison. Et retorna Robert à la roche soe, et aloit par les lieuz où il créoit trover de lo pain. Et coment lui plaisoit prenoit proie continuelment, et toutes les chozes qu'il avoit faites absconsement, maintenant fist manifestement. Et prenoit li buef por arer, et li jument qui faisoient bons polistre, gras pors .x., et peccoires .xxx.; et de toutes ces coses non pooit avoir senon .xxx. besant, et autresi prenoit Robert li home liquel se rachatarent de pain et de vin; et toutes voies de toutes cestes coses non se sacioit Robert.

« En une cité qui lui estoit après, laquelle se clamoit Visimane, riche d'or et de bestes, et de dras precioux, habitoit Pierre fil de Tyre. Robert fist covenance auvec cestui, lo prist pour père, et Pierre l'avoit pris pour filz, et se covenirent pour parler ensemble. Peire et sa gent se mist en lieu sécur, et Robert et sa gent vont alant par li camp, et

Robert comanda à sa gent qu'il se traissent arrière. Et Pierre fist autresi. Et li seignor se convindrent à parler ensemble ; et Piere lui offri la bouche pour baisier, et Robert lui tendi les bras au col, et ces dui chairent de li chavail. Mès Piere estoit desouz, Robert lo prème desoupre ; et corirent li Normant, et foïrent cil de Calabre. Et Pierre fu mené à la roche de Saint-Martin et est bien gardé. Puis Robert va agenoillié, et ploia les bras, et requist miséricorde, et confessa « qu'il « avoit fait péchié ; mès la richesce de Pierre et la poureté soe lui avoit « fait constraindre à ce faire ; mès tu es père, mès que tu me es père « covient que aide à lo filz poure. Cesti comanda la loi de lo roy, ceste « cose, que lo père qui est riche en toutes chozes aidier à la poureté de « son filz. » Et Pierre promet de emplir la promission, et .xx. mille solde de or paia Pierre. Et ainsi s'en ala, et sain et salve fu délivré de la prison. Et Robert donna liberté à Pierre et à les coses soes. Et coment ce fust cose que les bestes soes tant en temps de paiz tant en temps de guerre allassent sécurement. Et comanda Richart que hédifiast la maison en celle fort roche où avoit tote asségurance et seurté.

« Après ces choses faites sicome dit l'estoire, Robert vint en Puille pour véoir son frère ; et Gyrart lui vint qui se clamoit de Bone Herberge, et coment se dist cestui Gyrart lo clama premèrement Viscart, et lui dist : « O Viscart ! porquoi vas çà et là ; pren ma tante soror de « mon père pour moiller, et je serai ton chevalier ; et vendra auvec toi « pour aquester Calabre, et auvec moi .ij.c. chevaliers ». Et Robert fu alègre de ceste parole, et se apareilla de aler à lo conte son frère, et demanda à son frère licence de cest mariage. Mès lo conte non plaisoit, et deffendi cest mariage. Et une autre foiz li pria Robert à genoilz que à li plasist lo mariage ; més lo conte lo chasa et dist et li commanda que en nulle manière devist faire ceste parentesce. Et pria les plus grans de la cort qu'il priassent à son frère lo conte qu'il non soie si astère, et que non lui face perdre ceste adjutoire. Et à l'ultime se consenti lo conte. Et adont prist Robert la moillier, laquelle se clamoit Adverarde, et fu Girart son chevalier de Robert, et puiz vint en Calabre et acquesta villes et chasteaux, et dévora la terre. Ceste chose fu lo comencement de accrestre de tout bien à Robert Viscart. »

Mais ce chef de brigands si rusé et si traître devient admirablement beau, quand, vers la fin de l'histoire, il combat contre les Sarrasins, les Allemands ou les Grecs. Le voici qui, comme Alexandre, brûle ses vaisseaux. Il était dans l'île de Corfou dont il avait déjà pris plusieurs villes, lorsque l'empereur Alexis vint l'y attaquer avec une nombreuse armée. Les Vénitiens avaient fourni des vaisseaux aux Grecs. Robert

avec sa petite troupe se vit investi tout à coup par cette multitude d'ennemis :

« Et lo jour après, li servicial de lo duc alèrent sà et là por aporter vitaille. Et de un haut mont virent en un val une grant multitude de gent comme se tout le munde i fust assemblé, et Alexe les menoit. Et ces o grant festinance retornèrent à lo duc et li distrent tout lo fait. Et lo bon duc, qui maiz non fu vainchut, liquel, par la grant hardiesce qu'il avoit, et pour moult de choses prospères qui lui estoient avenues, n'avoit paour de nulle choze, ne nulle chose non lui paroit forte ; et que alcun de li sien non eussent de la grant multitude paour ne espérance de fouir, fist traire toutes les nefs en terre et les fist ardre. Et encoire se monstra la merveillouze sapience de lo duc et sa grant hardiesce; quar à ce qu'il non peust perdre la victoire laquelle avoit acostumé d'avoir, leva de son exercit celle espérance laquelle ont li pauroz. Et puiz que furent arses les nefs, chascun ot espérance de salver soi par bataille. Alexi mist son exercit près de lo exercit de lo duc à .ij. milles, et por ce que estoit alé la plus grant part de lo jor, lo duc estoit sollicite de ordener son fait et à espier lo fait de ses anemis. Et avieingne que son cuer eust espérance de la victoire, laquelle devoit avoir, toutes voiez non vouloit combattre jusque au séquent jor. Et la nuit dormi avec son filz Boramunde, et au matin oïrent dévotement la messe; et se confessa et acommunica il et toute sa gent. Et en sa présence clama toute sa gent, et lor pria qu'il fussent vaillant, et puiz, par son commandement, tuit se armèrent, et furent ordenéez les batailles, et les mena bel et plenement pas à pas en lo lieu où estoient li anemis. Et Alexi de l'autre part ordenoit la turme soe; et en première bataille mist li Engloiz qui soloient doner cuer à li Grex, et les autres après coment lui paroient plus hardit, et alcun en mége et alcun derrière. Et il séoit sur un cheval moult légier, et par pour qu'il avoit estoit sempre derrière et regardoit que faisoient li Engloiz. Et fait fu signe d'une part et d'autre, et commencèrent à combatre (le 18 octobre 1081). Et li Engloiz au commencement combatirent avec arme qui estoit faite coment coingnie fortement, més pour ce que non avoient escu ne habert; més li vaillant duc o la seconde bataille comme lyon assembla contre li Engloiz, et deffendant o l'escu et o l'arme, et les férirent o la lance et o l'espée, et moult en occistrent. Et puiz furent vainchut li Englois. Lo duc parmi de li anemis ala où estoit Alixes, et cellui puis que oït lo terrible nom de Viscart, liquel nom parroit que sonast par tout l'air, il prist lo cheval et isnélement s'enfoui et son ost autresi, et li Normant après, et tant en occistrent que fu merveille, et orent en prison. Et en

cellui camp avoit une église de Saint-Nicholas, et moult de ceux qui fuyoient entrèrent en l'église; et li autre montèrent sur l'église tant qu'il rompirent li tref et chaïrent, et tuit cil qui estoient dedens occistrent. Et puiz quant lo duc vit qu'il non pooit avoir Alixe en sa main, et vit qu'il avoit la victoire, retorna à li paveillon de ses anemis et commanda que quelconque home tochast .i. paveillon, fust riche, fust poure, sans brigue fust sien; saus lo paveillon de Alexe, qui fu gardé pour lo duc. Et celle nuit et lo jor séquent demorèrent là o grant joie et o grant triumphe, et furent moult riche de la robe de li Grex. »

En résumé, on ne peut que féliciter la Société de l'histoire de France d'avoir débuté dans ses travaux par cette publication. Non-seulement l'Histoire d'Amat, quoique reproduite en partie par les chroniqueurs qui vinrent ensuite, méritait d'être éditée, comme un monument contemporain des faits qu'elle raconte; mais la traduction même qui nous reste, et que M. Champollion croit être du treizième siècle, est un précieux monument de notre langue. Cette traduction fut faite en Italie, et nous donne une idée de la modification que notre idiome, introduit dans ce pays par les Normands, avait reçue du voisinage de l'italien. Le traducteur, dans un de ses *prohèmes*, raconte comment il entreprit cette version pour plaire à un comte de *Militrée* (probablement Mileto, dans la Calabre ultérieure), lequel, dit-il, *set lire et entendre la langue françoize et s'en delitte*; nouvelle preuve ajoutée à toutes celles que l'on possédait déjà, de l'usage presque universel de notre langue en Europe aux XIIe et XIIIe siècles. Brunetto Latini, Florentin, qui écrivit en français, au XIIIe siècle, son *Trésor encyclopédique*, et Martin de Canale, Vénitien, qui écrivit aussi en français, vers la même époque, une Chronique de Venise, ne donnent pas d'autre raison de leur choix, sinon que « la lengue franceise cort parmi lo monde, et est la plus delittable à lire et à oïr que nulle autre. »

Il eût été désirable que l'on pût déterminer précisément l'époque où cette traduction fut faite. Malheureusement toutes les investigations de M. Champollion à cet égard ont été inutiles. Un seul point est hors de doute: c'est que le manuscrit qui la renferme est de la fin du XIIIe siècle, ou des premières années du XIVe. A ce propos, nous avons remarqué une indication qui a échappé à M. Champollion. Elle est bien incertaine, il est vrai, et il est fort douteux qu'elle eût pu servir à résoudre le problème en question; mais la remarque n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la philosophie. Le *prohème* général du traducteur commence ainsi: « Secont ce que nouz dit et raconte la sage phylosofo, tout home naturalment desirre de savoir, et la raison si est ceste, etc. »

Tel est le texte donné par M. Champollion; mais M. Champollion a mal lu, ou le manuscrit est fautif en cet endroit. Il est évident qu'il doit y avoir : « Secont ce que nouz dit et raconte *le* sage Phylosofo. » Il ne s'agit pas là d'un précepte de philosophie, mais d'une opinion du *philosophe*, c'est-à-dire d'Aristote, dont la Métaphysique commence en effet par cette phrase : « Tous les hommes ont un désir naturel de savoir, comme le témoigne l'ardeur avec laquelle on recherche les connaissances qui s'acquièrent par les sens. » Ainsi à l'époque où cette traduction fut faite en Italie, on y connaissait la Métaphysique d'Aristote; il y a plus, Aristote était déjà *le sage phylosofo*, le philosophe par excellence. En combinant cette donnée avec les recherches qui ont été faites sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scholastiques, M. Champollion aurait peut-être eu un élément de plus pour résoudre la question qu'il s'était posée.

M. Champollion nous pardonnera de lui avoir indiqué une tache bien légère dans son judicieux travail. Pas plus que les poètes, les érudits ne peuvent avoir le privilége de produire des ouvrages sans défaut.

HISTOIRE DE NORMANDIE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE, par Th. Licquet. — HISTOIRE DE LA NORMANDIE DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE JUSQU'A LA RÉUNION DE LA NORMANDIE AU ROYAUME DE FRANCE, par G.-B. Depping (1).

Le travail de M. Licquet embrasse l'histoire de la Normandie depuis la domination romaine jusqu'à la conquête de l'Angleterre; belle et intéressante période, triste pourtant, car les Français y jouent un rôle inférieur vis-à-vis de leurs gigantesques adversaires. Charles III, si justement nommé *le simple* ou *le sot*, est un rival peu digne de ce Rollon dont l'histoire sévère rejette, comme fabuleuse, une partie de la vie adoptée avec enthousiasme par la poésie. Il faut bien convenir toutefois que ces deux princes sont l'expression à peu près fidèle de leurs nations respectives, à l'époque où Dieu les a placés à leur tête.

M. Licquet s'est beaucoup occupé des détails de cette dramatique histoire. Ainsi, il consacre de longues pages au traité de Saint-Clair-sur-Epte, qui est fort important sans doute, puisque par lui une grande partie de la Neustrie fut cédée aux pirates du Nord; mais il semble

(1) 4 vol. in-8°, à Rouen, chez Frère, éditeur.

oublier que ce traité n'était qu'un résultat de faits déjà accomplis et reproche aigrement à M. Augustin Thierry de n'en avoir pas toujours bien compris les termes. En admettant que le reproche soit fondé, nous ne pouvons regarder de si petites erreurs comme un crime de lèse-histoire, et nous pensons que pour y attacher toute l'importance qu'y met M. Licquet, il faut être doué de cette malheureuse organisation qui fait qu'en observant le soleil, certains hommes ne sont frappés que de ses taches.

M. Licquet a passé rapidement et avec raison sur tout ce qui précède l'invasion normande; arrivé au règne de Rollon, il rejette comme des fables puériles les gracieuses légendes des chroniqueurs; il ne veut pas voir l'importance de ces traditions, symboles de la pensée populaire sur un homme vraiment grand, sous le règne duquel la prospérité, la justice et l'abondance, exilées alors de toute la France, reparurent en Normandie.

Le règne des successeurs de Rollon, jusqu'à Guillaume-le-Conquérant, n'offre d'intérêt que celui qui s'attache à presque tous les grands seigneurs féodaux; ce sont des guerres de seigneur à seigneur ou contre le souverain, au milieu desquelles on voit bien rarement apparaître le peuple. Ce peuple, pourtant, semblait aimer ses ducs; et dans le xe siècle, lorsqu'il soupçonna Louis-d'Outre-Mer de vouloir enlever le jeune duc Richard, un soulèvement populaire força le roi de France à abandonner son projet.

Ce fut à la fin du même siècle que des paysans normands, lassés du joug féodal, jetèrent le premier cri d'indépendance, et se révoltèrent contre les nombreux tyrans qui les opprimaient. Le duc marcha contre eux à la tête de sa noblesse. Les paysans vaincus périrent dans d'affreux supplices; mais le sang des martyrs est fécond; d'autres opprimés se soulevèrent, et en moins d'un siècle la plus grande partie des villes de la France fut organisée en communes.

Les Normands n'étaient pas un de ces peuples qui émigrent lorsqu'un excès de population les met mal à l'aise dans les terres qu'ils possèdent. C'était un peuple conquérant par nature, et si, dans le commencement du xe siècle, Rollon arrache par nécessité un territoire considérable au faible Charles III, les Normands n'en portent pas moins, dès le xie siècle, leurs armes en Italie, où ils fondèrent un royaume. Lorsque la croisade fut prêchée, ils s'armèrent pour délivrer le saint-sépulcre et conquirent encore des villes en Terre-Sainte. Cette soif d'agrandissement ne dut pas être assouvie par la conquête de l'Angleterre, dont M. Licquet a fait un récit d'une exactitude un peu sèche, et c'est peut-

être à son vieux sang normand que la Grande-Bretagne doit l'esprit envahisseur qui la distingue.

Pour résumer notre jugement sur le travail de M. Licquet, nous dirons qu'il a fait un livre estimable et surtout consciencieux. Malheureusement cet auteur est totalement dépourvu d'idées philosophiques; il manque également d'imagination, et son style, lourd et sec, est souvent peu correct. En somme, la lecture de son ouvrage ne peut guère être recommandée qu'aux érudits. Cet ouvrage est précédé d'une Introduction qui a été interrompue par la mort de l'auteur, et que M. Depping a complétée. Cette Introduction offre d'intéressans détails sur les mœurs et la religion des Scandinaves, et la traduction de quelques-uns de leurs poèmes : mais tout cela nous a paru froid; pour traduire la poésie, il faut être poète, et, comme nous l'avons déjà dit, M. Licquet n'est qu'un érudit.

L'ouvrage de M. Depping vient à la suite de celui de M. Licquet; il a probablement été sollicité par le libraire, et l'auteur se sera vu forcé de le faire vite. Nous n'y avons trouvé rien de neuf, rien qui n'eût été dit ailleurs, et souvent bien mieux. On lit ces deux volumes pourtant, mais on ne les lit guère que parce qu'ils rappellent une des plus dramatiques époques de l'histoire moderne.

La scène se passe plus souvent en Angleterre qu'en Normandie, et ce devait être, puisque la mère-patrie n'était plus qu'un annexe de la nouvelle conquête. M. Depping donne exactement la liste des traités conclus tant en Normandie qu'en Angleterre; il n'omet aucun évènement, et assigne à chacun sa date précise : mais on cherche vainement dans son livre les grandes figures à demi barbares qui dominent cette époque. Les noms, les choses y sont; la vie y manque. A la place de l'homme, on ne trouve qu'un mannequin, capable au plus de tromper les petits enfans. Ceci est frappant surtout dans la lutte du fougueux Henri II et de l'inflexible Thomas Becket, si vivante et si admirablement peinte dans le livre de M. Thierry.

Tous ces rois normands sont, il faut bien en convenir, de fort vilains hommes, et le sang de Becket n'est pas la plus noire tache du manteau royal d'Henri II.

L'ouvrage se termine à la réunion de la Normandie à la couronne de France. La Normandie n'a plus d'histoire propre à partir de ce moment, et si quelquefois encore elle fut séparée de la couronne, ce fut comme simple apanage et pour peu de temps.

On trouvera peut-être sévère notre jugement sur ces deux ouvrages; quelques amis de M. Licquet n'ont pas craint de les mettre en compa-

raison avec un ouvrage justement admiré : c'est une maladresse bien gratuite! En lisant ces deux Histoires de Normandie, le public se serait rappelé de reste le beau travail de M. Thierry, et n'eût pas prêté à MM. Licquet et Depping une prétention qui sans doute était loin de leur pensée. Il est des gens malheureux qui ne peuvent mettre la main à l'encensoir sans en donner à travers le visage de leur idole.

MÉMOIRES DE LUTHER, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet, professeur à l'École normale (1).

M. Michelet, notre historien artiste, poursuit avec courage ses explorations et, comme il le dit lui-même quelque part dans son *Histoire de France*, sa longue croisade à travers les siècles. Au milieu d'autres travaux commencés, il nous donne aujourd'hui ces deux volumes, qui ne sont eux-mêmes que le commencement d'un nouvel ouvrage. Il explique dans sa préface la raison de ces interruptions successives :

« Pourquoi commencer tant de choses, et s'arrêter toujours en chemin? Si l'on tient à le savoir, je le dirai volontiers.

« A moitié de l'histoire romaine, j'ai rencontré le christianisme naissant. A moitié de l'histoire de France, je l'ai rencontré vieillissant et affaissé. Ici, je le retrouve encore. Quelque part que j'aille, il est devant moi, il barre ma route, et m'empêche de passer.

« Toucher au christianisme! ceux-là seuls n'hésiteraient point qui ne le connaissent pas..... Pour moi, je me rappelle les nuits où je veillais une mère malade; elle souffrait d'être immobile, elle demandait à changer de place, et voulait se retourner. Les mains filiales hésitaient; comment remuer ses membres endoloris?....

« Voilà bien des années que ces idées me travaillent. Elles font toujours dans cette saison d'orages le trouble, la rêverie de ma solitude. Cette conversation intérieure qui devrait améliorer, elle m'est douce au moins, je ne suis pas pressé de la finir, ni de me séparer encore de ces vieilles et chères pensées. »

Les deux volumes que publie aujourd'hui M. Michelet contiennent en totalité ce qu'il appelle les *Mémoires de Luther*. On y suit Luther depuis sa naissance jusqu'à sa mort. En ce sens, l'ouvrage est complet. Les volumes qui viendront plus tard auront une autre destination. M. Michelet nous promet une esquisse de toute l'histoire de la religion chrétienne,

(1) Deux volumes sont en vente à la librairie classique de Hachette, rue Pierre-Sarrazin.

qui servira d'introduction aux *Mémoires*; puis à la suite de ces *Mémoires* viendront se ranger, en un ou plusieurs volumes, des biographies de Wiclef, Jean Huss, Érasme, Melanchthon, Ulric de Hutten, et autres prédécesseurs et contemporains de Luther. L'ouvrage, dans sa totalité, formera donc une sorte de galerie du christianisme tout entier.

Nous attendrons pour en parler plus au long qu'il soit terminé, ou au moins qu'une des deux parties qui doivent le compléter ait paru. Alors seulement nous pourrons savoir quelle lumière nouvelle ce livre jettera soit sur l'histoire générale du christianisme, soit sur l'histoire particulière de la réforme. Nous nous bornerons pour le moment à dire comment ont été composés les *Mémoires de Luther*.

Luther n'a pas laissé de *Mémoires*, ainsi que le ferait supposer le titre adopté par M. Michelet. Seulement, vingt-cinq ans après sa mort, un de ses disciples, Henri-Pierre Rebenstoc, ministre d'Eischerheim, publia, en 1571, un recueil des conversations familières de Luther, sous le titre de *Propos de table*, espèce du *Lutherana* où le disciple idolâtre rassembla tout ce qu'il se rappelait avoir entendu dire à son maître. Bien lui prit d'être si indiscret, car ses révélations sont des plus curieuses. Dans la suite, les controversistes catholiques s'armèrent souvent de ce livre pour attaquer et quelquefois calomnier les doctrines et la vie de Luther. Quelques protestans timorés le désavouèrent; d'autres se contentèrent d'en blâmer la publication. C'est cet ouvrage qui a pu donner à M. Michelet l'idée de ses *Mémoires*. Mais M. Michelet ne s'est pas contenté de cette source; il a réuni bien d'autres élémens: non-seulement il a consulté les divers biographes de Luther, mais il a compulsé sa volumineuse correspondance, et a cherché partout dans ses écrits les détails historiques dont il pouvait faire son profit. Il a ainsi construit un des ouvrages anecdotiques les plus intéressans qu'on puisse imaginer.

« Jusqu'ici, dit-il dans sa préface, on n'a montré de Luther que son duel contre Rome. Nous, nous donnons sa vie entière, ses combats, ses doutes, ses tentations, ses consolations. L'homme privé nous occupe ici autant et plus que l'homme de parti. Nous le montrons, ce violent et terrible réformateur du nord, non pas seulement dans son nid d'aigle à la Wartbourg, ou bravant l'empereur et l'empire à la diète de Worms, mais dans sa maison de Wittemberg, au milieu de ses graves amis, de ses enfans qui entourent sa table, se promenant avec eux dans son jardin, sur les bords du petit étang, dans ce cloître mélancolique qui est devenu la demeure d'une famille; nous l'entendons rêvant tout haut, trouvant dans tout ce qui l'entoure, dans la fleur, dans le fruit, dans l'oiseau qui passe, de graves et pieuses pensées. »

M. Michelet avait plus que personne les qualités nécessaires pour faire admirablement ce portrait de Luther, étudié dans sa vie intime, dans sa vie religieuse, dans sa vie de famille. Une ardente imagination, un sentiment vif et profond des plus hautes questions philosophiques étaient indispensables pour cette œuvre, et l'on sait à quel point ces facultés sont portées chez M. Michelet. Dans ses extraits choisis et présentés avec un art infini, nous avons trouvé Luther tel que nous nous le représentions vaguement. C'est le plus catholique des protestans; c'est la nature la plus enthousiaste, la plus mystique, et la plus réelle en même temps; le cœur le plus orgueilleux, le plus vain, et devant Dieu le plus modeste; un saint et un révolutionnaire; l'homme des temps modernes qui ressemble le plus aux apôtres et aux martyrs des premiers siècles, tout en foudroyant ce qu'ils avaient élevé. Ce livre intéresse comme un roman. Si nous avions quelque chose à reprocher à M. Michelet, ce serait d'avoir visé un peu trop à l'effet, en jetant comme à dessein dans tout son récit un négligé et un déconsu perpétuel. L'anecdote plaît sans doute, mais l'esprit voudrait se reposer dans quelque chapitre substantiel, et saisir quelque part le lien philosophique et historique de tout ce caractère et de toute cette vie qu'on fait scintiller à ses yeux par tant de petites faces différentes. Ce lien manque, il faut en convenir. M. Michelet ne s'est donné la peine ni de résumer la nature morale de Luther, ni de résumer sa théologie, ni de chercher dans les antécédens l'origine de cette théologie augustinienne qui devint la base de la réforme, ni de montrer comment une semblable doctrine, destructive de toute liberté morale dans l'homme, se lia à la plus audacieuse revendication de la liberté religieuse et politique. Mais il faut se rappeler que M. Michelet a promis une Introduction où ce qui manque ici se trouvera sans doute, et dont l'unité se réfléchira sur les deux volumes publiés aujourd'hui.

Histoire de la destruction du paganisme en Occident, par Beugnot, de l'Institut de France (1).

L'histoire de la chute du paganisme n'avait point encore été faite. On en rencontrait les élémens épars dans les livres des auteurs païens et chrétiens des premiers siècles de l'église, dans les monumens en ruine, les médailles à moitié rongées par la rouille, les inscriptions brisées, ef-

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Firmin Didot, rue Jacob.

facées, presque indéchiffrables de cette époque. Des élémens de second ordre, qu'on ne pouvait point également négliger, se trouvaient jetés çà et là dans les écrits postérieurs des savans et des historiens. Mais nul n'avait encore essayé de réunir tous ces élémens, d'en combler les lacunes par une sage et pénétrante interprétation. Pourquoi ce culte des Romains et des Grecs est-il tombé devant le christianisme? Comment s'est opéré cette chute? Ce sont là deux questions diverses qui se tiennent étroitement, et qui, séparées, peuvent donner cependant le jour à deux œuvres différentes. La première a été souvent traitée; la seconde vient de l'être pour la première fois par M. Beugnot.

Mais s'il est vrai qu'on puisse élever sur ces deux questions deux œuvres différentes, on ne saurait concevoir cependant qu'elles ne soient point traitées simultanément l'une et l'autre dans chacune de ces œuvres. L'une doit dominer, mais l'autre ne peut être entièrement effacée : elles se prêtent mutuellement intelligence et lumière. Le comment et le pourquoi des choses font partie de la même science; ils répondent à la *cause* et à *l'effet*. Parler de la cause sans exposer son effet, ou raconter l'effet sans remonter à la cause, c'est faire une œuvre incomplète, inintelligente, privée de sens.

M. Beugnot a parfaitement compris cela : « Jusqu'au règne de Constantin, dit-il en sa préface, le christianisme lutta contre l'ancien culte par la discussion, par le raisonnement, par la propagation, d'abord secrète, puis publique et courageuse, de ses dogmes; plus tard il agit ouvertement, et par des faits positifs, contre le paganisme. La première partie de la lutte fut philosophique, la seconde fut en quelque sorte matérielle. Pendant la durée de celle-ci, on vit les chrétiens dépouiller le sacerdoce païen, attaquer les temples, briser les idoles et disperser sur le sol les débris de l'ancien culte. Il est donc évident que l'écrivain qui traitera la première partie de ce sujet produira un ouvrage où les idées joueront un plus grand rôle que les faits, et qu'au contraire celui qui traitera la seconde écrira un ouvrage où les faits domineront les idées, c'est-à-dire un ouvrage historique. Ce caractère est celui que je me suis attaché à donner à mes recherches. »

Malheureusement, il ne suffit pas d'avoir compris la nature de l'œuvre qu'on entreprend, il faut remplir les conditions de son programme. D'après M. Beugnot lui-même, il ne s'agissait pas seulement pour lui de compulser des faits; il fallait qu'il en connût et jusqu'à un certain point qu'il en dévoilât les causes. Les faits, encore une fois, ne sont que des gestes qui annoncent et réalisent matériellement l'idée, le sentiment, la vie. Or, il n'y a jamais d'intelligible pour l'homme que les idées, les

sentimens, la vie des hommes qui ont vécu avant lui. C'est là ce que nous cherchons dans l'histoire, c'est là ce qui nous intéresse; et c'est même la seule chose que nous puissions comprendre. Un fait sans explication est un hiéroglyphe insupportable. Qu'on imagine, en certains cas, de donner une grande prédominance au récit des faits sur l'exposition des idées, à la bonne heure : mais encore faut-il que l'écrivain ait à part soi la connaissance des révolutions de l'esprit auxquelles ces faits se rattachent, et qu'il communique à son lecteur cette connaissance. « Je ne sache rien de plus méprisable, qu'un fait, » disait un jour avec raison M. Royer-Collard : on prit pour une boutade de fantaisie la vérité la plus vraie et la plus incontestable.

Comment tracerez-vous l'histoire de la décroissance et de la destruction du paganisme, si la nature de cette antique religion est pour vous lettre close? Est-ce connaître un fait que d'en ignorer la cause? N'est-ce point au contraire le méconnaître, que de lui en assigner une dont il ne peut dépendre en aucune façon? Nous regrettons, pour cette œuvre nouvelle de M. Beugnot, que sa vaste érudition n'ait point été secondée par une meilleure conception de la partie philosophique de son sujet. Il en est même résulté un dommage notable et sensible pour tous les faits si laborieusement accumulés par lui. Enchaînés malgré eux, et servant presque toujours à prouver des idées qui nous paraissent fausses pour la plupart, quand elles ne sont pas seulement hasardées et controversables, ils perdent toute valeur et tout crédit. Ces témoignages muets des ruines de tous genres, monumens, médailles, inscriptions, manuscrits, ont besoin d'une interprétation qui les féconde et les vivifie : or, cette interprétation ne peut naître que de l'idée, c'est-à-dire de la connaissance de la cause du fait, et non du fait lui-même, comme M. Beugnot a l'air de le penser.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister davantage sur le vice radical du livre de M. Beugnot. Ce livre a été couronné, en 1832, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : nous ne pensons pas cependant qu'il ait atteint le but proposé. Les matériaux qu'il renferme auraient besoin d'être repris en sous-œuvre par une intelligence moins érudite, moins savante, mais plus philosophique.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, OU JOURNAL DES ASSEMBLÉES NATIONALES, DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1815, par P. J. B. Buchez et F. C. Roux (1).

Les volumes XIX et XX ont paru. Ils commencent l'histoire de la

(1) Librairie de Paulin, rue de Seine-Saint-Germain, 33.

Convention. C'est à cette période du récit que le caractère de l'ouvrage achève de se prononcer, que les couleurs ressortent avec énergie, que l'intérêt redouble.

En exhumant et ramenant au grand jour ces curieuses archives où se trouve consignée, comme prise sur le fait, toute la vie publique de l'époque révolutionnaire, MM. Buchez et Roux ont voulu évoquer cette grande époque de manière à nous la rendre vivante et palpable. Mais il ne leur est donné d'en évoquer ainsi complètement que la face qui leur en est apparue à eux-mêmes, et ceux de ses élémens avec lesquels ils se sont identifiés. Dans ce trésor de documens étalé par eux sous nos yeux, on peut bien discerner autre chose que ce qu'ils nous montrent, mais ils ne sauraient mettre en lumière que ce qu'ils y ont vu.

Or, dans la révolution française comme dans toute l'histoire, on peut s'attacher à considérer le cours général des choses, de l'opinion publique et des faits, en faisant abstraction des déviations parmi lesquelles il se poursuit; de même que l'on conçoit à vol d'oiseau la direction d'une route, sans s'arrêter aux sinuosités et aux contours de la chaussée. Mais ce cours général des choses n'est qu'une résultante entre plusieurs tendances divergentes, et celles-ci sont les forces réelles et vives qui impriment l'impulsion. Leur action simultanée et contradictoire est ce qui frappe exclusivement certains esprits, auxquels échappe la résultante de cette action multiple. Ceux-là voient tout le développement de l'humanité, non dans les manifestations universelles du sens commun, du sens des masses, non dans les faits généraux qui appartiennent à la marche incessamment progressive du monde social; mais dans les tendances anormales des diverses sectes, dans leurs luttes acharnées entre elles, dans les idées systématiques dont elles sont le représentans. De ce point de vue on n'embrasse plus l'ensemble, on perd le sens philosophique des évènemens; mais on saisit très bien ce qu'ils ont de plus vivant, de plus dramatique; on sent mieux la force créatrice qui les a enfantés; on en comprend plus nettement le principe logique : car c'est dans l'histoire des sectes qu'on découvre quelles théories ont servi de base rationnelle aux actes politiques, comment ces actes s'enchaînent logiquement aux principes spéculatifs, et enfin de quels sentimens exaltés, de quel fanatisme sont parties ces secousses énormes qui réveillent et soulèvent les nations.

Ce point de vue, d'ailleurs aussi indispensable que l'autre à l'intelligence réelle et complète de l'histoire, est exclusivement celui de MM. Buchez et Roux, et cela s'explique. En effet, leur école philosophique n'a-t-elle pas elle-même tout ce qui caractérise des sectaires,

à commencer par son intolérance déclarée, puisqu'à ses yeux tout ce qui n'est pas elle vaut exactement ce que valaient les hérétiques aux yeux des orthodoxes du moyen-âge?

C'est avec la secte révolutionnaire *puritaine* ou *jacobine* qu'ils sympathisent, et comme ils ont dans les idées un fanatisme analogue à celui que les jacobins portaient dans leurs passions et leurs actes, ils savent parfaitement s'identifier avec la sombre énergie déployée par ceux-ci dans des crises terribles. La phase historique où l'action des jacobins occupe le premier plan, et où le mouvement révolutionnaire se concentre dans leur lutte avec la secte fédéraliste, est évidemment celle dont le caractère doit être le mieux senti par de tels historiens, et dont les documens peuvent acquérir le plus de prix et de lumière en passant par leurs mains.

Or, telle est précisément celle dont les deux volumes annoncés commencent l'exposition. Dans les tomes précédens nos auteurs nous ont fait assister à la croissance des deux sectes, subordonnant à cet objet privilégié de leurs études bien des faits d'une importance plus générale. Mais ici ils ont raison d'en faire l'objet de leur préoccupation presque exclusive; car, dès que la Convention leur est ouverte, ces deux sectes, devenues deux partis, s'y précipitent tout armées de leurs ressentimens et de leurs craintes mutuelles, et la transforment en une arène qu'elles occupent tout entière. De part et d'autre retentissent, avec les noms d'intrigans et d'assassins, les reproches sanglans et les accusations mortelles. A peine quinze jours se sont écoulés depuis l'ouverture de l'assemblée, et déjà se sont livré bataille toutes les idées politiques entre lesquelles va se partager la France; déjà Marat et Robespierre ont eu à défendre leurs têtes, l'impétueuse attaque des Girondins s'est déjà brisée contre la fermeté de leurs adversaires, et l'on voit commencer la réaction qui doit emporter les premiers.

Ce drame se trouve dans le seul rapprochement des pièces historiques. Quant aux réflexions que les écrivains y ont jointes, il faudrait, pour en dire toute notre pensée, entamer la discussion de leur système. On peut voir quelques considérations présentées sur ce sujet dans le soixantième volume de la *Revue Encyclopédique*.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, par M. de Conny (1).

La pensée dominante de cette histoire est que la révolution n'est pas l'effet du développement de la raison humaine, mais une aberration

(1) Librairie de Paul Méquignon, rue des Saint-Pères, 16.

monstrueuse de l'esprit humain, dont les causes remontent à l'insurrection religieuse du seizième siècle, et au *misérable esprit* du dix-huitième.

Ceux qui ont, en connaissance de cause, adopté une opinion différente, ne trouveront pas dans ce livre le moindre motif de changer d'avis; ceux qui pensent comme l'auteur liront avec plaisir un ouvrage qui abonde dans leur sens. Quant à ceux qui, n'ayant pas encore d'opinion sur ce grave sujet, attendent des preuves pour s'en former une, ils seront, après avoir lu l'Histoire de M. de Conny, aussi avancés qu'auparavant.

HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LA RESTAURATION, par Charles Lacretelle, membre de l'Académie française (1).

L'écrivain qui choisit pour sujet de ses travaux l'histoire des évènemens contemporains s'expose à de cruels mécomptes : les choses que de leur vivant il avait estimées les plus durables et les plus fermes sont souvent au contraire les plus fragiles et les plus éphémères; et la génération qui le suit, au lieu de se soumettre avec respect à l'empire de ses jugemens, les déchire sans pitié, et leur donne par sa seule attitude les plus éclatans démentis. C'est une mésaventure de ce genre, et plus déplorable encore, puisqu'elle n'a pas même attendu que l'auteur eût entièrement disparu de la scène du monde, qui est venue frapper l'*Histoire de la restauration* de M. Lacretelle. Cet écrivain avait entamé cet ouvrage dans le dessein de retracer à la postérité la grande époque politique durant laquelle la France, contractant une nouvelle adhérence avec une dynastie précédemment proscrite, avait définitivement fermé le menaçant abîme de sa révolution, et assuré ses premiers pas dans l'ère fortunée des monarchies amendées. Le troisième volume parut au moment même où s'assemblaient déjà les élémens de l'orage qui, pour la troisième fois, allait précipiter de leur trône, et chasser ignominieusement du territoire national, les héritiers de tant de rois; et cet orage, en éclatant, vint briser entre les mains de l'historien la plume imprudente qui s'était si fort hâtée de sanctionner de l'appui de son autorité les folles théories de la restauration du trône. C'est après un laps de cinq ans que M. Lacretelle se décide à relever cette plume à demi broyée, et à reprendre le fil interrompu de son récit. Aurait-il jugé que durant cet intervalle nous nous sommes assez rapprochés de l'es-

(1) 4 vol. in-8°, librairie de Delaunay, Palais-Royal.

prit de la restauration pour qu'il soit permis, sans trop de scandale, de donner une nouvelle édition des éloges de convention décernés si long-temps aux principes de cette sage époque et aux vertus de l'illustre auteur de la Charte? J'ignore si les sentimens de gratitude envers l'invasion étrangère, qui occupent une si notable place dans la première partie, peuvent paraître encore aujourd'hui à quelques-uns de bon aloi; mais ce dont je suis bien assuré, c'est que tout ce qu'on y rencontre de relatif à la droiture et à la solidité du système de 1814 est suffisamment démenti par l'évènement qui forme le complément de la dernière. La narration, au lieu d'aboutir, comme l'introduction en affichait trop le hardi pronostic, à une ère de paix et de sécurité, se rompt tout au contraire à l'improviste, par un choc effroyable : le courant, suivant des espérances prématurées, devait venir se fondre dans les eaux paisibles et limpides d'un beau lac, et voici qu'il s'engloutit tout à coup dans un gouffre. « Catastrophe que j'aurais voulu conjurer! » s'écrie l'historien désappointé (tom. IV, pag. 2). — « Catastrophe que ton métier était de pressentir! » lui répond le public. Le public, en cette affaire, a, ce me semble, raison, et, pour toute critique, je trouve suffisant de dire comme lui.

OCCIDENT ET ORIENT. Études politiques, morales, religieuses, pendant les années 1833—1834 de l'ère chrétienne, 1249—1250 de l'hégire, par E. Barrault (1).

Cet ouvrage a la prétention d'être sérieux. L'auteur le déclare en son avant-propos : il a entendu faire, non un récit de voyage, non une vue pittoresque de l'Orient, mais un livre de philosophie et de politique, où les questions d'équilibre européen, d'avenir social et religieux, en tant qu'elles se rattachent à l'Orient, seront mûrement examinées. Un si grave dessein est tel qu'on pouvait l'attendre du caractère officiel de M. Barrault. Que si d'ailleurs, dans la forme de son livre, la méditation semble peu austère; si l'on y sent trop la fantaisie et la recherche du pittoresque, c'est qu'en l'écrivant (chose pardonnable), M. Barrault a songé à ses admirateurs.

L'Orient ! la question est flagrante et tient l'Europe soucieuse et attentive. Le royaume de Grèce, l'Égypte, subsisteront-ils indépendans? Et la Turquie surtout, que deviendra-t-elle? Souffrirons-nous que les Dardanelles et Constantinople soient, dans l'empire russe, un fleuve

(1) Librairie de Pougin, quai des Augustins.

et une troisième capitale? et si, par insuffisance ou par lâcheté, nous le souffrons, que deviendra l'Europe? Le débat s'agite, et, après un séjour de vingt mois dans l'Orient, M. Barrault s'est cru le droit et le devoir de jeter son mot. Il a donc fait en ce livre ce qu'il appelle son *témoignage* sur l'Orient; mais, en vérité, M. Barrault est trop modeste: c'est mieux qu'un témoignage, c'est une solution.

La pensée du livre de M. Barrault se peut résumer comme il suit: — La France assez long-temps a eu le *haut bout* de l'Europe; c'est à présent le tour de la Russie. L'Europe occidentale a dit son dernier mot, et, à partir de 1815, la suprématie a passé au nord; la Russie, forte et glorieuse, tranchera donc avec son épée la question d'Orient. — Il faut que l'Orient soit Russe, et dès lors tout sera bien; les tendances de l'histoire seront satisfaites. — Il faut à la race slave une place au soleil; il faut au nord pour le féconder les provinces du midi; il faut à la mer Noire l'issue du Bosphore et des Dardanelles. La Turquie sera donc aux Russes; et ce n'est pas assez pour eux de la Turquie, ils prendront aussi la Grèce qui en est l'appendice géographique, ils prendront la Perse dont la nationalité est équivoque, en un mot l'Asie dans toute sa largeur, du pôle à la mer; car il faut aussi des ports à la Russie sur l'Océan indien. Prendre tout cela, c'est le droit de la Russie et sa volonté; et l'Europe ne devra pas s'y opposer! elle ne le voudra pas, ne le pourra pas! Vous dites peut-être: Agrandir la Russie de la sorte, c'est la dissoudre. Non; M. Barrault vous rassure à cet égard. La civilisation avec la vapeur et les routes en fer rendent possible la stabilité d'un si grand empire.

Ainsi, l'Europe annulée, le monde jeté aux pieds de la Russie, certes voilà une merveilleuse conclusion et tout-à-fait digne que M. Barrault l'imaginât. Il est sûr au moins, dans cette hypothèse, que la Russie n'aura qu'à souffler pour emporter, avec les diplomates, les petites difficultés diplomatiques. Et si l'Europe, à cette conclusion, se récrie; si elle répugne à l'idée de ses rapports si soudainement, si étrangement brisés; si l'Angleterre s'inquiète pour ses possessions de l'Inde et les voies de son commerce d'où son existence dépend; si la France qui veut bien des égales, s'indigne, comme d'un affront sanglant, de toute prétention de l'étranger à lui imposer sa suprématie, et quelle suprématie! celle des Russes, toute brutale et matérielle; si ensuite chacun se demande avec effroi ce que deviendrait le commerce occidental, quand la douane russe tiendrait les ports et les routes de l'Asie; si les nations de l'Occident se demandent pourquoi elles se laisseraient ainsi parquer; si, songeant à leur indépendance, à cette liberté qui, après

quarante ans de combats, est encore partout menacée et comprimée, elles se demandent ce que tout cela deviendrait, lorsque la Russie, déjà si redoutable, les presserait à la fois au nord et à l'est, avec cent millions d'hommes des plus guerriers et les richesses du monde; toutes ces interpellations, cet effroi, cette fierté, ces répugnances, M. Barrault s'en étonne fort. Il répond que la Russie, toute-puissante et satisfaite, sera débonnaire; qu'elle supportera l'indépendance de l'Occident, et que, désormais sans inquiétude pour elle-même, elle nous permettra la liberté. Au lieu de s'alarmer, « l'Europe, dit textuellement M. Barrault, ne doit-elle pas plutôt se réjouir d'avoir rencontré, lorsqu'une autre tâche la réclamait, une suppléante vigoureuse de sa *vétérance?* » Quant à la France en particulier, telle sera la part qu'on lui fait, dans le nouvel arrangement, que certes elle n'aura pas sujet d'être jalouse ni mécontente. Son rôle, le seul que lui permette sa petitesse irrémédiable, sera comme par le passé d'approvisionner l'Orient d'instructeurs, de médecins, d'ingénieurs, d'architectes, qui aideront la Russie à retirer de ses immenses possessions le plus de force et de richesse qu'il se pourra. Elle sera la ruche d'où la Russie empruntera les essaims qui lui feront son miel; et ce rôle sera d'autant plus beau que, de notre part, il sera désintéressé. Puis, rassurant l'Angleterre de ses folles alarmes à propos de l'Inde : « Outre les difficultés de l'exécution, dit M. Barrault, p. 137, que multiplient les états intermédiaires entre l'Inde et la Perse, *elle* (la Russie) *croira prudent de s'en tenir aux démonstrations*. Quels que soient les abus inséparables d'une administration étrangère, on doit un tel hommage à la sagesse montrée par l'Angleterre dans le gouvernement de l'Inde, que toute tentative sérieuse de la Russie dans cette direction serait éminemment mauvaise, en ce qu'elle n'améliorerait point le sort des populations, ne serait point accueillie par elles, et tournerait en définitive à sa honte. » Les raisonnemens de M. Barrault ont en général cette profondeur et cette solidité. Ajoutons, pour dissiper toute inquiétude, qu'il a imaginé un contrepoids, une limite à la Russie. Ce contrepoids, cette limite, c'est l'empire arabe, comme l'appelle M. Barrault, c'est-à-dire la Syrie, l'Égypte et l'Arabie actuellement unies et indépendantes sous Méhémet-Ali. Et si l'on demande pourquoi l'empire arabe n'aurait pas le sort de l'ottoman, M. Barrault ne répond rien, sinon que la race arabe est homogène et veut refaire sa nationalité. La raison véritable, nous le croyons, celle que tait M. Barrault, c'est la relation de bonne amitié où a su se mettre le pacha d'Égypte avec M. Barrault et ses amis.

Certes, la Russie a lieu de se féliciter de ce qu'un homme de France est allé en Orient et s'est chargé de signifier au monde un *ultimatum* si exorbitant, que personne en Russie n'aurait eu l'audace de l'afficher. Et savez-vous pourquoi l'heure est venue où la Russie doit exercer la domination? C'est que la Russie est la plus haute personnification de l'autorité; et il est urgent, tant la liberté est exagérée et triomphante! que la prépondérance retourne à l'autorité; il est urgent que la Russie *remette au repos* ce que nous avons soulevé avec une *sublime imprévoyance:* il est urgent que la Russie, *conservatrice des traditions d'ordre*, limite *l'expression fougueuse de la démocratie* de la France! L'entendez-vous?..... Mais il y a une idée encore plus sombre, l'idée-mère, que M. Barrault ne dit pas, et qui perce en maint endroit à travers le tissu grossier de sa phraséologie. Il a fallu au Christ l'empire romain; de même, à la foi nouvelle, pour qu'elle s'engendre du mariage de l'Orient et de l'Occident, il faut l'empire russe. Or, dans ce retour des faits antiques, la France a déjà repris et poursuivra le rôle des Grecs, précurseurs des Romains, et Napoléon sera Alexandre.

Tel est le fond de ce livre, et ceux qui l'ont lu peuvent seuls savoir tout ce qu'il nous en a coûté pour l'analyser de sang-froid. Il est des hommes qui, dans leur vaste capacité d'amour, ne sauraient aimer la patrie; de si petites choses passent à travers : M. Barrault est de ce nombre. Que la prochaine exaltation de la Russie, d'où le vasselage de la France résulterait, lui semble un fait menaçant et inévitable; que cette pensée, enfin, domine son entendement, nous le concevons; que M. Barrault, s'il voit dans ce fait la main de Dieu, s'y soumette sans murmurer, nous le concevons. Mais on souffre, au moins, d'un fait si horrible; on ne va pas jusqu'à s'y complaire, le bénir, s'en faire l'apôtre! A défaut de cœur, on a du goût, et on se dit que la douleur et l'affront ne sont pas choses à retourner longuement sous toutes leurs faces en de brutales antithèses. Qu'a donc fait la malheureuse Pologne à M. Barrault pour avoir mérité ses dures harangues, ses dérisoires consolations? Que lui a donc fait la France pour que sa phraséologie s'étale, si bruyante et triomphante, dans les souvenirs qui nous sont amers?

Toutefois, soyons justes envers M. Barrault. Si la tendance de ce livre est peu élevée, si la forme en est grossière et insolente, ce n'est pas intention, mais erreur et défaut de sentiment. M. Barrault croit au prochain avénement du Messie, de la paix, de la communion universelle. Ces idées, qui sont folles si on les voit ailleurs que dans un avenir indéterminé, ont fait son égarement, et, tout entier à l'espérance, il

a été sans souvenir, sans miséricorde, pour ce qu'auraient à souffrir une ou deux générations. M. Barrault, d'ailleurs, n'a pas nos idées sur le bien et le mal, ces idées où l'instinct populaire et la philosophie se rencontrent. Il ne sait point qu'il y a des nécessités auxquelles, si l'on n'est point un lâche, on ne se résigne qu'après avoir versé, pour les prévenir, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il ne sait pas qu'un peuple qui accepte lâchement la servitude est plus mort et laisse un plus grand vide, que celui qui succombe au champ de bataille. Il ne sait pas que Dieu, nous attachant à l'humanité par la patrie, a voulu que nous servissions l'humanité dans les voies de la patrie, et que, ce lien rompu, toute certitude s'en va.

Nous ne dirons point sur quelles analogies décevantes, sur quelle série de formules fausses, douteuses, incomplètes, M. Barrault, faisant craquer dans sa main toutes les réalités de l'histoire, dont il n'a pas le sentiment, a échaffaudé la conclusion dont il s'est fait l'apôtre. Au point où en est aujourd'hui la philosophie de l'histoire, ceux-là seulement qui ont pris toutes faites ses formules, peuvent y avoir assez de foi pour en conclure un avenir lointain avec quelque précision. Non, ce n'est pas la vraie science de l'histoire, celle qui ne va qu'à légitimer la tyrannie intelligente qui vient à propos, les lâches transactions, le jésuitisme, et souille de ses pardons outrageans Caton, Brutus, la Pologne, toute vertu qui succombe, tout ce qui, entre deux voies de transformation, la mort et l'infamie, préfère la mort. Au reste, cette vue erronée de l'histoire, M. Barrault n'a point à en répondre : elle appartient à son école, non à lui particulièrement. Et, à vrai dire, toutes les idées de ce livre sont puisées à la même source; elles n'ont rien de neuf, rien qui ne soit connu, si ce n'est leur application aux destinées de la Russie dans la question d'Orient. Nous savions d'avance jusqu'où pouvaient aller, dans M. Barrault, l'illusion en présence des faits et la témérité de prophétie. Nous savions aussi à merveille son étrange facilité à se payer de mots; et lorsque, dans son livre, il nous dit que l'Ottoman et la Pologne ne périront pas; que leur vie, au contraire, confondue à celle de la Russie, s'agrandira, cela nous fait souvenir de cette immortalité sophistique promise à l'homme qui, en tant qu'individu, cesserait d'être, mais dont les élémens, confondus au grand tout, participeraient de sa vie. Mais qu'importe à M. Barrault les individualités, hommes ou nations? Ses doctrines sur la prépondérance que doit avoir l'autorité sont bien connues, ainsi que la tendance de son école à ne la voir jamais, l'autorité, que sous des formes tombées en désuétude. Quelques-uns songent à rétablir la constitution du moyen-

âge; M. Barrault, qui a moins le sens philosophique de l'autorité, reprend le passé d'un peu plus haut : voilà toute la différence.

Le temps et la place nous manquent pour répondre à M. Barrault. D'ailleurs, à quoi serait-ce bon? Les savans sentiront mieux que nous tout ce que son livre a de creux et de sophistique; et la France, dans son instinct, se rira des formules de M. Barrault. Dans la hâte que nous avons de secouer la tristesse dont cette lecture nous a remplis, nous abandonnons aux admirateurs de M. Barrault le point de vue littéraire, dont l'auteur se montre si impitoyablement préoccupé. Les beautés, ainsi que les défauts du livre, à cet égard, ont assez d'éclat pour se passer de la critique. Son plus grand tort, à notre avis, c'est que le style ne laisse jamais voir, dans les entrailles de l'auteur, les profondes racines de sa pensée.

Tel est cet étrange livre, sous lequel on ne sent ni cœur, ni pensée qui travaille, ni patrie, ni personnalité.

Guillaume d'Orange et Louis-Philippe (1688—1830), par M. Barchou de Penhoen (1).

De quoi surtout les doctrinaires se targuent-ils? de leur science historique. Quel reproche, d'un ton de suffisance, jettent-ils le plus volontiers à la face des individus et des époques? de ne savoir pas l'histoire. Le moment arrive de renvoyer à nos maîtres l'accusation.

Savent-ils donc l'histoire, ces hommes dont l'esprit sans élan, pétrifié dans un certain moule, n'a jamais senti la France, n'a jamais vu en France que l'Angleterre, et nous fait honteusement redescendre les degrés de la civilisation jusqu'à l'Angleterre de 1688? Si l'histoire est autre chose qu'une collection de tableaux à nettoyer; si au-dessous des formes il y a une vie profonde et continue, indépendamment de laquelle toute forme est vide de sens, non, ces hommes ne savent pas l'histoire. Eux qui ont tant reproché à la révolution française de prendre le contingent, le phénoménal pour l'absolu; de méconnaître les conditions diverses des nationalités; de rêver l'impossible, qui était de se refondre d'un jet soudain, à l'image de l'antiquité, et de refondre l'Europe à son image; ne sont-ils pas tombés dans cette même erreur? Mais d'ailleurs, entre eux et la révolution, quelle différence! C'est pour faire de grandes choses que la révolution tente l'impossible. Que ce prodigieux torrent de vie originale réfléchisse à la surface l'antiquité,

(1) Librairie de Charpentier, rue de Seine.

peu importe. Mais la tentative des doctrinaires de reproduire le passé dans le présent, et la vie de l'étranger en remplacement de notre vie, qu'enfantera-t-elle? rien, car ils sont sans idéal, sans fécondité. Chez eux l'imitation est tout, et le fond et la forme; ils copient de l'histoire, ils n'en font pas.

Cette pensée favorite de nos maîtres en histoire, que les révolutions de 1688 et de 1830 sont identiques, pensée qui a dirigé toute la politique du gouvernement de juillet, est solidement examinée et réfutée dans le livre de M. Barchou de Penhoën. Cet écrivain, dans un récit aussi intelligent que vif et pittoresque, a reproduit les deux époques, et, les plaçant en regard, il a montré combien sont vaines et superficielles les analogies d'où les doctrinaires ont conclu leur prétendue identité. M. Barchou ne s'en est point tenu là; il scrute à son tour les nouvelles tendances de la civilisation, et interroge la révolution de juillet sur sa signification, sa destinée. Nous sommes heureux de nous rencontrer avec lui sur beaucoup de points, dans cette route encore si obscure de l'avenir. Que s'il a cru devoir associer à ses espérances de rénovation un nom dont notre conscience et nos sympathies nous tiennent éloigné, nous n'en avons senti que plus vivement sa noble courtoisie à l'égard des hommes, aujourd'hui vaincus et proscrits, qui n'associent aucun nom d'homme à leur pensée d'avenir. Et nul, malgré quelques dissidences, ne reconnaîtra plus sincèrement que nous et plus hautement, dans le livre de M. Barchou, l'œuvre d'un homme de cœur et de patriotisme (chose rare), et d'un talent distingué.

---

§ II. — LITTÉRATURE.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES INSTITUTIONS, DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX ARTS EN ESPAGNE, par M. Louis Viardot (1).

Lorsque, sous la Restauration, l'Espagne nous envoyait ses libéraux, poètes, savans, artistes, échappés à l'échafaud ou au bagne de Ferdinand VII, M. Louis Viardot, qui avait visité ce pays, se trouva natu-

(1) 1 vol. in-8°, librairie de Paulin, rue de Seine.

rellement en relation avec ces victimes de la tyrannie; il vécut dans l'intimité de plusieurs d'entre eux, et, jeune, eut un culte non-seulement pour leur cause qui était la nôtre, mais pour leur patrie. Qui peindra jamais les amères tristesses de l'exil et ce grand découragement qui saisit l'ame lorsque la patrie nous manque! Il est doux à un exilé de rencontrer des amis sur la terre étrangère; mais peut-être lui est-il plus doux encore de trouver des étrangers qui connaissent et qui aiment sa patrie. Alors seulement s'établit cette communication des ames qui soulage les plus grandes douleurs. Si vous n'aimez pas mon pays, si vous ne le connaissez pas, quel rapport intime et profond peut-il exister entre nous, quand vous ignorez les sources où j'ai puisé ma vie? Ce n'est pas seulement de la communion par le langage qu'il faut entendre cette belle plainte échappée à Ovide dans l'exil:

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Les exilés de l'Espagne rencontrèrent dans M. Viardot un Français qui savait sympathiser avec leurs sentimens nationaux, un juge équitable de leur mérite et de leur souffrance, pénétré comme eux d'admiration pour la gloire de leur pays, et faisant comme eux des vœux ardens pour sa délivrance et sa résurrection. Les plus distingués d'entre eux eurent en lui un disciple qui parlait parfaitement leur langue, qui se plaisait comme eux à leur littérature, qui s'enquérait curieusement de tous les détails de leur histoire. Et toute cette science qu'il acquérait auprès d'eux, il était évident qu'il s'en servirait un jour pour nous faire connaître l'Espagne. Ainsi, dans leur exil, ils voyaient déjà celui qui populariserait en France les souvenirs de leur pays.

Tout ce que M. Viardot avait promis à l'infortune de l'Espagne, il l'a fidèlement tenu. Il a déjà écrit sur ce pays trois ouvrages qui se font suite et se prêtent une lumière mutuelle: un *Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, une peinture de l'Espagne au xe siècle, et le livre que nous annonçons. On sait qu'il entreprend aujourd'hui une nouvelle tâche : il veut donner à la France une véritable traduction du plus beau livre qu'ait produit l'Espagne, d'un des plus riches et des plus parfaits chefs-d'œuvre de l'esprit humain, le roman ou plutôt, comme l'appelle Schlegel, le poème de Cervantès.

Les *Études sur l'Espagne* sont divisées en quatre parties: l'histoire des assemblées nationales, l'histoire de la littérature, l'histoire du théâtre, et enfin, l'histoire des beaux-arts.

Nous n'avons pas besoin de signaler le genre d'intérêt qui s'attache en ce moment au sujet de la première partie. L'attention publique est, depuis quelques mois, fixée sur les évènemens de la Péninsule. Nous nous contenterons de dire que les Espagnols ont été si satisfaits de cette portion de l'ouvrage de M. Viardot, qu'ils l'ont jugée digne d'être traduite et répandue, comme une espèce de catéchisme, à l'ouverture de leurs cortès actuelles. On y trouve, en e fet, résumée en moins de cent pages, l'histoire des anciennes assemblées jusqu'à Charles-Quint, et celle des assemblées modernes. Ce morceau se termine par un appendice sur les provinces basques, et sur l'origine de cette opiniâtre insurrection qui, depuis une année et demie, lasse et défie tous les efforts de l'Espagne. M. Viardot montre que ce n'est point pour les principes de l'absolutisme, ni pour les droits du prétendant, que les provinces basques ont pris les armes, mais uniquement pour la conservation de leurs franchises, menacées par le retour à la centralisation et à l'uniformité.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Viardot, celle qui est consacrée à l'histoire de la littérature, est assurément ce que nous possédons dans notre langue de plus étendu et de plus complet sur cette matière. Quelques aperçus profonds, mais un peu nébuleux, de Frédéric Schlegel, et les recherches fort insuffisantes et souvent fautives de M. de Sismondi, formaient jusqu'ici le fond de notre érudition sur la littérature espagnole. M. Viardot, tout en se condamnant encore à n'être que superficiel, a voulu nous donner un inventaire des richesses littéraires de l'Espagne. Il suit toutes les phases de l'esprit de cette noble nation, depuis les Romains jusqu'à nous. Après avoir montré quelle place distinguée l'Espagne conquise occupa dans l'empire romain, il passe à la formation des idiomes vulgaires. Nous trouvons, pour notre compte, qu'il a franchi trop vite toute la période barbare-ecclésiastique, depuis Isidore de Séville au VIe siècle, jusqu'au poème du *Cid*, recueilli dans la seconde moitié du XIIe. Cette période où domine la théologie, où l'Église et les conciles président à tout, serait d'autant plus curieuse à étudier en Espagne, que là combattaient ensemble, corps à corps, l'islamisme et le christianisme. C'est peut-être en étudiant cette période, et en voyant ce que l'Espagne a eu à faire pour rester chrétienne, qu'on aurait le mot de sa destinée dans les siècles suivans. Entamée d'abord par l'arianisme, puis par le nestorianisme, envahie au VIIIe siècle par le mahométisme, qui n'est au fond qu'une reproduction de l'arianisme, comment a-t-elle pu résister à tant de séductions et d'attaques? Au IXe siècle, nous la voyons un moment incliner, avec Félix d'Urgel, vers

les opinions orientales, et près de se rapprocher des mahométans, en se faisant de nouveau arienne et nestorienne. On sent quel contrepoids il a fallu pour lutter contre cet envahissement moral qui l'a menacée pendant si long-temps, et à tant de reprises différentes. Ce contrepoids se résume dans un seul mot, la catholicité et l'inquisition. Ainsi l'Espagne a été, par nationalité, catholique et pays d'inquisition. Dans ce seul trait est peut-être toute son histoire; et sa littérature, comme tout le reste, en a dépendu. M. Viardot a bien senti cette influence de l'inquisition, qui a empêché les sciences et la philosophie de se développer en Espagne, et qui a retenu, à bien des égards, ce pays dans une sorte d'enfance; mais nous aurions voulu qu'il assignât à cette rigide catholicité de l'Espagne sa véritable cause, qu'il en étudiât l'origine et la formation, qu'il ne prît pas l'inquisition pour un effet du hasard, pour un malheur fortuit, et qu'une fois éclairé sur ce point fondamental du développement de l'Espagne, il jugeât de là toute sa littérature.

Chose remarquable! tandis que le reste de l'Europe a passé uniformément par une suite de révolutions de l'intelligence bien caractérisées, la Scolastique, la Renaissance, la Réforme, la Philosophie, on peut dire que l'Espagne n'a parcouru aucune de ces périodes. A-t-elle pris en effet une part glorieuse à la Scolastique, à la Renaissance, à la Réforme, à la Philosophie? Non; elle n'a pas donné un seul homme illustre à aucune de ces quatre grandes catégories où se classent et se résument tous les travaux intellectuels de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Que faisait-elle donc pendant que l'Europe travaillait ainsi à se transformer? Au XIIe et au XIIIe siècles, au temps de la Scolastique, au temps d'Abeilard, de Roger Bacon, de saint Thomas, que faisait-elle? Que faisait-elle pendant que l'Italie, la France, et même l'Angleterre et l'Allemagne, restauraient si glorieusement l'antiquité? Depuis les croisades jusqu'au XVIIe siècle, il n'est pas de ville de l'Europe qui n'ait donné plus de travailleurs à la Renaissance que l'Espagne tout entière. Que faisait-elle encore pendant que les autres nations enfantaient toutes ces hérésies qui ont engendré le monde moderne? Que faisait-elle pendant qu'Arnauld de Bresse, Jean Huss et Jérôme de Prague montaient à leur bûcher, au temps des libres penseurs d'Italie, ou à l'époque de Luther et de Calvin? et lorsque est venue la philosophie, quelle part encore a-t-elle prise à cette œuvre? Il est certain que l'Espagne n'a eu aucune part directe à ces travaux successifs de l'Europe; elle n'a construit ni aidé à construire aucun de ces échelons sur lesquels s'est élevée la modernité. Mais seule, reléguée au bout de l'Europe, elle a eu une vie particulière et

indépendante. Depuis le VIIIe siècle, elle luttait contre les Berbers et l'islamisme : elle a continué cette lutte de siècle en siècle. Jusqu'au XVIe on la retrouve uniformément occupée de cet éternel combat. Est-il étonnant qu'elle n'ait ressenti que le contre-coup des révolutions qui se passaient dans l'intelligence du reste de l'Europe? L'Espagne est un chevalier toujours en guerre; c'est une forteresse assiégée, ceux qui s'y défendent n'ont qu'une pensée. Seulement lorsqu'elle a quelque répit, lorsqu'elle est en trève ou victorieuse, elle se chante elle-même. Au Xe siècle, commencent avec le Cid ses chants de victoire; plus tard c'est elle encore, ce sont ses vieilles traditions nationales, c'est la pompe de ses tournois, c'est sa vie active, chevaleresque et galante, qui forment la matière de son *romance*, historique ou moresque, burlesque ou pastoral; c'est elle, toujours elle, ce sont ses exploits dans la mer des Indes et en Amérique, deux mondes découverts par elle, que chantent les *Lusiades* et l'*Araucana;* et jusqu'à la fin de sa virilité ou même dans sa décadence, si elle retrouve de l'enthousiasme et de la couleur, c'est encore pour se chanter elle-même dans les Histoires de Mariana et d'Antonio de Solis.

Ainsi l'Espagne a eu, selon nous, deux caractères principaux qui tenaient tous deux également à sa situation. Elle a été, avant tout et presque exclusivement, catholique et nationale. Elle n'a point concouru activement aux travaux intellectuels communs au reste de l'Europe, et elle n'a fait qu'en goûter ou en repousser les résultats. Au moyen-âge naît la Scolastique : que fait l'Espagne? Elle en prend les solutions les plus catholiques, et elle s'y tient. Vient ensuite la Renaissance : l'Espagne laisse travailler les grammairiens, les commentateurs; tout ce labeur de restauration de l'antiquité l'intéresse fort peu; elle a sa langue déjà toute formée, et elle s'en sert pour se chanter elle-même dans ses romances. Mais quand la Renaissance a porté tous ses fruits en France et en Italie, la paresseuse Espagne, qui n'avait rien produit au XIVe et au XVe siècles, veut bien se laisser piquer d'émulation par ses rivales; elle ressent enfin l'influence de cette Renaissance pour la préparation de laquelle elle n'a rien fait; elle s'y livre, elle s'y abandonne, et alors arrive le *siècle d'or* de sa littérature. Mais déjà voici la Réforme qui gronde dans toute l'Europe : l'Espagne essaie de la vaincre avec Charles-Quint et Philippe II, et, n'ayant pu y réussir, elle se ferme à toutes les idées nouvelles, redouble la garde de son inquisition, se plaît aux auto-da-fe, devient plus servile et plus dévote à mesure que les autres nations s'émancipent, et finit par être, au sein des temps modernes, le seul reste survivant de l'Europe du moyen-

âge. C'est ainsi qu'elle tomba en décadence, toujours fidèle au principe de rigide catholicité qui l'avait rendue jadis victorieuse de ses ennemis les Mores. Elle avait dû sa grandeur et sa victoire à ce qu'elle ne s'était pas ou peu mêlée aux révolutions de l'intelligence qui s'étaient succédé en Europe; elle dut à la même cause son annihilation.

Si ce point de vue historique est vrai, il peut jeter du jour sur le caractère de la littérature espagnole. Que peut être la littérature d'un peuple qui n'a pris presque aucune part à la Scolastique, à la Renaissance, à la Réforme, à la Philosophie? Ce caractère, comparé à ceux que présentent les autres littératures, doit être évidemment tout-à-fait particulier et original. Comme ce peuple a peu travaillé sur les sources antiques du monde moderne, je veux dire tous les précieux débris de l'antiquité conservés au moyen-âge, il est évident que sa littérature doit avoir un certain air de spontanéité, de naturel et de modernité, que n'ont pas au même degré les littératures des autres peuples, même celles qui ont le plus ce caractère, comme la littérature anglaise, par exemple. Aussi est-ce là ce que tout le monde accorde volontiers à la littérature espagnole. On reconnaît qu'elle est *soi* plus qu'aucune autre; elle est, avant tout, moderne, spontanée, et espagnole; elle a, si je puis ainsi parler, un goût de terroir plus prononcé que toute autre. Mais ce qui doit caractériser encore une telle littérature, c'est le sentiment de la *réalité*. En effet, cet Espagnol qui combat et chante ses combats, qui se condamne à l'ignorance pour ne pas nuire à sa cause nationale, qui est toujours occupé de son pays et des grandes choses qu'il a faites; cet Espagnol ne peut mettre dans ce qu'il écrit plus que ne renferme l'objet qu'il considère. Rien d'infini ne peut sortir du spectacle des choses finies, quelque grandes que soient ces choses, et quelle que soit l'imagination de celui qui les contemple. La nation espagnole, en se retraçant à elle-même les périodes accomplies de son existence, n'a pu se donner que des tableaux empreints de réalité, de réalité noble et aussi élevée qu'on voudra le supposer, mais dénués d'idéal dans le grand sens du mot, et tout-à-fait dépourvus d'infini. Aussi est-il bien remarquable que c'est à ce peuple que l'on doit le genre de littérature le plus empreint de réalité, je veux dire le roman. L'Italie, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, n'ont point inventé le roman. C'est l'Espagne qui la première a créé ce genre; et elle a créé également les deux grandes divisions de ce genre, le roman de mœurs et de caractères, et le roman historique. C'est là la principale gloire de la littérature espagnole; et on pourrait presque dire qu'elle n'a pas produit autre chose. Que sont en effet ses poèmes épiques? Bien plutôt de

chroniques romanesques que des poèmes, quoique l'imitation des anciens ait ici influé sur le goût espagnol. Après le roman, qu'est-ce qui domine dans cette littérature? La comédie; toujours la réalité, et rien que la réalité. Mais de poésie lyrique, il n'y en a pas trace en Espagne; rien qui rappelle la poésie de Dante, de Shakspeare ou de Milton; rien qui sente la théologie; rien qui, comme le *to be or not to be* de Shakspeare, ou comme *le rêve d'une ombre* de Pindare, nous mette tout tremblans devant le terrible problème de la destinée humaine. Aussi je conçois bien le sentiment de ceux qui, n'appelant poésie que ce qui a le caractère de l'infini, ne trouvent rien qui les satisfasse dans la littérature espagnole, et qui, frappés uniquement, dans cette littérature, de l'absence de tout vrai lyrisme, la déclarent de bonne foi puérile et faite pour un peuple enfant. Ceux, au contraire, qui se plaisent au fini et au réel, qui aiment à considérer le monde dans ses accidens, et dont l'esprit s'occupe peu de la chaîne infinie qui relie les phénomènes, ne sauraient trouver ailleurs une peinture plus vivante, plus animée, plus vraie de la réalité. Le tort des uns est de demander à la poésie espagnole ce qu'elle ne peut pas leur donner, et de ne pas savoir goûter ce qu'elle a produit avec tant d'abondance et souvent avec tant de perfection. Mais, à leur tour, les admirateurs de la littérature de l'Espagne ont souvent un autre défaut : c'est de se persuader que l'Espagne a plus donné au monde qu'elle n'a fait réellement, et de lui attribuer une littérature infiniment plus complète et plus riche que celle qu'elle a pu avoir. On ne s'étonnera pas si nous disons que ce tort est quelquefois celui de M. Viardot. Assurément il a eu raison de recueillir avec soin tous les titres littéraires de l'Espagne; mais le caractère original de ce pays ne perd il pas à cette exhibition trop empressée et trop copieuse? Que dirait-on d'un homme qui, possédant un diamant de prix avec d'autres bien inférieurs, dont quelques-uns même de mauvais aloi, se plairait à exposer sans distinction, aux yeux de ses amis, jusqu'aux moindres brimborions de son trésor, au lieu de faire valoir, en le séparant soigneusement du reste, le diamant superbe qui fait vraiment toute sa richesse? Ne vaudrait-il pas mieux, pour une littérature comme celle de l'Espagne, signaler sa noble misère, que de lui prêter complaisamment un peu de tout, et de déguiser son vrai caractère et son originalité sous une profusion artificielle et menteuse?

L'idée que l'on doit se faire de la littérature espagnole doit, pour être exacte, se rapporter à la destinée de cette nation. L'Espagne a eu un sort à part, un rôle propre et spécial; qu'en est-il résulté? Que n'ayant pris, comme nous l'avons dit, aucune part importante aux tra-

vaux intellectuels du reste de l'Europe, elle a été, comparativement aux autres peuples, une nation ignorante même dans les périodes où elle a jeté le plus d'éclat, une nation sans philosophie, toute à l'activité et, comme disent les Allemands, toute objective, éternellement superstitieuse et non pas religieuse. La paresse même et l'engourdissement que l'on a souvent reprochés à l'Espagnol, s'accordent avec cette activité incessante de la nation. Comme citoyen, l'Espagnol était toujours occupé de son œuvre unique, chasser ses ennemis, conquérir tout son sol; et quand il eut conquis la Péninsule, il passa sans interruption à la conquête de l'Amérique. Mais d'érudition et de philosophie, de méditations profondes en religion ou en politique civilisatrice, l'Espagne ne s'en souciaja mais. Les saints même qu'elle a produits, les Dominique et les Ignace, ont le caractère conquérant; on retrouve chez eux les compatriotes de Charles-Quint et de Philippe II. L'activité, une activité continuelle, et toujours dirigée vers le même but, a été le partage de ce peuple; la méditation philosophique et contemplative lui est presque étrangère; la vie active, voilà son domaine.

Aussi qu'est-ce que l'art espagnol? La représentation vivante de la réalité; c'est un art toujours dirigé vers le fini et le visible. L'Espagne, qui n'a eu au moyen-âge qu'un seul rôle, ne pouvait arriver, comme les autres nations, ses sœurs, à une grande multiplicité de produits. C'est un arbre qui n'a donné qu'un seul fruit. Il faut accepter cette indigence, puisque cette indigence est la cause de la richesse même de l'Espagne, sous le rapport unique où elle a produit.

De quoi se compose réellement la littérature espagnole? D'abord le poème du Cid, puis les romanceros, ensuite Alonzo de Ercilla, Cervantès, Lope de Véga, Caldéron, et dans l'histoire, Mariana et Solis.

Quelles immenses lacunes dans cette littérature, et en même temps quelle concentration! Comme nous l'avons dit, tout s'y rapporte au roman, ou plutôt tout y est le roman sous des formes diverses. Le Portugal, cette portion de l'Espagne, n'a eu réellement qu'un auteur, Camoens; l'Espagne, c'est Cervantès, à des degrés divers.

La philosophie d'une histoire littéraire de l'Espagne consisterait donc à réunir auprès de ces coriphées tout le reste du troupeau, à former le faisceau autour d'eux, à montrer leur ressemblance entre eux, et leur ressemblance avec ceux qui en approchent à quelque degré. Jamais famille, en effet, ne fut plus unie et d'un même visage que la littérature espagnole.

C'est cette ressemblance, cette unité qui devrait dominer dans un tableau philosophique de cette littérature. Ne tâchez pas de me dé-

montrer que l'Espagne a eu des poètes lyriques : elle a eu des faiseurs d'odes ; où n'y en a-t-il pas ? mais de lyriques véritables, comment en aurait-elle eu, toute occupée qu'elle a été, dans toute sa carrière, de la réalité temporelle des choses ? Ne m'apportez pas quelques imitations des Italiens ou des Français, pour me faire croire qu'elle a des poètes tragiques : la tragédie a manqué à l'Espagne ; la haute tragédie ne peut exister sans employer à un certain degré l'élément lyrique. L'Espagne a eu des comédies, des tragi-comédies, à la bonne heure ; mais elle n'a pas pu avoir de tragédie. M. Viardot attribue à un égarement du génie de Lope de Véga la confusion de la tragédie et de la comédie, confusion qui aurait empêché la première de se développer, et l'aurait atrophiée au profit de la dernière ; mais dire que Lope de Véga a fait cela, c'est convenir que le génie espagnol n'a pu parvenir à séparer ces deux genres, et à créer la tragédie.

Quand est venu le romantique, il y a une douzaine d'années, on a pris l'habitude de faire marcher ensemble contre les classiques, Shakspeare, Lope de Véga et Caldéron. C'est l'esprit de parti littéraire qui a ainsi réuni les deux grands auteurs dramatiques de l'Epsagne au grand tragique anglais. Certes on peut rapprocher Lope et Caldéron de Shakspeare, sous le rapport purement dramatique et sous le rapport de la forme ; on peut leur trouver une abondance et même une force de conception semblable à la sienne ; on peut admirer chez eux cette variété infinie du drame et même, jusqu'à un certain point, cette variété et cette vérité de caractères que l'on admire dans Shakspeare : mais il restera toujours une ligne profonde de séparation entre le poète philosophe de l'Angleterre et les poètes de comédies romanesques qui ont fait dire *la comédie espagnole* et *le genre espagnol*. Entre la poésie du fini, telle que l'ont cultivée avec tant de hardiesse et d'éclat Lope et Caldéron, et la poésie de l'infini, qui perce partout dans l'auteur d'*Hamlet*, il y a un abîme de séparation. Ce sont là deux poésies différentes : nous ne voulons pas proscrire l'une au nom de l'autre ; mais nous disons que ce n'est pas les sentir que de les confondre. Les deux seules poésies véritables qui puissent exister méritent bien d'être distinguées l'une de l'autre.

On a fait dernièrement une distinction entre la poésie du cœur et la poésie du monde physique, la poésie de la matière. Cette distinction est bonne pour la circonstance où elle a été faite. Nous avions une école qui semblait faire consister toute la poésie dans la description :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Suivant cette école, le meilleur poète eût été celui qui aurait été doué au plus haut degré de la faculté visuelle. Au rebours, d'autres se sont montrés si riches en développemens du cœur, si habiles à peindre les mouvemens de l'ame, si occupés de l'intérieur de l'homme, qu'on a fait un mot pour exprimer leur tendance : on a appelé cette manière *poésie intime*. Cette distinction, je le répète, est excellente si on ne veut par là que différencier entre eux les artistes; mais elle est fausse, à mon avis, si l'on entend réellement par là distinguer deux procédés divers, deux poésies différentes. Quand un poète ou un peintre, Byron ou Salvator, veut exprimer la mélancolie et l'anarchie de son ame, est-ce que ce n'est pas avec des images et des couleurs qu'il le fait? Il n'y a donc pas, sous ce rapport, deux poésies à distinguer; il n'y a pas même deux procédés divers de poésie. Seulement il y a des artistes qui ont en eux une vie de l'ame, et d'autres qui ont surtout des yeux et de l'imagination. Mais une distinction plus certaine à faire, c'est celle de la poésie du fini et de la poésie de l'infini. La poésie est l'expression de la vie : or il y a deux sortes de vie, la vie du moment et du phénomène, et la vie éternelle. Dante, Shakspeare, Milton, sont des poètes qui ont considéré souvent avec attention, avec recueillement, avec effroi, avec désir, avec tremblement, avec quiétude, le problème de notre destinée :

Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je venu?

Lope de Véga et Caldéron ne se sont occupés que des intrigues de Madrid et des accidens de la vie réelle.

M. Viardot lui-même, malgré son idolâtrie pour l'Espagne, n'est-il pas obligé de dire qu'il n'y a dans tout le théâtre espagnol « aucune trace de philosophie, aucun désir de perfectionnement, aucune pensée de civilisation; » que « le but unique de tous les poètes dramatiques espagnols, sans distinction, a été d'amuser le public et de s'en faire applaudir; » qu'ils ont tous cherché « à tisser des canevas d'intrigues, à mettre en relief des aventures, » et que « le théâtre espagnol ressemble même moins à une galerie de portraits fidèlement tracés qu'à une espèce de lanterne magique où passent rapidement mille figures bizarres. »

La dernière partie des *Etudes*, celle qui est consacrée aux beaux arts, vient encore, à ce qu'il nous semble, confirmer le caractère que nous attribuons en général à l'art espagnol. L'Espagne n'a pas eu de statuaire (et que serait-ce en effet que la statuaire sans l'idéalité? un art beaucoup trop borné et trop restreint dans ses moyens pour plaire), mais elle a eu une admirable école de peinture. Or, quel est le type de

cette école? c'est le grand peintre Vélasquez. « Tous les objets qu'il peint sont palpables; tous les êtres qu'il représente sont vivans; l'air joue au milieu d'eux, les enveloppe et les pénètre. Voilà bien, dans la dégradation des plans, l'espace et sa profondeur; voilà bien, dans celle des tons, la lumière et tous les phénomènes d'optique; on compterait les pas de cette galerie; on baisse les paupières à la resplendissante clarté de cette porte entr'ouverte; on voit respirer ces personnages, on les entend parler. » C'est ainsi que M. Viardot s'exprime au sujet d'un tableau de ce maître, représentant l'intérieur du palais de Philippe IV, et ce sont les mêmes éloges qu'il donne à tous les chefs-d'œuvre de Vélasquez, à ses *Buveurs*, à sa *Reddition de Bréda*, à ses *Forges de Vulcain*, à ses paysages, à ses portraits. Mais, dit-il, « il n'aimait pas à traiter les sujets sacrés. C'est un genre qui exige moins l'exacte imitation de la nature, où il excellait, que la profondeur de la pensée, la chaleur du sentiment, l'idéalité de l'expression, toutes choses qui échappaient à son esprit observateur et mathématique. »

Quel est donc le caractère de Vélasquez, et en général de la peinture espagnole? La noblesse et la vérité; c'est une noblesse supérieure unie à une vérité parfaite; ou plutôt c'est la nature si bien rendue, exprimée d'une manière si vivante, que cette vie donnée à la toile vous impose et vous pénètre d'admiration. La peinture espagnole est vraiment un art à part : c'est la vérité des Flamands transportée dans la peinture de Paul Véronèse.

Mais Murillo! nous dira M. Viardot, que ferez-vous de Murillo dans ce système? Avant les précieuses révélations que M. Viardot nous a apportées sur le génie de Murillo, trop peu connu en France, ce grand peintre eût passé, du consentement de tout le monde, pour l'exemple le plus frappant du caractère que nous attribuons à l'art espagnol. On croyait en effet assez généralement qu'il n'avait eu qu'une manière, et on le citait pour la vérité, l'imitation de la nature; il était célèbre parmi nous pour la misère sale, déguenillée et vermineuse de ses petits mendians; on croyait que ses saints n'étaient tous uniformément que des paysans espagnols. M. Viardot convient, il est vrai, que ses vierges ne sont nullement raphaéliques : « Elles restent plus près de la nature, et on peut en retrouver le type dans toute jeune mère, belle, douce et tendre. » Mais il nous avertit que « Murillo avait à la fois trois genres qu'il employait alternativement et suivant l'occasion. Ces trois genres sont appelés par les Espagnols *froid*, *chaud*, et *vaporeux* (*frio*, *calido*, *y vaporoso*). Leurs noms les désignent suffisamment, et l'on conçoit également bien le choix de leur emploi. Ainsi, les polissons et

les mendians (sujets où Murillo n'excellait pas moins que dans ceux de haut style) seront peints dans le genre froid; les extases des saints, dans le genre chaud; les annonciations et les assomptions, dans le genre vaporeux. » M. Viardot nous fait connaître, dans de fort belles pages, plusieurs des tableaux où Murillo a peint des extases de saints et des scènes réunissant à la fois le ciel et la terre. Ainsi Murillo serait un peintre mystique par excellence. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette invention même d'un procédé particulier pour peindre le ciel, pour rendre matériellement le monde surnaturel, est encore une preuve de l'attrait invincible du génie espagnol pour la réalité. Les arts, chez les peuples les plus philosophes, les plus spiritualistes, les plus idéalistes, se sont contentés de symboles pour représenter le monde invisible. La glyptique grecque mettra sur la tête orientale de Platon un papillon, et cet emblème suffira à représenter la vie, la résurrection, la métempsycose éternelle du monde. Les grands peintres italiens, il est vrai, ont quelquefois entrepris de peindre le ciel : mais, sauf l'idéalité des figures, ils l'ont représenté comme ils eussent représenté la terre, en sorte que leurs images sont encore évidemment symboliques. Mais vouloir, comme Murillo, avoir une couleur réelle pour le ciel, mettre dans un même tableau en contraste la terre peinte dans le style *froid* et le ciel dans le style *vaporeux*, tandis que l'extase est peinte d'après nature dans un troisième style, n'est-ce pas avoir au plus haut degré la passion du vrai et du réel? C'est évidemment abandonner complètement le symbole religieux; c'est vouloir être réel en tout; c'est ne concevoir l'art que sous un aspect, la réalité.

Ainsi, la peinture en Espagne, sans en excepter Murillo lui-même, semble reproduire encore le caractère que nous a offert la littérature; et ce caractère est d'accord avec la conclusion que l'on tirerait naturellement de l'histoire politique de ce pays.

Nous pardonnera-t-on d'avoir remplacé l'analyse de l'ouvrage de M. Viardot par une vue systématique, qui paraîtra sans doute exagérée comme toutes les idées de ce genre, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées des développemens nécessaires pour leur donner de la précision et de la justesse? Nous dirons pour notre excuse qu'il nous eût été bien difficile de rendre compte d'un livre si riche en documens et en citations; et nous ajouterons que, si nous nous sommes permis d'énoncer une opinion sur l'art espagnol, la faute en doit être imputée à M. Viardot, qui a trop négligé, suivant nous, la philosophie de son livre. M. Viardot se plaît à l'exposition plus qu'à l'idée philosophique,

et cependant c'est à ceux qui, comme lui, ont acquis sur un sujet une véritable science qu'il convient de la résumer : car toute science peut et doit se résumer; en toute chose, la connaissance exacte des détails doit finalement se transformer en lumière pour l'intelligence. Peut-être M. Viardot réserve-t-il ces considérations pour un autre ouvrage; il ne faut pas oublier qu'il poursuit, par des travaux divers, une œuvre unique. Mais l'absence de ces vues générales n'en fait pas moins lacune dans les présentes *Études*, considérées à part et comme ne devant pas avoir de suite. Après cette critique, combien d'éloges n'aurions-nous pas à adresser à ce livre! Nous n'en connaissons pas qui soit fait avec plus de conscience, de soin et de talent; on y apprend à chaque page, et il est merveilleux que l'auteur ait pu réunir en un seul volume tant d'intéressantes notions de tout genre. Nous le répétons, au point où en sont aujourd'hui les relations entre les deux pays, un pareil livre est un service rendu à la France et à l'Espagne.

Le Conseiller d'État, par Frédéric Soulié (1).

Qui sine peccato est vestrûm
primus in illam lapidem mittat.

En lisant cette épigraphe sur l'élégante couverture imprimée du nouveau roman de M. Soulié, nous avouons que nous avons d'abord été tentés de la traduire ainsi : Que le critique qui n'a aucune publication de ce genre sur la conscience jette à ce livre la première pierre. Mais en nous rappelant les titres que l'auteur de *Roméo et Juliette* et des *Deux Cadavres* a acquis depuis long-temps à l'estime publique, nous avons bien vite réprimé cette saillie du lutin railleur qui s'éveille en nous à l'annonce d'un roman nouveau. De nos jours, où on voit naître et publier tant de mauvais romans, faut-il le dire? après avoir lu *le Conseiller d'état*, nous inclinons à penser que M. Soulié lui-même, qui a fait ses preuves d'homme de goût, ne serait pas éloigné d'adopter, pour son épigraphe, la même version que nous. Ce n'est pas que ce nouvel ouvrage ne soit digne de son talent; nous reconnaissons avec plaisir que les scènes dramatiques y abondent; le style en est çà et là vif, coloré, saisissant; le dialogue des personnages, que l'auteur aime à faire parler, ne manque ni de vérité ni de chaleur; et par momens, dans les grandes crises, aux approches des péripéties, le

(1) 2 vol. in-8°, librairie d'Ambroise Dupont, rue Vivienne.

choc des passions opposées s'y fait entendre avec je ne sais quel cliquetis qui fait tressaillir comme celui des épées. Mais le plan général du livre est conçu bien faiblement; les caractères, mal étudiés, sont loin d'être soutenus; l'action n'aboutit pas; l'intérêt, d'abord assez vif, languit bientôt et ne renaît que bien tard. En somme, *le Conseiller d'état* mérite d'être distingué au milieu de ce déluge de productions éphémères qui n'ont, comme les carottes et les œufs, d'autre valeur que celle de répondre aux besoins de la consommation quotidienne du public. Mais est-ce assez pour M. Frédéric Soulié? Son livre se sépare-t-il assez de cette foule de livres vulgaires? et son passé littéraire ne nous donne-t-il pas le droit d'attendre bien mieux de lui à l'avenir?

Nous n'analyserons pas ce livre. Nous l'avons dit, c'est par le plan qu'il pèche; ce serait le faire connaître par son plus mauvais côté. Nous préférons en citer quelques passages, où l'auteur retrace avec beaucoup d'ame le tableau de Paris pendant les journées de juillet. Par le temps qui court, ces souvenirs sont douloureux sans doute; mais il est bon néanmoins de ne pas les laisser trop long-temps étouffés au fond des cœurs par le dégoût du présent :

« ..... Pourquoi, à la première ligne de ce *Moniteur*, distribué à six heures du matin, chacun alla-t-il aussitôt éveiller sa femme et ses enfans, pour leur lire ces ordonnances, dont sans doute ils ne comprenaient pas la portée, mais dont il semblait qu'il fallait donner avis à sa famille, comme d'une catastrophe au ciel qui pouvait changer la face du monde? Pourquoi, quand chaque maison se trouva ainsi éveillée, chaque homme se hâta-t-il de sortir de chez lui, et alla-t-il aborder son voisin, qu'il n'avait jamais salué, pour lui demander s'il savait la nouvelle? Pourquoi, de là, courut-on chez tous ses amis pour leur crier : Debout! Pourquoi se répandit-on dans les rues pour se montrer et regarder? D'où vient qu'on se crut autorisé à entrer dans des maisons où on n'avait jamais eu accès, pour dire : Me voilà! qu'on se donna des rendez-vous aux journaux, comme au Forum, sans y être connu; qu'on encombra les cafés où l'on s'abstenait d'aller; qu'il se trouva des milliers de crieurs pour tous ces journaux improvisés, et qui désobéissaient à l'autorité; que la police demeura inerte devant cette première protestation; que des hommes, emprisonnés sur parole dans des maisons de santé, s'échappèrent pour être de ceux qui étaient libres à cette heure; qu'on oublia toute affaire d'intérêt personnel, et que chacun vint s'offrir aux autres en se recommandant à tous? C'est qu'il y eut un premier et universel mouvement de surprise, qui eut besoin de l'attes-

tation publique de la cité, pour croire à ce qu'on avait osé contre la France; etc.....

« ..... Mais le lendemain, quand on vit la gendarmerie se porter aux abords des journaux pour exécuter la loi nouvelle, ranger ses canons aux portes des ministres pour les défendre; quand on sut les régimens consignés dans leurs casernes, les cartouches prêtes, les munitions ordonnées, souvenez-vous de ce bouillonnement sourd de la population, des ateliers déserts, des boutiques fermées, de ces rassemblemens où la parole était au plus hardi, de ces messages qui couraient d'une réunion à l'autre, de ces paroles d'indignation qu'on échangeait en courant, de cette curiosité qui allait longer les files de cavalerie pour voir le lieu du combat, s'il fallait l'engager; et puis plus tard, quand on fut assuré de la persévérance du pouvoir, quand on eut épuisé, sans bruit, les provisions des débitans de poudre, qu'on eut arraché les dalles de son toit pour en faire des balles, qu'on eut battu la pierre de son fusil, nettoyé son canon, vous souvient-il de cette soirée du mardi, où l'on alla donner une dernière chance au repentir de la royauté en poussant des cris de : *Vive la Charte?...*

« ..... Mon Dieu! qui n'a pas vu cette solennelle promenade du cadavre, escortée de flambeaux? Qui n'a pas entendu ce grand cri qui le précédait et le suivait, disant ironiquement : — *Laissez passer la justice du roi!* Qui ne l'a pas suivi à travers la cité indignée et frémissante? Qui ne s'est pas arrêté près de lui lorsqu'il fut déposé sur les marches de la Bourse, et que chaque passant vint étendre la main sur sa tête en jurant vengeance, tandis que brûlait alors ce corps-de-garde de gendarmerie dont les flammes éclairaient ces milliers de têtes si pressées que d'en haut elles semblaient un pavé noir, ouvert par une fosse au fond de laquelle était un cadavre? Qui n'a pas été témoin de tout cela peut jouer encore avec le peuple; mais malheur à qui l'a vu et qui l'a oublié; qui a oublié ces presses scellées le matin et battant le soir; ces hommes écrivant la main sur leurs armes; les plus délicats s'offrant à des travaux de manouvrier, les plus soigneux du calme de leur intérieur oubliant leurs maisons où s'alarmaient leurs familles; nuit sans sommeil, où tout Paris, illuminé de ses mille réverbères, s'éteignit en une heure; où tous ses murs, revêtus d'insignes royaux, se dépouillèrent de leur livrée, et qui se dissipa vite, courte qu'elle était, pour montrer au soleil la cité en veste, debout et le fusil à la main. »

Puis vient le récit non moins animé des combats et de la victoire du peuple, que nous regrettons de ne pouvoir citer. Ces belles pages sont dignement couronnées par la page suivante :

« ..... Ceux qui étaient dans la cité virent ce fier et joyeux enthousiasme que versa alors toute la population dans ces rues hérissées de pavés, où osaient alors se montrer les épaulettes d'or des généraux oubliés la veille. On ne leur demanda pas l'heure où ils étaient sortis; on ne s'enquit pas s'ils avaient combattu; on eut un sentiment unanime de joie indistincte pour tout ce qui vivait et qui voyait ce soleil si beau. Un moment on comprit Dieu, centre de tout l'univers, et sentant par tous les organes de tout être; un moment toute cette multitude de huit cent mille hommes n'eut qu'une ame qui sentait : le peuple vécut. Tout cela n'est plus, mais tout cela fut ainsi un jour, un jour où tout le monde s'aborda comme frère, et se crut des droits aux sentimens de chacun. Qu'importaient à ce moment, il faut le dire, les douleurs partielles des vainqueurs et des vaincus, l'héroïsme de ceux-ci et de ceux-là; plus tard on pleura sur la défaite, et peut-être aussi sur la victoire. A ce moment, il y eut un sens universel et unique qui domina de sa joie toutes les douleurs là où elles auraient pu se ressentir, comme serait celui d'un homme qui vient de briser ses fers, et qui ne sent pas, au soleil et à l'air qu'il salue de sa liberté, quelques meurtrissures qui ont déchiré ses membres. »

Nous regrettons que ce morceau soit accessoire, étranger à l'action et purement lyrique dans l'ouvrage de M. Soulié. Nous aimerions voir cet écrivain jeter, dans un roman héroïque, la vie de deux amans au milieu des saintes émotions de la patrie, à travers nos dernières luttes pour la liberté.

CORISANDE DE MAULÉON, par l'auteur de *Natalie* (1).

Le *Journal de Paris*, dans un de ses feuilletons impérieux comme une ordonnance royale, a commandé à ses abonnés beaucoup d'admiration pour ce livre. Selon le digne journal, « il y a un puissant intérêt dans ce roman, qui est écrit d'un bout à l'autre avec cette supériorité de style dont l'auteur a déjà donné tant de preuves. » Nous avons lu ce chef-d'œuvre, et nous avouons qu'il nous a peu intéressés. C'est une longue pastorale mélodramatique, dont la scène se passe tantôt en Béarn, tantôt en Navarre, du temps de Louis XI. En deux mots, le plan nous en a paru absurde, les caractères nuls, la couleur historique absente, le style fade, prétentieux et froid.

Et malgré tout cela, ou pour mieux dire à cause de cela, nous enga-

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Gustave Barba, rue Mazarine, 34.

geons ceux de nos lecteurs qui ont des heures à perdre à feuilleter ce livre. La lecture en est çà et là singulièrement amusante. On y voit François Phébus de Béarn, ce prince en bavette dont le règne fut si court et la fin si mystérieuse, amoureux de la belle Corisande de Mauléon, empoisonné par l'écuyer du terrible comte de Lérin, connétable de Navarre et mari de Corisande. Cette jeune vierge est une comtesse comme on n'en voit guère; toujours en course sur les montagnes, elle va consulter seule, la nuit, un ermite comme on n'en voit pas. En revanche, l'écuyer Bermudez est un traître comme on en rencontre par douzaines chaque soir à la Porte-Saint-Martin ou à la Gaieté! Quant au connétable, il nous est impossible d'en rien dire, il faut lire tout le roman pour en avoir une vague et confuse idée. Cependant la manière dont il devient amoureux de Corisande mérite, selon nous, d'être citée. C'est à une grande chasse. Après bien des fatigues, les piqueurs ont réduit le cerf aux abois; les chasseurs, déjà triomphans, poussent le joyeux *hallali*; la jeune fille ordonne aux piqueurs, à regret obéissans, d'ouvrir une issue par où le cerf s'enfuit. L'impétueux connétable, qui aime passionnément la chasse, et qui est vieux, grondeur et impérieux, n'y tient plus; il devient extraordinairement amoureux de Corisande.

Cette Corisande est du reste, à quinze ans, le modèle accompli de toutes les vertus. Elle aime Phébus, et elle épouse le connétable pour faire plaisir à sa sœur. Et quand le prince François, qui est blond et qui a des cheveux gracieusement bouclés, lui offre à genoux tout son amour, elle lui tient un langage tout-à-fait rationnel et bien au-dessus de son âge. Elle lui dit nettement : « Prince! prince! vous êtes un insensé! — Ainsi, tout est fini, s'écrie Phébus, toutes les fleurs de la vie sont fauchées pour moi! — Oui, dit la jeune vierge, notre jeunesse sera un long hiver. — Et croyez-vous, Corisande, que mon cœur puisse se glacer? » etc., etc....

Nous ne dirons rien de plus de ce livre, sinon que nous avons quelque raison de croire que l'auteur appartient à l'opinion légitimiste, et que son but, en le publiant, a été surtout de consoler d'augustes infortunes. C'est là ce qui explique son enthousiasme pour la patrie de Henri IV et son admiration exaltée pour François Phébus, ce jeune blondin si fade et si insignifiant dans l'histoire, mais néanmoins très légitime héritier de la couronne de Navarre. Nous respectons toutes les opinions sincères loyalement professées, même lorsqu'elles s'éloignent le plus de notre religion politique; mais, en vérité, il nous est impossible de ne pas rappeler à l'auteur qu'en littérature l'intention est bien

peu de chose. Il ne suffit pas d'avoir au cœur un sentiment pieux et désintéressé pour faire un bon roman historique; eh! mon Dieu, cela ne suffit même pas pour faire un livre qu'un homme sensé puisse lire sérieusement d'un bout à l'autre. Est-il donc si difficile à l'auteur d'exprimer directement aux exilés qu'il révère ses sentimens personnels autrement que par la voie de la presse? Et s'il veut absolument, pour plaire à ceux d'entre eux qui sont encore jeunes, faire des œuvres d'art, que ne consacre-t-il sa plume à mettre la vie du prince François en petits drames récréatifs qu'on pût jouer le soir, en famille, aux *ombres* chinoises? Nous ne doutons pas que les deux volumes qui viennent de paraître, si on en retranchait sept ou huit cents pages, ne fournissent un délicieux *libretto* de lanterne magique.

LE BARON D'HOLBACH, par F. T. Claudon (1).

Ce livre d'un nom si grave et d'un extérieur massif et inculte, c'est un roman. — Y pensez-vous? le baron d'Holbach, le XVIIIe siècle, sujets de roman! Poète, qu'avez-vous à faire là? que ferez-vous d'une époque où la vie toute entière s'est absorbée à écrire? Cette époque est-elle autre chose que ses livres? Hors des livres, en effet, où est la passion, la puissance, la gloire, la poésie? où est le drame? On cause, et en causant l'on ébauche un livre; puis on l'écrit, et, aux heures de fatigue, on a, pour se récréer, les *amours*, comme on les appelait : et quels amours! des enfans joufflus et rosés qui ouvrent une fleur pour en compter les stigmates, une sensation douce et *utile* à connaître, un parfum que l'on brûle autant pour expérimenter que pour savourer. Ainsi du reste : toujours et partout, soit au physique, soit au moral, recherche effrontée de la sensation voluptueuse, en compagnie de l'expérimentation qui regarde à travers sa loupe; rien de plus. Poète, qu'avez-vous à faire d'un siècle où la vie s'est ainsi arrêtée pour s'analyser et se décrire? Et hors de ce haut courant de la philosophie, que trouve-t-on? rachitisme au mal comme au bien? Nous n'avons que faire de ces statuettes de boue. D'ailleurs, quel siècle s'est peint, comme le XVIIIe, dans sa réalité? Croyez-moi, les impérissables images qu'il a laissées de lui-même, ou repoussantes ou merveilleuses de vérité, ne sont point à refaire.

Voilà peut-être ce que plusieurs se sont dit; j'aurais dit comme eux autrefois. A présent, je répondrai : Pourquoi non? Pourquoi le baron

(1) Deux vol. in-8°, librairie d'Allardin, rue Saint-André-des-Arts.

d'Holbach et son époque ne seraient-ils pas des sujets de roman? Le XVIIIe siècle, il est vrai, pour nous, hommes qui entrons aujourd'hui dans la maturité, est le souvenir d'une âcre déception. Plusieurs, à quinze ans, l'ont béni, qui, plus tard, lorsqu'ils ont senti se tarir leur sève, leurs os se fondre, leurs ailes brûlées au feu de ses alambics, l'ont maudit. Ceux-là peuvent encore le comprendre et avouer ce qu'il eut de nécessaire et d'excellent; mais ils en ont trop souffert pour ne pas toujours frissonner à son souvenir; jamais ils ne l'aimeront. Mais est-ce à dire que de plus jeunes, nés dans l'intelligence et la foi où nous espérons mourir, de plus jeunes qui n'auront pas été, comme nous, étouffés dans son étreinte et mordus de ses mille morsures, qui verront de haut ce que nous avons vu d'en bas, ne pourront ni l'aimer, ni le chanter? Est-ce à dire que ce siècle soit sans poésie? Faut-il absolument au poète des angles gigantesques, une végétation bouillonnante sous un ciel chaud trempé de rosée et de pluie; l'embonpoint d'une nature plantureuse, chevelue, à la fois fraîche et ardente, féconde sans s'apauvrir, au sein de laquelle s'agite et bruisse une création variée à l'infini et fortement contrastée? Faut-il absolument des Alpes, les deltas des grands fleuves, des forêts vierges? Le désert de Sahara uni, dépouillé, aride et brûlant, n'a-t-il donc pas sa poésie? N'a-t-il rien, lorsqu'il s'étale au soleil et jette sous le vent le cri sec et aigu de ses sables qui s'entrechoquent, rien qui, dans l'ame du poète, se puisse transformer en un chant?

Oui, le XVIIIe siècle est une époque de haute poésie, et, quel que soit à son égard notre sentiment particulier, nous concevons tel poète à qui ce siècle plaise entre tous. Sans doute cette poésie a sa manifestation dans les monumens de l'époque; elle doit s'y retrouver entière : oui, mais éparse, obscure, ignorée de l'écrivain même, invisible jusqu'à nous, et à présent encore invisible à tous, hors au poète. Qu'il frappe donc le rocher de sa baguette, et l'eau jaillira. Oh! désabusez-vous, si vous croyez que Voltaire, Rousseau, Diderot, Gilbert, aient tout dit sur eux-mêmes et sur leur temps. Quel enfant s'est jamais dit ce qui se passe en lui de scènes merveilleuses? Or, l'humanité, à divers égards, est toujours mûre, toujours décrépite et toujours enfant. D'ailleurs, aussi long-temps qu'elle marchera, aura-t-elle jamais un point de vue définitif? Ainsi, chez ces hommes du XVIIIe siècle, qui se sont tant regardés et tant racontés, combien de germes enveloppés qui travaillent à leur insu! combien de secrets mouvemens qui étonnent, et dont peut-être l'on rougit, éclairs sans nom, sourds désespoirs, cris effarés que l'on ne redit pas, ou qui, pour être intelligibles, se travestissent

en langage de convention! Et dans la foule, combien de Gilbert, de Rousseau sans génie ou d'un génie inculte, qui n'ont rien dit! Combien dans cette foule obscure, sous le tourbillon qui passe et repasse, devant ce fleuve qui ronge sa rive incessamment, oh! combien de regrets furtifs, de chocs au son étouffé, d'ames qui se tordent silencieusement sous une pression inouie, d'espérances dont la fleur se ferme et reste fraîche encore un soir; mais qui, hélas! mourront demain, tige et fleur, déracinées par le courant. Et ces femmes aux corps si pâles et creux, voyez-les rire et danser dans les cimetières. Elles ont encore une fois goûté aux fruits de la science, et les voilà mortes! Regardez-les qui, au lieu de se lamenter, se livrent toutes froides à l'étreinte et aux baisers des cadavres... Elles sourient! est-ce de plaisir? non; car leur pâleur est plus livide, leurs dents claquent de froid. Un mystérieux instinct leur a-t-il donc révélé que Dieu, la vie, l'amour, sont toujours là au fond, qui demandent, pour se transfigurer, ce long et horrible embrassement de l'homme et de la mort? Assez de dédain sur ces femmes; c'est maintenant l'heure de pleurer. Croyez-vous donc qu'avant de rire sans joie et de se donner sans amour, avant de mourir, en un mot, on n'ait pas souffert? Et si, pour les noms illustres, on dédaignait moins l'humble foyer des villes et les retraites au fond des campagnes, ne croyez-vous pas que plus d'une mère, d'une vierge pure se rencontrerait çà et là assise à l'abri du vent, soucieuse, et se demandant pourquoi les dieux et les amours s'en vont? ou bien agenouillée devant son vieil autel, ou bien jetant vers le dieu inconnu ses jeunes amours qui défient la sécheresse et la souillure? Romanciers, voilà votre domaine. A vous de chercher là, sur ce sol maudit, quelques vallons ignorés où les eaux, bien qu'agitées et assombries, soient encore fraîches et pures, où un peu de verdure brunissante se courbe et se relève sous le vent qui souffle. Et si c'est votre fantaisie de faire intervenir là un des géants de l'époque, poète, croyez-moi, laissez la figure monumentale se dresser à l'horizon lointain. Que ce soit, si l'on veut, la montagne dont les lignes flottantes et les voix confuses, qui cherchent et chantent l'infini, ne sauraient se ployer à la précision de la figure humaine et du langage humain.

Est-ce là tout? Hors de ce monde superficiel de la réalité et des accidens, l'artiste n'a-t-il rien à faire? De l'effroi, de la plainte, et, par intervalles, un rayon d'espoir, c'est beau; mais le grand hymne où est-il, et qui le chantera? La cordillère nue et brûlée est triste à voir: que l'on pleure à son aspect, que l'on recueille pieusement çà et là les maigres touffes de verdure; c'est bien. Mais ensuite, si l'on est homme

robuste, on creuse le sol profondément, et l'on y rencontre la mine d'or. Ainsi, au lieu de gémir à la surface, ô poète! si tu as de fortes ailes, prends ton vol; monte, monte, et, dans cet horizon agrandi, plonge ton regard au cœur du siècle. Interroge-le sur sa destinée, sa signification, son idéal; scrute cette vie instinctive et involontaire qui circule en de secrètes veines, qui, reliant cet âge au passé qu'il désavoue, le mène où il ne songe point à aller. Vois-tu au point de sa concentration la pensée qui rayonne à la surface en mille et mille accidens; le Dieu inconnu qui fait tout mouvoir, et se dégage laborieusement de sa forme antique par le travail de l'humanité? Sais-tu maintenant le secret des combats et des ruines? Sais-tu où vont ces mages qui, sur la foi d'une étoile vue à l'orient, ont brisé leurs vieux autels? Comprends-tu ce pélerinage, par une nuit froide et obscure, où chaque pas, chaque souffrance est un acte de foi, chaque blasphème un élan vers Dieu? Si tu as vu et compris, traduis tout cela dans un symbole qui soit glorieux, mais où transpirent les hontes et les douleurs de la réalité.

Ainsi la réalité brisée en mille accidens et l'idéal, telle est ici, comme partout, la double voie qui s'offre à l'artiste. Mais la réalité a des faces connues; il est des points de vue restreints d'où le siècle lui-même s'est considéré : gardons-nous de ceux-là. A quoi bon refaire les romans de l'abbé Voisenon, de Crébillon fils, les petits vers, les correspondances privées, les mémoires du temps? De même, reproduire les immortelles images que certains hommes ont tracées d'eux, serait une œuvre mesquine et folle. Il nous semble même que la vie réelle des Montaigne et des Rousseau, qui ont fait les *Essais* et les *Confessions*, ne peut être abordée qu'au travers du symbole. Sans doute, Raphaël peut encore être peint d'après Raphaël; mais c'est à condition qu'il soit transfiguré.

En disant que l'œuvre qui nous a suggéré ce long préambule, *le Baron d'Holbach*, est venue échouer sur cet écueil, nous aurons presque tout dit. Cette jeune fille si pâle et insignifiante qui, échappée du couvent, se réfugie au foyer du baron d'Holbach, la forteresse des philosophes, ce n'est, à vrai dire, que le prétexte du roman. Elle n'apparaît, fort heureusement, que de loin en loin, et l'auteur lui-même, si je ne me trompe, s'en soucie peu. Ce qu'il a voulu, c'est un cadre quelconque où il pût réunir et faire mouvoir les personnages les plus éminens de l'époque : Grimm, Diderot, d'Alembert, Marmontel, Suard, la marquise du Deffant, Mme d'Épinay, la Dubarry, Louis XV à son lit de mort, tant de noms, qu'il serait fastidieux de les énumé-

rer. Et ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une simple galerie de portraits. Non, vous dis-je, l'auteur les fait mouvoir et parler, ces hommes dont toute l'action est dans la pensée, et dont la pensée a sa forme originale, désormais indélébile, et si présente au souvenir de tous. Ce sont d'éternelles causeries, causeries de femmes et de philosophes, dans les salons; et le soir, au coin du feu, chez le baron d'Holbach, causeries abandonnées où Diderot joue le rôle principal. Chacun devine que M. Claudon a composé son livre de mots et d'anecdotes, soigneusement recueillis çà et là, fondus et soudés en de nouvelles combinaisons. Dire que cet ouvrage est supportable à la lecture, c'est, à ce qu'il nous semble, reconnaître en M. Claudon beaucoup d'esprit gaspillé mal à propos. A quoi bon, en effet, reproduire le XVIIIe siècle dans sa réalité la plus vulgaire et la mieux décrite? Que la copie soit fidèle, je le veux; mais à la copie nous préférerons toujours les livres originaux, surtout la correspondance de Diderot, qu'en maint passage M. Claudon a dialoguée; et voilà que, bien à regret, nous devons engager le lecteur à faire en cela comme nous.

LES MONIKINS, roman sério-philosophico-politico-bouffon, par Fenimore Cooper, traduit de l'anglais, par M. Benjamin Laroche (1).

« Cet ouvrage, nous dit le traducteur dans son avant-propos, sort de la ligne que semblait avoir suivie l'auteur jusqu'à ce jour. Le peintre des *Mohicans* et des *Pionniers* s'y montre encore quelquefois; mais, vu dans son ensemble, ce livre paraît inspiré par le génie qui dicta *Candide*, qui créa *Gulliver*, qui burina *don Quichotte*... »

Nous en demandons bien pardon à M. Benjamin Laroche; mais, de deux choses l'une, ou il nous a gâté entièrement ce chef-d'œuvre américain, ou la prédilection ordinaire des traducteurs pour leur original l'a complètement aveuglé sur le mérite réel de ce livre. Hélas! oui, il n'est que trop vrai que l'auteur du *Pilote*, de *l'Espion*, des *Mohicans*, est sorti de sa route ordinaire, mais c'est pour l'expiation de nos péchés; pour la première fois il a trouvé le secret d'être ennuyeux, si ennuyeux qu'avec la meilleure volonté du monde de lire son livre d'un bout à l'autre, nous n'avons pas pu aller jusqu'au second volume, nous l'avouons. Et pourtant nous avons lu *Candide* avec délices; il est vrai que nous le lisions au collége furtivement, et malgré la défense expresse de nos maîtres d'étude, ce qui ne gâte rien, comme on sait; mais

(1) 4 vol. in-12, librairie de Charpentier, rue de Seine.

enfin *Gulliver* nous a beaucoup amusés, et le chef-d'œuvre éternellement admirable de Cervantès nous a bien des nuits empêché de dormir. D'où vient donc, monsieur Laroche, que vos *Monikins* nous ont ennuyé, comme rien ne nous avait ennuyés depuis long-temps? Serait-ce point que ce roman n'a de commun avec *Gulliver* que sa forme allégorique, et que, du reste, la fable, prise en elle-même et indépendamment de son sens caché, en est aussi froide que celle de Swift est amusante même pour un enfant qui prend tout au pied de la lettre, sans se douter que, dans *Gulliver*, les chevaux font à chaque page la leçon aux hommes, sans songer que ces imperceptibles Lilliputiens qui le font tant rire osent à chaque instant tourner en ridicule les hommes d'Europe les plus grands et les plus puissans? Serait-ce point encore que l'Américain le plus spirituel ne peut pas imiter impunément les allures de Voltaire, l'esprit le plus fin, le plus brillant, le plus léger qui fut jamais? Ou ne serait-ce pas plutôt que l'auteur des *Monikins* s'est laissé entraîner çà et là à des attaques peu dignes contre les plus nobles idées, contre les plus saintes espérances de notre temps? Cervantès avait bien du génie; eh bien! s'il eût voulu faire contre la civilisation ce qu'il a fait pour elle; si, au lieu d'attaquer avec toute la verve du bon sens élevé au génie les ridicules d'une institution surannée, il eût voulu écrire des niaiseries allégoriques contre l'éternelle religion de l'humanité, la foi en la société, la confiance, le dévouement, l'exaltation du bien, il est douteux que Cervantès eût fait une œuvre littéraire digne de son talent; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le *Don Quichotte*, au lieu d'être connu et admiré par tout le monde, aurait été flétri en naissant et serait maintenant ignoré. Si *Candide* a éprouvé une autre fortune, c'est que *Candide* a paru en un temps où on ne se scandalisait pas pour si peu en un certain monde, et nous n'hésitons pas à dire que c'était presque un roman d'une bonne moralité, à côté de certains autres livres qu'il est inutile de rappeler ici. En définitive, Voltaire a exercé sur son siècle une influence salutaire: est-ce donc dans les malheureuses aberrations de son génie qu'il faut l'imiter, aujourd'hui surtout que le goût des pensées sérieuses et graves s'étend partout sous l'influence du sentiment religieux renaissant?

Au reste, pas n'est besoin de tant s'alarmer pour si peu; ce livre est trop difficile à lire pour être bien dangereux. Et pourtant il se peut que ce roman si médiocre soit en effet un chef-d'œuvre dans la littérature transatlantique, à côté des autres ouvrages du même genre. Mais alors il fallait le laisser à l'admiration des Américains; rien ne nous oblige, grace à Dieu, à honorer tout ce qu'ils révèrent, ni à

adopter tout ce qu'ils pratiquent. Pourquoi tant se hâter de faire passer toutes ces lourdes plaisanteries, toutes ces pénibles contorsions d'esprit dans la langue de l'*Ingénu*, des *Lettres persanes*, de *Gil-Blas*, etc., etc.? Avez-vous eu peur, monsieur Laroche, que M. Defauconpret oubliât de traduire de l'anglais un roman quelconque? En vérité, pour un Français, vous vous êtes montré peu généreux envers l'Amérique; vous avez rudement commencé les hostilités.

Et vous, monsieur Cooper, au nom de vos lecteurs des deux mondes que vous avez affligés d'une si pénible lecture, nous vous en prions, retournez bien vite dans vos forêts vierges, aux sources du Susquehannah, ou dans vos immenses prairies, ou sur les plaines plus immenses de votre océan, et de là racontez-nous encore un naufrage bien terrible ou une de ces poétiques sauvageries que vous racontez si bien.

LE BORD DE LA COUPE, par M. Chaudes-Aigues. — LES SOIRS, par M. de Gaville.

Si nous réunissons dans la même page ces deux nouveaux recueils de vers, ce n'est pas qu'il y ait entre eux beaucoup de ressemblance. Loin de là; à part le manque d'inspiration vive et de franche originalité qui se fait également sentir dans l'un et dans l'autre, tout en est différent. M. de Gaville respecte religieusement les us et coutumes de notre versification classique, il est orthodoxe selon Boileau. M. Chaudes-Aigues, au contraire, est en pleine hétérodoxie: il ne respecte rien, pas même la critique; il ne reconnaît, en littérature, ni lois positives, ni principe d'autorité; et tandis que l'auteur des *Soirs*, mesurant sa pensée autant que son expression, se borne humblement à chanter en vers presque tous irréprochables la *Bibliothèque de l'homme de lettres*, ou son *Cabinet d'étude*, il ose, lui, franchir toutes les bornes, il adresse ses vers au *Cauchemar*, au *Délire*, au *Cimetière*, au *Désenchantement*, voire même au *Choléra!....*

L'auteur des *Soirs* nous dit à la fin de sa préface: « En destinant à la publicité des poésies écrites d'abord pour moi seul, un nouveau travail, une conception nouvelle, étaient nécessaires; j'ai fait ma tâche avec conscience; et vous, mes lecteurs, si j'en ai, indulgence aux essais. » Cet aveu nous désarme; nous ne dirons rien de plus de ce livre.

Mais M. Chaudes-Aigues!.... c'est lui qui a un terrible compte à régler avec la critique! Ce n'est pas de sa bouche qu'on entendrait sortir de tels aveux. Demander de l'indulgence à un lecteur! pitié!... erreur

et pitié!... Qu'est-ce donc qu'un lecteur, après tout? une imperceptible fraction du public; et qu'est-ce que le public tout entier devant le poète? Écoutez plutôt:

. . . . Eh! que me fait à moi le blâme ou la louange
Du monde? je m'en ris avant de les savoir.
Je le méprise trop pour vouloir, en échange
De mes vers, son regard que je ne veux pas voir!

Pauvres gens! vous croyez qu'avec quelques paroles
Sur un *cœur de poète* on a de l'ascendant!
Croyez-vous qu'on pourrait avec des *mots frivoles*
Arrêter dans sa course un aigle à l'œil ardent?

Certes, un lecteur indiscret pourrait répliquer à l'auteur avec quelque apparence de raison : Pourquoi donc vous faites-vous imprimer, si le public qui lit des vers est devant vous comme s'il n'était pas! Mais nous nous tenons pour avertis que le poète est inaccessible au blâme, nous nous garderons bien de nous adresser à si forte partie; nos paroles les plus graves sont d'avance dédaignées comme *frivoles!* Toutefois, comme il y a çà et là, dans les vers de M. Chaudes-Aigues, assez de talent pour rendre l'exagération de ses préjugés poétiques dangereuse à ses jeunes lecteurs, si toutefois son volume rencontre des lecteurs, nous nous permettrons de signaler quelques-unes de ses erreurs.

Nous savons qu'il est aujourd'hui de mode, dans un certain monde, de penser que le poète est un être à part, qui n'a rien de commun avec les hommes, rien que la forme de son corps, vêtement importun qui l'attache à la terre, qu'il n'avait pas commandé avant de naître, qui ne lui va pas ou qui lui va mal, et qu'il ne porte qu'à regret jusqu'au jour où il le déchire violemment et le rejette en lambeaux à cet éternel inconnu qui en avait, par erreur sans doute, revêtu son génie. Nous comprenons très bien qu'avec une pareille idée de la nature du poète, quand on croit l'être, on prenne en pitié la foule vulgaire qui s'accommode de la volonté de Dieu et ne dédaigne pas de vivre, comme on dit, jusqu'à la mort, en se servant de ce corps qui, après tout, nous va assez bien, comme d'un merveilleux instrument de travail, de bien-être et de perfectionnement pour soi et pour les autres. Mais n'est-ce pas une licence poétique par trop forte de supposer qu'Homère, si Homère il y a eu, avait absolument cette idée de lui-même et du poète en général? N'est-ce pas, nous le demandons, une étrange erreur de croire que

Dante et Milton ne se sont mêlés à la vie de leur pays et de leur siècle que par une déplorable méprise, et de supposer que ces grands hommes, s'ils revenaient aujourd'hui au monde, s'enfermeraient hermétiquement dans le sanctuaire invisible, dans le tabernacle solitaire de leur génie? Est-on bien sûr qu'il n'y ait rien d'égoïste, rien de coupable, dans cette étrange préoccupation d'esprit qui, dans la somme des maux qui couvrent la terre, ne laisse voir que les ennuis du poète? Est-il bien avéré que la terre et l'humanité aient été faites uniquement pour le poète, et que le poète ne doive plus rien faire, pas même des vers, du moment où l'humanité ne tombe pas à ses pieds avant même de l'avoir entendu chanter?.... Comment peut-on écrire sérieusement:

Oui, vous avez raison, ici-bas tout poète,
Au lieu de lauriers verts pour ombrager sa tête,
Au lieu d'encens, de gloire et d'acclamations,
Pour payer dignement ses inspirations,
Ne reçoit chaque jour du monde que risée,
Qu'insultes et dégoûts dont son ame est brisée!
On l'injurie! et quand la faim le fait souffrir,
On détourne les yeux pour le laisser mourir!
Oui, c'est bien là leur fort! — Depuis le grand Homère,
Dont la gloire germa sous une écorce amère,
Tout homme qu'en naissant le ciel au front marqua,
De chaque bouche entend sortir le mot: Raca!
Pendant qu'il va chantant des paroles divines,
On couvre son chemin de pierres et d'épines,
Tellement — qu'il arrive à l'immortalité
Pâle, défait, et sombre, et tout ensanglanté!
Cela s'est toujours vu. Sans compter les trois vôtres,
Mon ami, je pourrais vous en citer mille autres,
Tous aussi malheureux, — du premier au dernier, —
Que Gilbert, Chatterton ou le pauvre Chénier.
J'ai le choix.

Sans doute l'embarras n'était que de choisir. Combien de jeunes talens meurent tous les jours avant d'être arrivés au but qu'ils pouvaient à bon droit espérer d'atteindre, et sans même laisser un nom aussi honoré que celui de ces trois jeunes hommes! Mais sont-ils tous poètes les infortunés? Croit-on, par exemple, que dans nos dernières guerres, croit-on que depuis trente ans, parmi tous nos jeunes frères qui sont

morts en foule pour la gloire et pour la liberté de la France, il n'y en eût aucun qui eût des talens, du génie, et qui, s'il eût vécu, eût égalé nos plus grands généraux? Mais ceux-là n'ont pas fait de vers, et on oublie et leur vie et leur mort.

Nous ne dirons rien de Chatterton ni de Gilbert; tant de talent et de malheur nous fait respecter leur mémoire et jusqu'à leur folie. Quant à Chénier, ce serait une erreur et une injustice de croire que le coup qui l'a frappé fut pour lui tout-à-fait imprévu. Il ne comprenait pas l'art pour l'art. Dès son enfance il eut la religion de la poésie; mais son ame héroïque n'en rêvait pas moins la vie et la mort d'un grand citoyen. On lit avec attendrissement dans ses manuscrits: « Si j'avais vécu dans les beaux siècles de Rome, je n'aurais point fait des *Arts d'aimer*, des poésies molles, amoureuses; ma muse n'aurait point été une courtisane;... j'aurais mené la vie d'un jeune Romain, au barreau, dans le sénat; j'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard! » Voilà André Chénier; selon nous, il s'est grandement mépris en s'opposant au mouvement révolutionnaire qui seul pouvait sauver la France; mais nous l'aimons encore mieux, pour sa gloire, mort dans les rangs de la contre-révolution, que s'il eût vécu jusqu'à nos jours insensible aux malheurs publics, et soupirant de fades élégies, quelque beaux qu'en fussent les vers.

M. Chaudes-Aigues continue:

— D'un côté c'est Dante de Florence,
Rêvant pour son pays bonheur et délivrance,
Qui par son pays même aveugle autant qu'ingrat
Est banni pour jamais ainsi qu'un scélérat!

Il est vrai que Dante ne crut pas devoir contempler, les bras croisés, les guerres civiles qui déchiraient sa patrie; il prit les armes et se distingua au premier rang de la cavalerie, dans la bataille de Campaldino; il fut depuis l'un des magistrats suprêmes de Florence; et si cet honneur eut pour lui des suites fatales, qu'en conclure, sinon que les plus grands poètes sont hommes, et comme tels, soumis à toutes les vicissitudes de la vie humaine?

Combien d'autres: — Milton! Camoëns! Malfilâtre!
Auxquels l'humanité de même fut marâtre!
Mais silence! etc....

Malfilâtre était un jeune homme d'un bien beau talent, et on ne

saurait trop regretter sans doute sa mort prématurée; mais il était modeste, et il eût bien rougi, s'il eût vu son nom écrit si près des noms révérés de Camoëns et de Milton. Quant à ces deux grands poètes, ils auraient eu en effet, comme le Tasse, comme Cervantès et tant d'autres, quelque raison de se plaindre de la vie; mais enfin ils ne l'ont pas fait, ou du moins, à eux tous, ces grands hommes ont versé moins de larmes sur eux-mêmes, ils ont laissé moins de plaintes, moins de soupirs rimés, que le plus heureux des poètes de nos jours!

D'où vient donc ce luxe de douleur et cette ostentation de gémissemens? Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Chaudes-Aigues; mais à la lecture de ses vers, nous gagerions bien qu'il n'est pas aussi malheureux qu'il le croit par momens. Il n'a guère plus de vingt ans, il nous le dit lui-même; il a des loisirs et de l'esprit, il faut l'un et l'autre pour faire des vers aussi coquets que les siens sans inspiration bien vive; il connaît la plupart des hommes de talent de notre époque, les vers qu'il leur adresse en font foi; et quand on a lu son volume, on sait de plus quelle blanche main a fait son portrait et quelle jolie pipe il a sur sa cheminée, *sans cesse environnée de billets doux*. Que faut-il de plus, sinon pour être heureux, du moins pour n'avoir pas à se plaindre du sort, en l'an de grace 1835?

Ajoutons qu'il y a, dans ce recueil de vers, assez de qualités pour faire espérer de l'avenir de l'auteur, s'il arrive à corriger l'exagération de ses pensées, et à dessiner plus correctement des formes moins indécises. Le dessin, voilà ce qu'il doit étudier le plus; le coloris viendra, il est déjà à peu près satisfaisant. Nous avons remarqué quelques sonnets bien faits; c'est de la poésie intime suffisamment vraie pour avoir du charme, et qui ne manque ni de grace, ni d'harmonie. Seulement quelques réminiscences involontaires trahissent çà et là l'imitation de M. Sainte-Beuve, et c'est toujours, sinon un tort, du moins une témérité, de rappeler les œuvres du maître, quand on est loin de pouvoir les faire oublier.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 novembre 1835.

L'Amérique rompra-t-elle avec la France? L'empereur Nicolas recevra-t-il M. de Barante? Rappellera-t-il M. de Pahlen? Les États-Unis ont-ils conclu une alliance secrète avec la Russie? Et la confédération suisse se laissera-t-elle intimider par les notes menaçantes de M. de Broglie? — La diplomatie a repris un mouvement inaccoutumé depuis que toutes ces questions s'agitent. La Russie surtout occupe tous les esprits, et tous les regards accompagnent M. de Barante, qui arrivera aux frontières de la Russie, au moment même où l'empereur sera sous l'impression récente de l'article fulminant du *Journal des Débats*. Aussi, la veille de son départ, Mme de Barante a-t-elle fait dire une messe solennelle pour invoquer la providence de M. Thiers, et la prier d'être favorable à l'ambassade de son mari.

Pendant ce temps, le *Journal des Débats* continue à évoquer les souvenirs de la Pologne avec une ardeur et une vivacité qui ne sont pas dénuées de courage, et qui retentiront au cœur des Polonais épars en France, en Angleterre, en Espagne, errans, fugitifs, et poursuivis par la vengeance de l'empereur Nicolas. Ces démonstrations d'intérêt en faveur de la Pologne, émanées d'un journal qui représente une école politique, fondée uniquement sur les intérêts matériels, sans enthousiasme, s'inspirant uniquement des besoins du moment et des faits, ayant tout réduit, selon les principes de la politique des autres états, à la froide et intelligente discussion des nécessités et des avantages d'une situation, ont certainement une plus grande portée, et ont dû produire une impression plus vive, en Europe, que ne font d'ordinaire les articles de nos journaux. Les intérêts européens qui s'attachaient à la nationalité de la Pologne se sont donc réveillés avec quelque force, puisque l'école des intérêts s'est émue à la vue de l'oppression de ce malheureux pays? Souvenons-nous de la Grèce. La France et l'Angleterre l'ont laissé égorger pendant plusieurs années par la Turquie, sans s'émouvoir, sans ouvrir un asile aux malheureux qui fuyaient le sabre turc, à la vue de nos vaisseaux; la France n'eut même pas honte de fournir ouvertement aux oppresseurs de la Grèce des officiers, des armes, des munitions; l'Angleterre leur donna ses mate-

lots; puis un jour vint où l'examen attentif de la situation de l'Europe, où un calcul mieux raisonné des intérêts de l'Angleterre et de la France, conseillèrent aux deux gouvernemens de la tendresse pour la Grèce au lieu de la froide immobilité qu'on avait gardée, de l'enthousiasme pour les souvenirs classiques de cette terre, dont on voyait la désolation avec tant d'indifférence et de dégoût. Que de nobles et généreuses passions éclatèrent alors! avec quelle rapidité la France et l'Angleterre, entraînant, malgré elle, la Russie, volèrent au secours de la Grèce! Peu de jours suffirent pour la délivrer et la replacer au rang des nations, où elle n'eût jamais remonté si deux diplomates, fort indifférens aux souffrances des Grecs et à l'éclat de leur antiquité, n'eussent jugé qu'il était temps de combler une lacune qu'ils avaient trouvée sur la carte. La Pologne aura son tour; quand l'intérêt commandera, et il commande déjà, quoique faiblement, la Pologne ressuscitera de ses ruines, bien étonnée à la vue des défenseurs qui la protégeront; telle main qui a contribué à la plonger dans la tombe, écrira ou combattra pour sa régénération; tel nom qui a été flétri pour l'avoir vue périr sans lui donner un regret, est peut-être destiné à être béni par les peuples, à être honoré et glorieux à cause de l'appui courageux, éloquent ou héroïque, qu'il prêtera à la Pologne: car rien n'est courageux, rien n'est éloquent, rien n'est héroïque comme l'intérêt. L'histoire de ce temps ne le prouve que trop.

Ne désespérons donc pas de la Pologne; mais il y a mieux à faire pour la Pologne que de s'indigner des discours de l'empereur Nicolas. L'empereur s'est constitué l'ennemi de la Pologne, qu'il a combattue après tout, et où l'un de ses frères a péri. C'est un rôle comme un autre. L'empereur déclare à la municipalité de Varsovie qu'au premier mouvement de rébellion, au premier geste, il foudroiera la ville. Assurément, c'est un des droits que l'empereur Nicolas a reçus du dieu des rois, quand il a hérité de la couronne impériale et royale. Aimeriez-vous mieux que l'empereur Nicolas fît foudroyer la ville de Varsovie, sans prévenir ses habitans? Ce discours, c'est tout simplement la sommation préalable, voulue en France et en Angleterre par la loi; il est vrai que quelques-uns de ceux qui blâment si fort ce discours de l'empereur, se sont souvent épargné la peine de faire cette sommation, dont ne se croit pas dispensé l'autocrate lui-même. Mais l'empereur n'est plus le roi de la Pologne, il est *le maître* de cette nouvelle province de son empire, que vous lui avez donnée, tardifs défenseurs de la Pologne, quand vous n'avez pas protesté contre les actes qui ont suivi sa chute! Des menaces aussi énergiques que les vôtres auraient peut-être sauvé alors la nationalité de la Pologne; aujourd'hui, les menaces ni les gémissemens ne rappelleraient pas du fond de la Sibérie un seul de ces enfans de la Pologne, que la France avait adoptés sous son drapeau, et qui ont combattu deux ans, sans voir venir, comme ils le disaient si douloureusement, *un seul courrier de la France!*

Mais en se déclarant ainsi *maître* chez lui, en traitant avec mépris les souverains qui n'ont pas ce pouvoir absolu dans leurs états, l'empereur Nicolas nous a donné des droits dont l'usage bien entendu aurait

été une meilleure réponse à son discours que toutes les menaces. Relevons nos forteresses démantelées par les traités de 1815; augmentons nos armées, nos forces navales, s'il est nécessaire; pesons de toute notre puissance sur l'Orient; que nos flottes s'ouvrent les portes de la mer Noire; délivrons surtout la Grèce; que le pavillon tricolore la protége contre la Russie, cachée sous le drapeau de la Bavière; et quand l'empereur Nicolas nous adressera ses plaintes, au nom des conventions de la sainte-alliance, nous lui montrerons le traité de 1815, tout percé par sa propre épée et déchiré à Varsovie de sa main. C'est la seule réponse digne de la France, la seule dont l'empereur Nicolas ne se rira pas.

C'est en Grèce surtout que la France doit protéger et venger la Pologne. En secourant la Grèce, en lui prêtant ses soldats de Morée et son or; en la laissant, avec un désintéressement vraiment antique, se choisir un roi en Allemagne, la France n'avait sans doute pas entendu faire de la Grèce un état allemand, encore moins un état russe. C'est là cependant ce qui est advenu. En ce moment, la Grèce se débat entre l'influence russe et l'influence allemande, entre M. d'Armansperg et le roi Othon. Le jeune roi aurait grande envie d'être Allemand et Bavarois, et de gouverner à Athènes de la façon dont il avait vu son auguste père gouverner à Munich; mais tant d'indépendance ne lui est pas permise, et le roi se charge lui-même de le mettre à la raison. Le voyage du roi Louis n'a pas un autre but que celui de faire rentrer son fils sous l'obéissance du comte d'Armansperg, l'ennemi le plus actif de la nationalité hellénique. Pour le roi Louis, peu lui importe; il se fera le lieutenant de la Russie en Grèce, pourvu que les murs et les socles du Parthénon se laissent paisiblement dépouiller de leurs statues et de leurs marbres, et que toutes les richesses classiques de l'ancienne Grèce aillent enrichir les Glyptothèques et les Pinacothèques de Munich, cette pâle et sèche parodie d'Athènes. Si la France souffrait patiemment la domination de ces nouveaux Turcs en Grèce, nous serions peut-être destinés à voir un jour l'empereur Nicolas débarquer au Pirée, et proférer, du haut de l'Acropolis, des menaces pareilles à celles qui ont jeté tant de stupeur dans Varsovie. Mais nous savons que la France ne ratifiera pas, du moins par des complaisances honteuses, les projets de la Russie à l'égard de la Grèce. Il paraît certain que le paiement du troisième tiers de l'emprunt grec, consenti et garanti par la France, a été *indéfiniment* suspendu par M. de Broglie; et en vérité, la France ne pouvait consentir à payer plus long-temps les troupes allemandes du roi Othon et les frais de transport des monumens grecs en Bavière. Assurément personne en France ne blâmera cette énergique décision de M. de Broglie, pas même l'ambassadeur de la Grèce, M. Coletti, qui est un des plus purs patriotes de la Grèce, et qui doit gémir de ce qui se passe aujourd'hui dans son pays.

Il faut approuver M. de Broglie dans cette mesure; mais comment se fait-il que M. de Broglie, esprit prudent et réfléchi, ait si hâtivement adressé au canton de Bâle la note qui fait aujourd'hui le sujet des réclamations du gouvernement fédéral à la France? Il est évident au-

jourd'hui que le rédacteur de la note ministérielle n'avait pas pris la peine de lire la teneur de nos conventions avec les cantons suisses. Les conventions sont formelles. — Les citoyens français, est-il dit, doivent jouir en Suisse des mêmes droits que les citoyens suisses. Or, les Israélites suisses n'ont jamais eu le droit d'acquérir des immeubles dans le canton de Bâle-Campagne; donc les citoyens français n'ont pas ce droit. Le premier employé des affaires étrangères venu, à qui M. de Broglie eût fait demander un rapport sur cette affaire, eût certainement fait lire au ministre la note officielle de M. de Rayneval, qui précéda le traité du 30 mai 1827, entre la confédération suisse et le gouvernement français. Cette note ne laisse pas le moindre doute sur l'esprit du traité en ce qui concerne les Israélites; et il semble qu'elle ait été rédigée uniquement pour la solution de l'affaire dont il s'agit aujourd'hui. — « Il est entendu, disait M. de Rayneval, que les citoyens français qui appartiennent au culte israélite ne peuvent prétendre aux droits qui découlent de l'article 1er (celui où il est dit que les Français auront les mêmes droits que les Suisses) dans les cantons qui excluent les Israélites, puisque les juifs suisses ne peuvent aspirer, dans ces cantons, aux droits dont jouissent les autres citoyens suisses. » Que devient maintenant l'ordonnance du roi, contresignée par M. de Broglie, et précédée de cet exposé : « Considérant qu'au mépris du droit des gens, *et contrairement aux stipulations des traités qui règlent les rapports entre la France et les cantons suisses*, le gouvernement du canton de Bâle-Campagne a méconnu le libre exercice du droit d'établissement et de propriété envers MM. Wahl, de Mulhausen, en annulant un contrat passé par eux, et en motivant cette annulation sur la qualité d'Israélites, etc. » — Que pensera-t-on de notre ministère des affaires étrangères dans les chancelleries de l'Europe, quand on apprendra qu'on ne sait pas y lire attentivement les traités, et qu'on y prend des mesures de rigueur, sans daigner consulter les pièces et les dossiers ? Il ne s'agit ici que d'un demi-canton suisse, il est vrai ; mais jugez des effets d'une telle légèreté dans une négociation avec l'Amérique ou l'Angleterre !

M. Thiers, qui lit et qui examine moins que personne, ne manquera pas de se réjouir en secret de cette faute de M. de Broglie; car outre l'envie que M. Thiers porte à M. de Broglie, comme grand seigneur et homme considéré, ses yeux jaloux et inquiets n'ont jamais perdu de vue la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères, auquel il se croit si propre. Un écolier qui voit faillir ses maîtres, n'a pas plus de joie que n'en éprouve, en pareille circonstance, M. Thiers, qui regarde, avec quelque raison, ses collègues comme ses maîtres dans le ministère. Chaque jour M. Thiers soupire et demande quand cette domination finira; aujourd'hui, il espère que la chambre le débarrassera de M. Guizot et de M. de Broglie, et en attendant, pour prendre patience, M. Thiers essaie de se consoler par des *niches* dont le récit l'amuse en famille. C'est ainsi qu'une sous-préfecture, promise à M. Guizot, ne lui a pas été accordée par M. Thiers, quoiqu'elle eût été demandée avec quelque instance et avec quelque raison, par le ministre de l'instruction publique à son collègue de l'intérieur; c'est aussi

sous cette influence que M. Thiers a rédigé le rapport au roi qui précédait les dernières nominations aux préfectures vacantes.

S'il faut en croire ce rapport, M. Thiers veut rentrer, avant tout, dans les conditions de la révolution de juillet; ce rapport est presque une charte administrative; les places doivent être exclusivement données à l'avancement, et M. Thiers combat ouvertement, mais en théorie seulement, les complaisantes doctrines qui consacrent la nécessité d'accorder les emplois de la haute administration, dans les départemens, aux hommes les plus influens par leur nom et par leur fortune. M. Thiers a entendu faire là une sorte de manifeste aux chambres, et pour mieux l'appuyer, non content de ne pas céder à la recommandation de M. Guizot, il a encore éconduit un autre de ses collègues à qui il avait promis, pour son fils, la sous-préfecture de Saint-Denis. Quant à ce ministre, élevé dans les camps, et qui n'a pas puisé dans l'étude et dans la méditation, la patience et l'esprit de précaution de M. Guizot, sa colère a été sans bornes, et M. Thiers n'aura pas peu à faire pour se soustraire à son ressentiment. Il faut dire aussi que cette colère, un peu brutale, ne manquait pas de logique, quand, s'adressant à M. Thiers, elle lui demandait s'il avait bien le droit de blâmer le népotisme, lui qui avait arraché à la complaisance de son collègue, le ministre des finances, une recette générale de 200,000 francs de revenu, en faveur de son beau-père. — M. Thiers, disait plaisamment le ministre irrité, veut bien qu'on lui passe la casse, mais il ne veut pas nous passer le séné. Cette discussion avait lieu en plein conseil, où l'arbitre naturel de ces sortes de différends affectait, avec une impassibilité digne de son rang, de ne pas prendre part à ces tristes débats, et s'occupait, d'un air distrait, à tracer des hiéroglyphes sur une feuille de papier, sans doute pour ne pas entendre ou ne pas sourire en entendant une épithète bien connue, qui a voltigé de nouveau, en cette circonstance, aux oreilles de M. Thiers. On eût dit un moment que le maréchal Soult venait de reprendre la présidence du conseil.

Mais ce n'est pas seulement dans le conseil que M. Thiers excite des irritations autour de lui et, ce qui est plus fâcheux, des sarcasmes. M. Dupin ne tarit pas sur M. Thiers et ses alentours, et si sa mordante ironie ne lui coûte pas la présidence de la chambre, ce sera la preuve la plus certaine que, dans le conseil et dans la chambre, M. Thiers ne mène pas encore la majorité. Un mot surtout ne sera jamais pardonné à M. Dupin; dans les salons du ministère de l'intérieur, on l'accuse d'avoir changé le *Do* en d'*Au*, la première syllabe d'un nom qui revient souvent dans la bouche caustique du président de la chambre; et quelle que soit la tendance aristocratique du ministère, ce grotesque anoblissement cause, dit-on, *au jeune ministre*, une impatience dont M. Dupin subira quelque jour les effets. Heureusement pour lui, M. Dupin n'a jamais été mieux vu en haut lieu, où l'on répète sans cesse que l'on ne trouverait pas dans la chambre un homme capable d'exercer une influence aussi généralement respectée, et de maintenir l'ordre dans les discussions avec autant d'énergie et d'impartialité. Cette pensée prévaut tellement sur les petites intrigues qui se préparaient sourde-

ment contre le président de la chambre, qu'on ne doute plus de sa nomination.

— La princesse de Lieven continue de résider à Paris, et son hôtel est devenu le point de réunion de la diplomatie. Cette dame a acquis beaucoup d'influence parmi les hommes éminens, par l'empressement qu'elle met à se rapprocher de la société française, et l'enthousiasme qu'elle exprime hautement pour la France. Les réunions de la princesse de Lieven remplaceront les fêtes que M. de Pahlen devait donner cet hiver, et que l'article du *Journal des Débats* a fait suspendre, sans doute pour long-temps. La maison de Mme de Lieven et celle de Mme de Flahault verront donc l'élite de la société de Paris. Mme de Lieven et Mme de Flahault affectent de ne pas fréquenter le salon de M. le ministre de l'intérieur.

— Depuis bientôt trois mois la province enlève à la capitale les plus beaux fleurons de sa couronne dramatique; chacun des applaudissemens enthousiastes qui accompagnent le succès de Mme Dorval dans les rôles d'Adèle, de Catarina, de Kitty Bell, doit retentir comme un reproche dans le cœur des Parisiens. Rien ne peut peindre les transports de joie de ces heureux privilégiés; les éloges brûlent les colonnes du feuilleton. Les Bretons y perdent leur sang-froid. Ces apparitions rapides de nos bons artistes dans les provinces ont d'immenses résultats pour les destinées de l'art; Mme Dorval est le missionnaire du romantisme; elle révolutionne toutes ces ames candides; elle les ébranle, les transformee, y fait pénétrer par de larges ouvertures le sentiment de l'art; elle attise bien des flammes qui sommeillaient sous une enveloppe terne et dure, et son passage en Belgique et en Bretagne laissera de profonds souvenirs; mais c'est surtout dans le rôle de Kitty Bell, si empreint de résignation chrétienne et de suave mélancolie, que Mme Dorval a déployé toute sa sensibilité et toute son énergie. C'est aussi ce rôle qu'elle avait choisi pour faire ses adieux au public nantais, dans une représentation donnée au bénéfice des indigens. L'affluence des spectateurs était considérable : au moment où elle prononça ces mots : « Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu, » une pluie de couronnes, de bouquets, de fleurs, tomba aussitôt sur la scène, et l'actrice fut en quelque sorte ensevelie dans son propre triomphe, comme dirait un père de l'église.

Aux applaudissemens qui ont accueilli Mme Dorval, répondent ceux de Toulouse, de Beziers, de Marseille; à qui s'adressent-ils? à un autre grand artiste, à celui qui a créé Antony, Didier, Buridan. Ces deux gloires sont sœurs.

F. Buloz.